

Bécassine prend des
pensionnaires / texte de
Caumery ; illustrations de J.-
P. Pinchon

Caumery (1867-1941). Auteur du texte. Bécassine prend des pensionnaires / texte de Caumery ; illustrations de J.-P. Pinchon. 1934.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

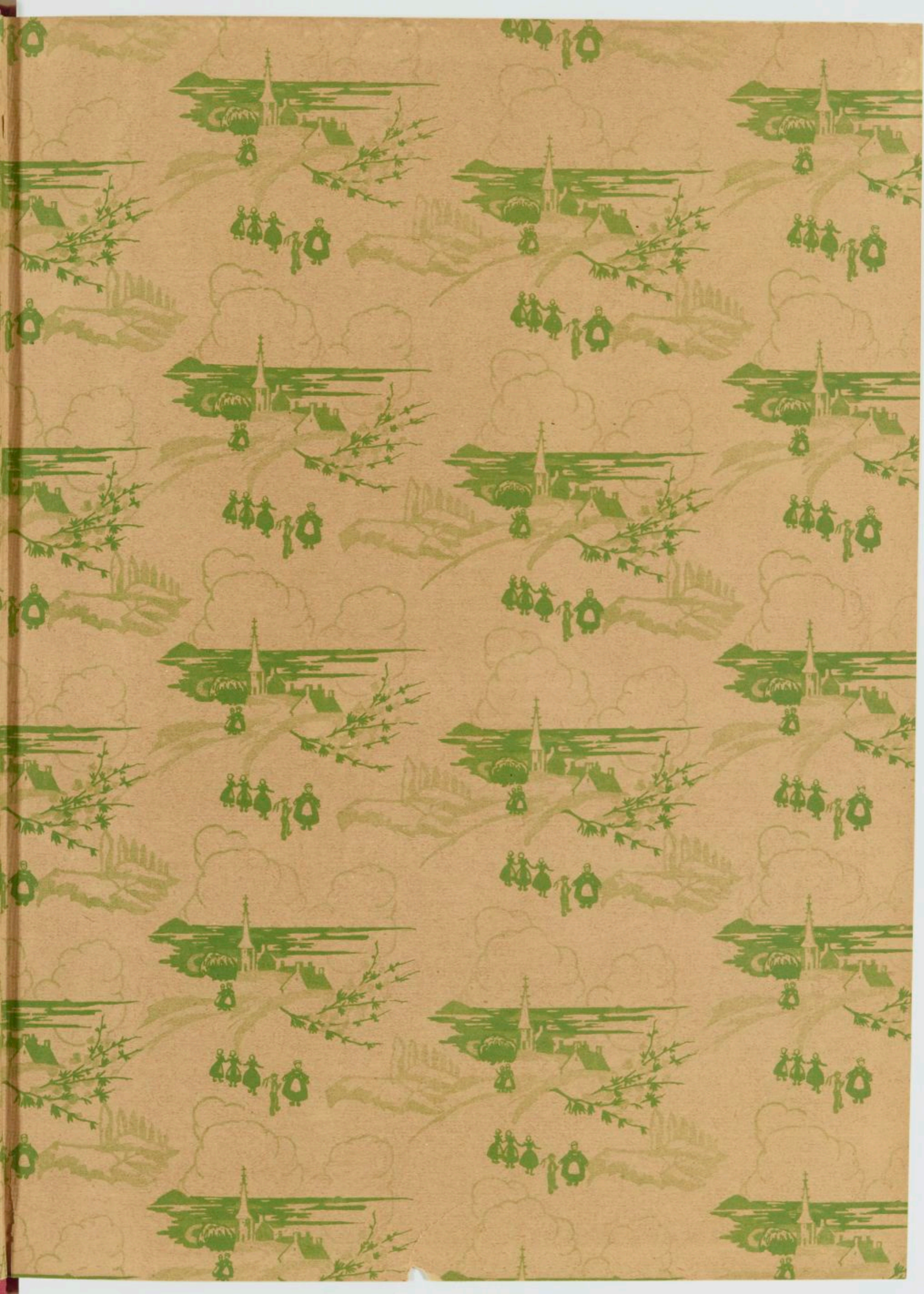
BÉCASSINE

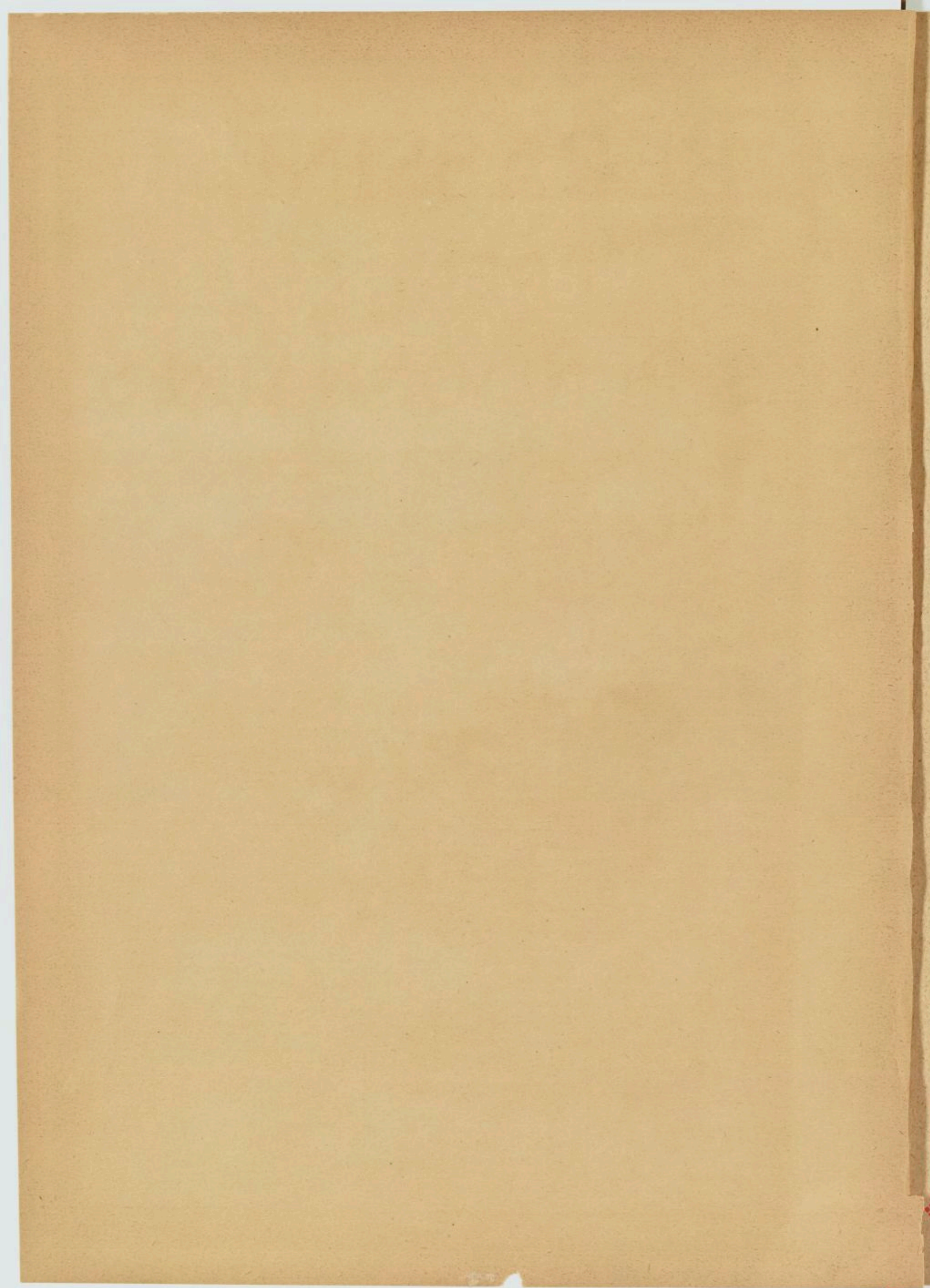
prend des pensionnaires



Éditions *Gautier-Languereau* 18, Rue Jacob. PARIS (VI^e)



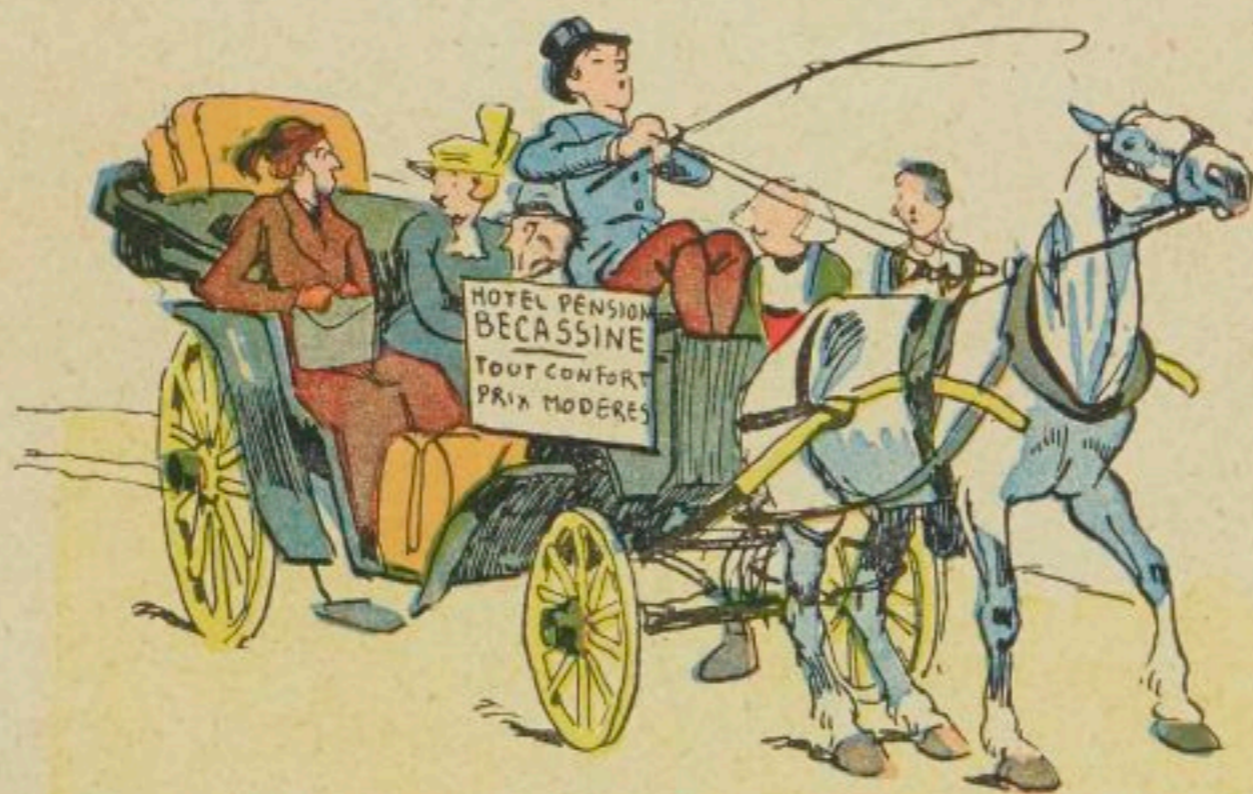




BÉCASSINE PREND DES PENSIONNAIRES

Texte de CAUMERY

Illustrations de J.-P. PINCHON



BN

PARIS
ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU

18, RUE JACOB, 18

1934

(Imprimé en France)

DL 9427 12-2-41 A

Ka. 135 (20)
4°

EN VENTE

LES ALBUMS DE BÉCASSINE

par CAUMERY

Illustrations en couleurs de J.-P. PINCHON

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.	1 Album
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.	—
BÉCASSINE MOBILISÉE	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE VOYAGE.	—
BÉCASSINE NOURRICE.	—
BÉCASSINE ALPINISTE.	—
LES BONNES IDÉES DE BÉCASSINE.	—
BÉCASSINE AU PAYS BASQUE.	—
BÉCASSINE, SON ONCLE ET LEURS AMIS.	—
L'AUTOMOBILE DE BÉCASSINE	—
BÉCASSINE AU PENSIONNAT	—
BÉCASSINE EN AÉROPLANE	—
BÉCASSINE FAIT DU SCOUTISME.	—
BÉCASSINE AUX BAINS DE MER.	—
BÉCASSINE DANS LA NEIGE	—

Format grand in-4° (23 × 32⁵/₈), 64 pages.

L'ALPHABET DE BÉCASSINE, même format, 16 pages.	1 Album.
BÉCASSINE MAÎTRESSE D'ÉCOLE, même format, 32 pages.	—
LES CHANSONS DE BÉCASSINE, texte de CH. MAGUÉ, musique de F. DARCIEUX, même format, 32 pages.	—

LES ALBUMS DE NANE

par A. LICHTENBERGER

Illustrations en couleurs de Henry MORIN

LES VACANCES DE NANE	1 Album.
NANE ET SES BÊTES.	—
LE RÈGNE DE NANE.	—
NANE AU MAROC.	—
NANE POLICIÈRE	—
NANE CHEZ LES SALTIMBANQUES	—
NANE ET LA VIE DE CHATEAU.	—
MARRAINE CHEZ NANE	—
NANE ET SA FILLE	—
NANE CHEZ YASMINA.	—

Format grand in-4°, 32 pages.

L'ÉLÉPHANT HOUNDJI-POUNDJI, par A. LICHTENBERGER illustrations en couleurs de HENRY MORIN	1 Album.
--	----------

Format grand in-4°, 32 pages

MILOULA LA NÉGRILLONNE, par HÉLÈLE, illustrations en couleurs de R. DE LA NÉZIÈRE.	1 Album.
---	----------

Format grand in-4°, 32 pages.

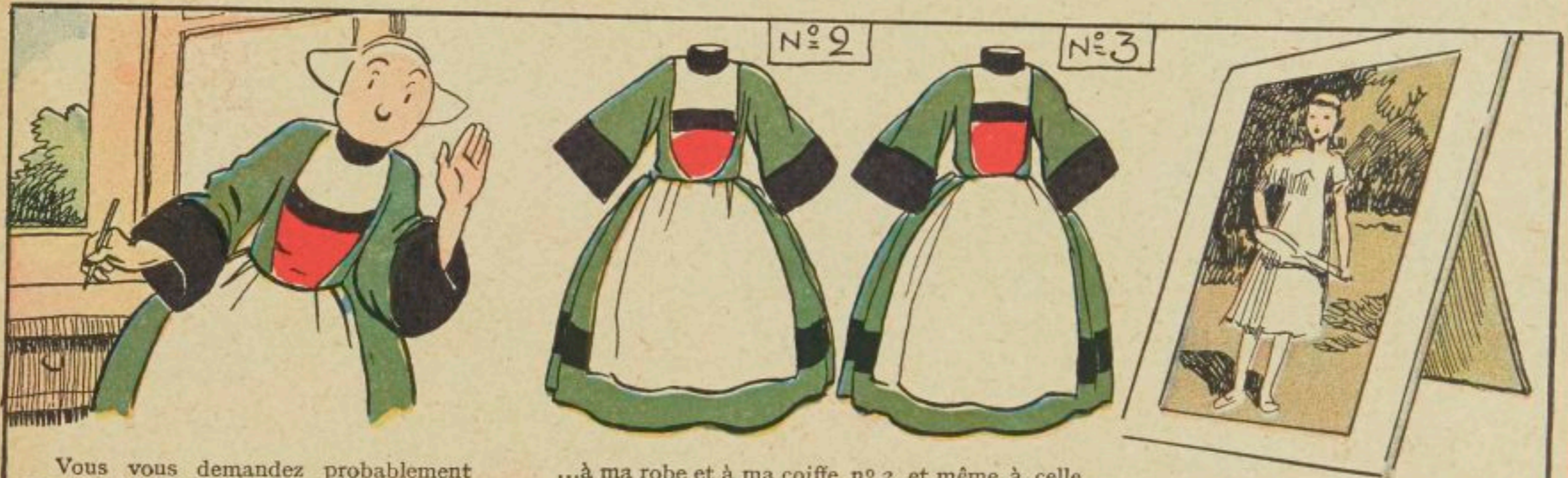
JACQUELINE ET SON CHIEN PATAUD.	1 Album.
PATAUD-LE-CHIEN A LA CAMPAGNE	—

Texte de RAYMOND PETIT, illustrations en couleurs
de HERVÉ MALLET.

Format grand in-4°, 32 pages.

BÉCASSINE

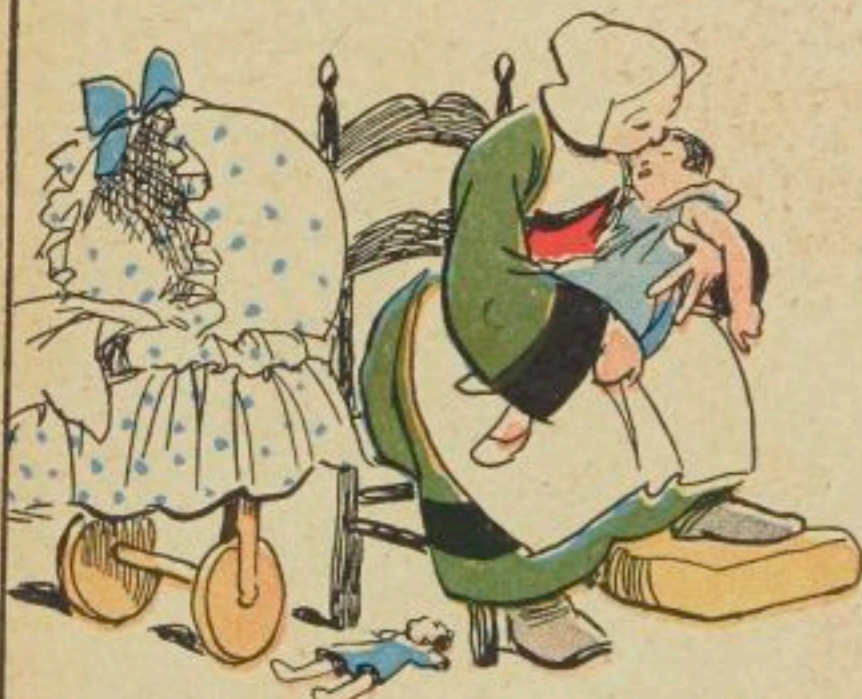
PREND DES PENSIONNAIRES



Vous vous demandez probablement pourquoi j'ai la figure toute joyeuse, et aussi pourquoi j'ai mis ma robe et ma coiffe n° 1, qui, d'ailleurs, ressemblent comme deux gouttes d'eau...

...à ma robe et à ma coiffe n° 2, et même à celle n° 3. C'est que je rentre de la distribution des prix de Loulotte, ma fille d'adoption, plus exactement celle de ma maîtresse...

... Mme la Marquise de Grand-Air. Comme vous le voyez par son portrait, ce n'est plus un bébé, et le temps n'est pas loin où elle sera presque une demoiselle.



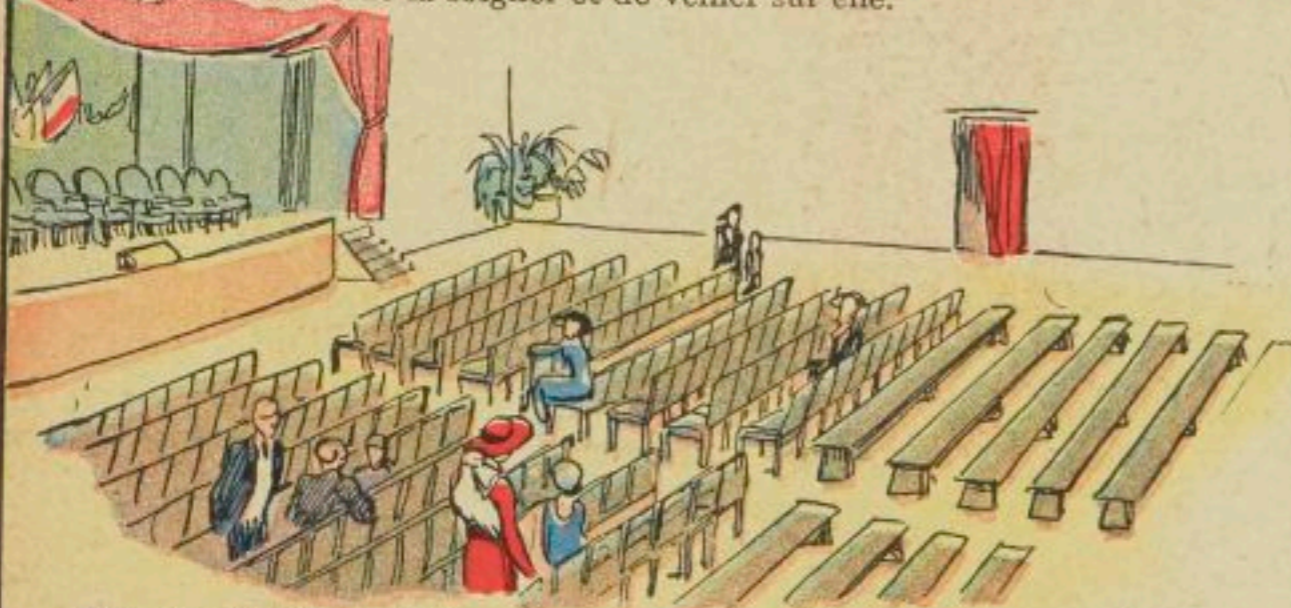
Cette petite, je l'ai pouponnée quand elle était au biberon. Depuis bientôt douze ans, pas un seul jour, je n'ai cessé de la soigner et de veiller sur elle.



Aussi, je l'aime comme si j'étais sa mère. Je l'aime si fort que je ne résiste pas à m'arrêter un instant d'écrire pour regarder le portrait.



Qu'elle est donc mignonne, ma Loulotte! A défaut d'elle, c'est le portrait que j'embrasse... Voilà qui est fait, je reviens à ma distribution des prix.



Ç'a été magnifique. Figurez-vous la grande salle du collège pleine à éclater... Je me trompe, elle était presque entièrement vide quand nous sommes arrivées, vu que, depuis le déjeuner, Loulotte ne tenait pas en place...

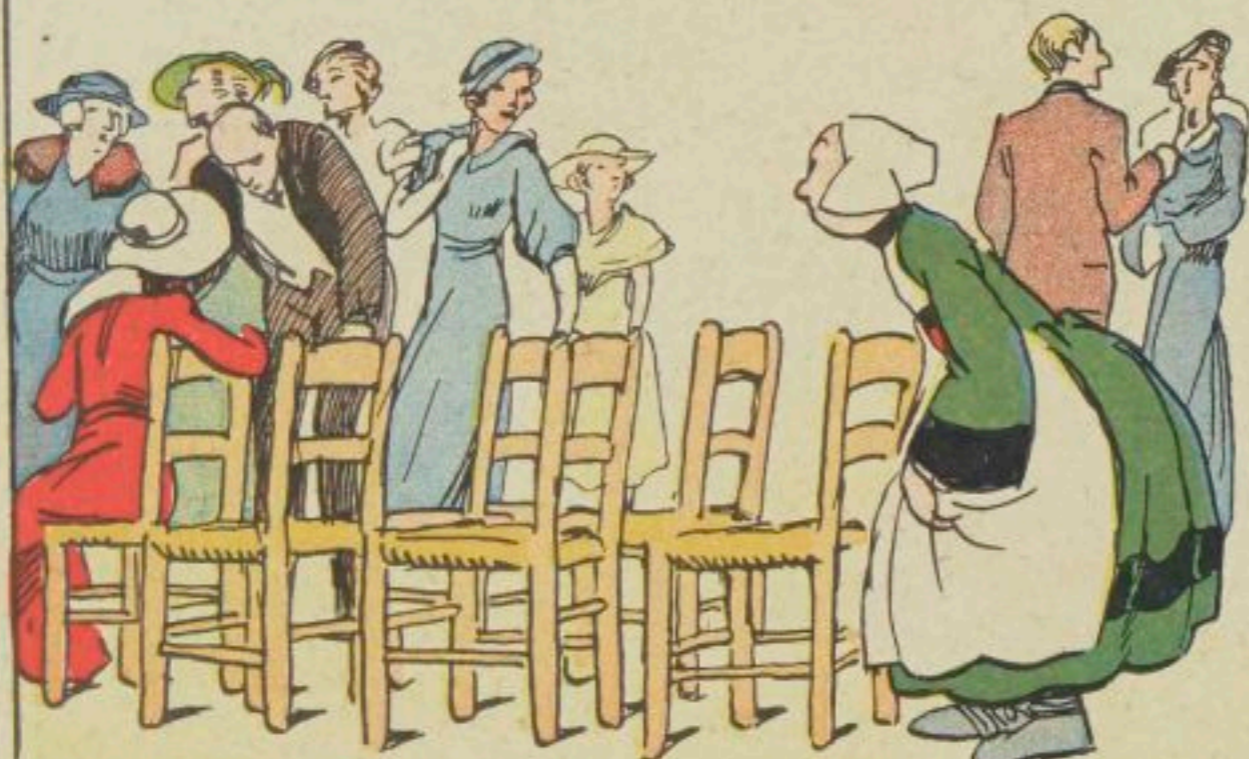


...et n'arrêtait pas de me harceler : « Dépêche-toi, tu achèveras ton tricot un autre jour, nous allons être en retard. » Le résultat, c'est que nous avons été en avance d'une bonne demi-heure.



En somme, ça n'a pas été un mal, car ma « fille » a pu choisir une place près des amies qu'elle préfère, et moi j'ai pu m'asseoir bien à l'aise, en plein milieu de la salle, à quelques rangs seulement en arrière des fillettes.

Peu à peu le monde arrive, du beau monde vraiment, des dames en toilette comme on en voit dans les journaux de mode, des messieurs qu'il n'y avait qu'à regarder pour être certain qu'ils n'étaient pas habillés à la confection.



Quelques-uns de ces messieurs-dames, étant en relations avec ma maîtresse, me reconnaissent, m'adressaient un petit signe, un sourire, un : « Bonjour, Bécassine ! » Dame, j'en avais ma petite fierté et, tout en saluant bien respectueusement, je me disais que ce sont les gens de bon monde et bien élevés qui sont les plus aimables avec leurs inférieurs.



Mais voici que la cérémonie commence. Un évêque préside. J'entends murmurer que c'est un grand écrivain, membre de l'Académie. A côté de lui s'assied un autre académicien, avec une épée au côté. Il a une bonne figure bien douce. Il ne doit pas se servir souvent de son épée.



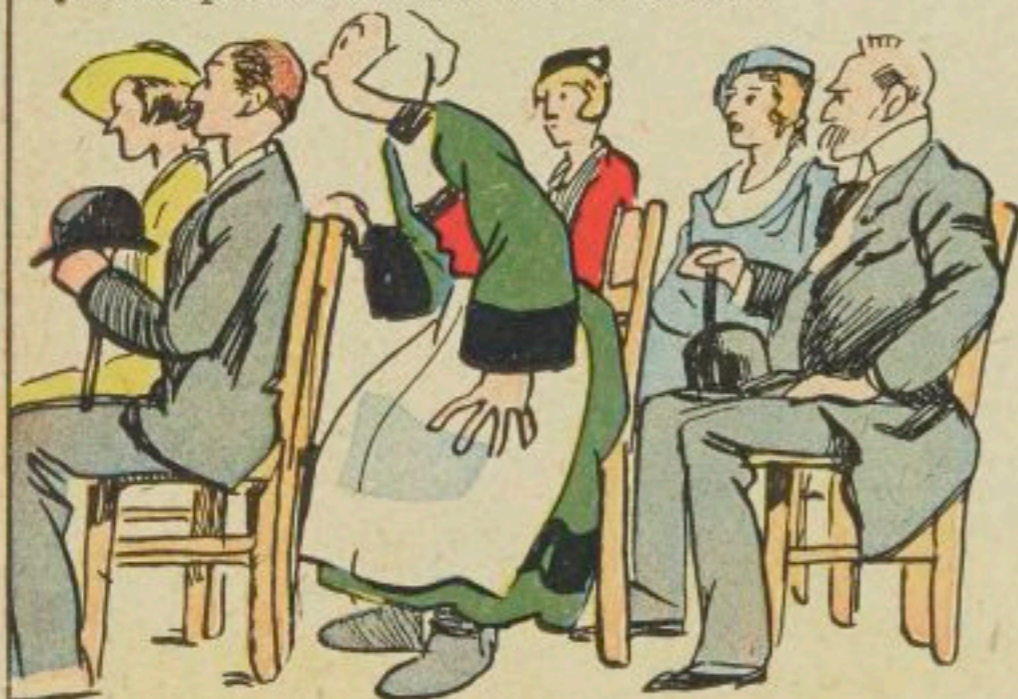
Les discours commencent, discours de Madame la Directrice, puis du Monsieur académicien, puis de Monseigneur ; après cela une dame qui doit être le professeur de diction déclame des vers.



Enfin, trois grandes élèves, dont l'une est déguisée en homme, jouent une petite comédie. On applaudit, on rit. Moi aussi, j'applaudis et je ris, mais je dois avouer que c'est pour faire comme tout le monde...

...car je n'écoute guère. Je suis trop anxieuse de savoir si ma Loulotte aura des prix, et aussi de regarder si elle se tient bien. Il me semble qu'elle s'agite, qu'elle cause avec ses voisines. Si elle se faisait rappeler à l'ordre!

Devant tout ce monde, j'en serais honteuse à rentrer sous terre. Un monsieur très grand, large d'épaules en proportion, assis juste devant moi, me cache ma petite.



Alors, je me penche à droite, je me penche à gauche, je me dresse. Enfin j'aperçois Loulotte : elle est bien sage, très attentive, me voilà rassurée, tout va bien... Mais non, pas si bien que cela...

...car les mouvements que j'ai faits ont gêné et ennuyé mes voisins. Ils murmurent que je suis agaçante, intolérable, ajoute un monsieur à air d'officier, qui parle et ne doit pas être commode tous les jours. Si je n'étais pas...

...dans une réunion de gens si bien élevés, je serais sérieusement attrapée. Je balbutie des : « Pardon... Faites excuse. » Et, pendant un moment, je me tiens aussi immobile qu'une momie dans ses bandelettes.



Maintenant, on aborde la proclamation des prix. Les petites classes d'abord. Ça ne m'intéresse pas, j'écoute à peine. Mais voici la classe de cinquième, division A. C'est celle de Loulotte.

« Enseignement religieux, lit M^{me} la Directrice, premier prix, Louise-Charlotte » (ce sont les vrais prénoms de ma petite...

... nous disons Loulotte pour aller plus vite.) Involontairement, je me suis dressée et, de toute ma force, j'ai crié bravo!



On me regarde avec étonnement, quelques personnes sourient. Cependant Loulotte est montée sur l'estrade, Monseigneur lui a remis un volume rouge avec des dorures qui brillent dans le soleil. Il lui a posé une couronne sur la tête.

« Composition française, reprend M^{me} la Directrice, premier prix, Louise-Charlotte. Version latine, premier prix, Louise-Charlotte. »

Louise-Charlotte-Loulotte n'a pas descendu la moitié de l'estrade qu'elle doit remonter pour recevoir un autre livre, une autre couronne. Et ça continue. Des prix encore : en histoire, en géographie, même en gymnastique. Geneviève, sa meilleure amie, s'est avancée au pied de l'estrade...



...et prend à mesure livres et couronnes. Maintenant, je ne suis plus seule à crier *bravo*, toute la salle applaudit, moi, bien entendu, plus fort encore que les autres, à m'arracher la paume des mains.

C'est fini pour la cinquième division A. Loulotte a eu des prix en tout, sauf en sciences, où elle n'est pas meilleure que moi : en nous y attelant à deux, il nous faut une demi-heure pour faire une addition juste...

...et encore une addition à pas beaucoup de chiffres ! Je n'en peux plus d'émotion, de joie, je me laisse tomber assise ; après l'excitation, c'est la détente. Les larmes me montent aux yeux. Que je suis bête de pleurer ainsi quand je me sens si heureuse !



Je voudrais m'essuyer les yeux, j'explore en vaines poches. On me touche le coude, une voix dit : « Vous avez oublié votre mouchoir, prenez celui-ci, j'en ai un autre. — Merci, m'sieur, c'est pas de refus. »

Je m'éponge avec le mouchoir du monsieur qui me déclarait *intolérable*. Il reprend : « Vous êtes la gouvernante de la jeune Louise-Charlotte... »

« ...vous l'aimez de tout votre cœur, c'est très bien. Il me faudrait une gouvernante comme vous pour mes petites-filles. » Il me regarde maintenant avec un air officier-grand-père. Il a l'air très bon. Je l'avais mal jugé.



Ce que je viens de vous raconter me fait souvenir qu'ignorant le nom et l'adresse du monsieur-officier, je n'ai pu lui rendre le mouchoir. Je l'ai lavé, repassé, mis dans un sachet. Peut-être que je rencontrerai son propriétaire à la distribution des prix de l'an prochain.



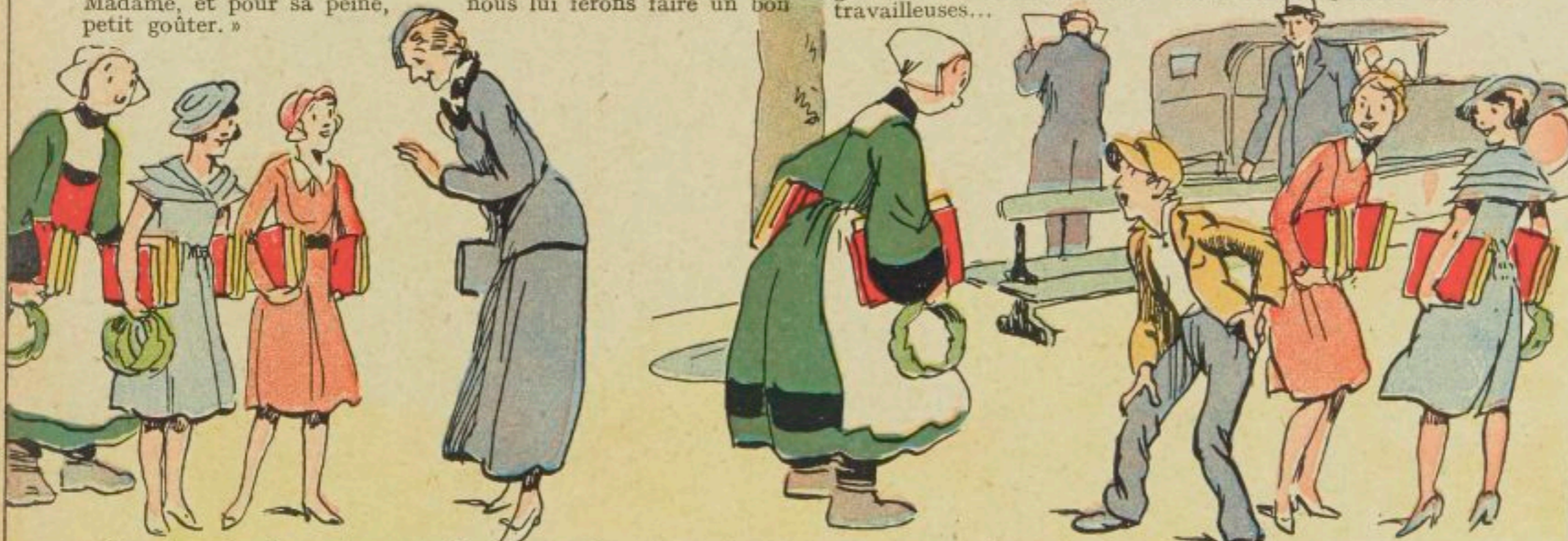
Celle de cette année se termine. Je ne suis pas longue à sauter sur ma Loulotte. Je l'embrasse, la réembrasse, et je ris, et je pleure encore, mais, cette fois, j'ai un mouchoir.

Et puis je regarde les prix, les couronnes. Ce qu'il y en a ! Jamais nous ne pourrions porter tout cela. Il faut prendre un taxi. « J'aime mieux rentrer à pied », déclare Loulotte.



« ...Geneviève nous aidera, elle vient avec nous. » La maman de Geneviève s'approche. « Je vous la confie, Bécassine, à condition que vous me la ramenez avant 7 heures. — C'est entendu, Madame, et pour sa peine, nous lui ferons faire un bon petit goûter. »

Nous voilà parties toutes les trois, chargées, révérence parler, comme des bourriques. Mais ce qu'on est content d'avoir, on le porte facilement. Les gens que nous croisons nous regardent gentiment. Une dame dit : « Voilà des petites filles bien travailleuses... »



« ...Que de prix elles ont eus ! » Geneviève est la franchise même. Elle riposte : « Tout est à mon amie, madame. Moi, je ne suis pas si bonne élève ; je n'ai eu que deux pauvres petits accessits. »

Un petit bonhomme, vrai gamin des rues, se campe devant moi : « C'est à toi, la grande, tout ce bagage-là ? T'es encore à l'école à ton âge ? Alors, vrai, t'as pas volé le prix de persévérance. » Les fillettes éclatent de rire, le gavroche en fait autant, et je les imite.



À la maison, accueil triomphal. Appelés par les concierges qui guettent notre retour, la vieille cuisinière Marie, le valet Hilarion, la petite femme de chambre Mariette, s'empresent d'accourir et nous entourent.

On admire les livres et les couronnes, on félicite Loulotte, Mariette l'embrasse ; Hilarion, suivant sa manie d'ancien acteur, lui récite des vers où il la compare à je ne sais plus quel empereur romain. Moi, je trouve ça exagéré, mais ça ne m'empêche pas d'être émue.

De nouveau, je me mets à larmoyer, c'est la troisième fois de la journée ; si ça continue j'userai jusqu'au dernier fil le mouchoir de M^r. l'officier.

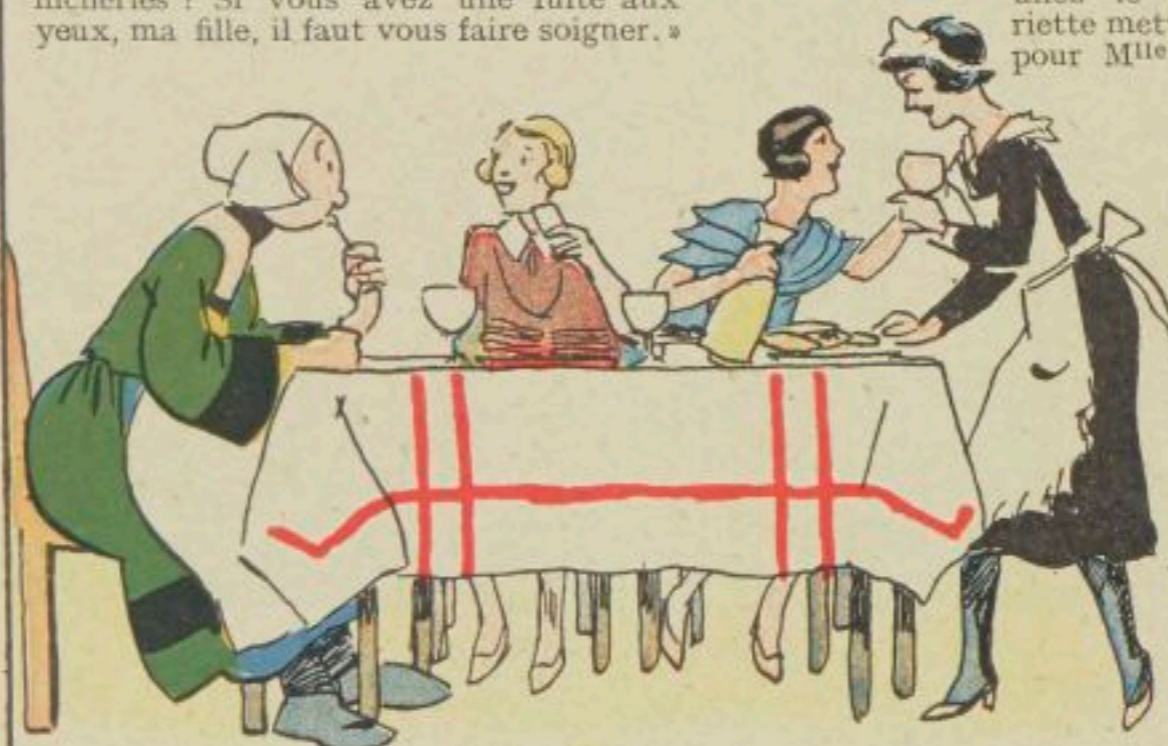


Marie, brave femme, mais aimable autant qu'une porte de prison, me secoue : « Qu'est-ce que ça signifie ces pleurnicheries ? Si vous avez une fuite aux yeux, ma fille, il faut vous faire soigner. »

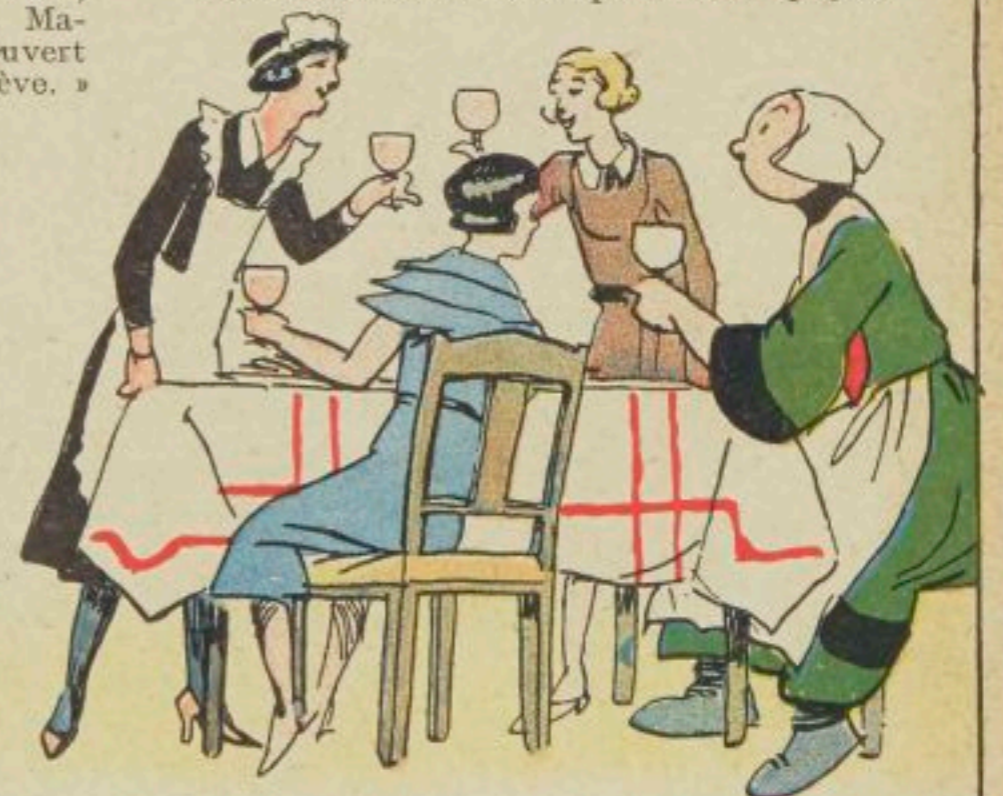
Elle ajoute : « Madame s'attendait au succès de M^{lle} Loulotte. Elle m'a dit de préparer un bon goûter : il est servi, allez le manger, Mariette mettra un couvert pour M^{lle} Geneviève. »



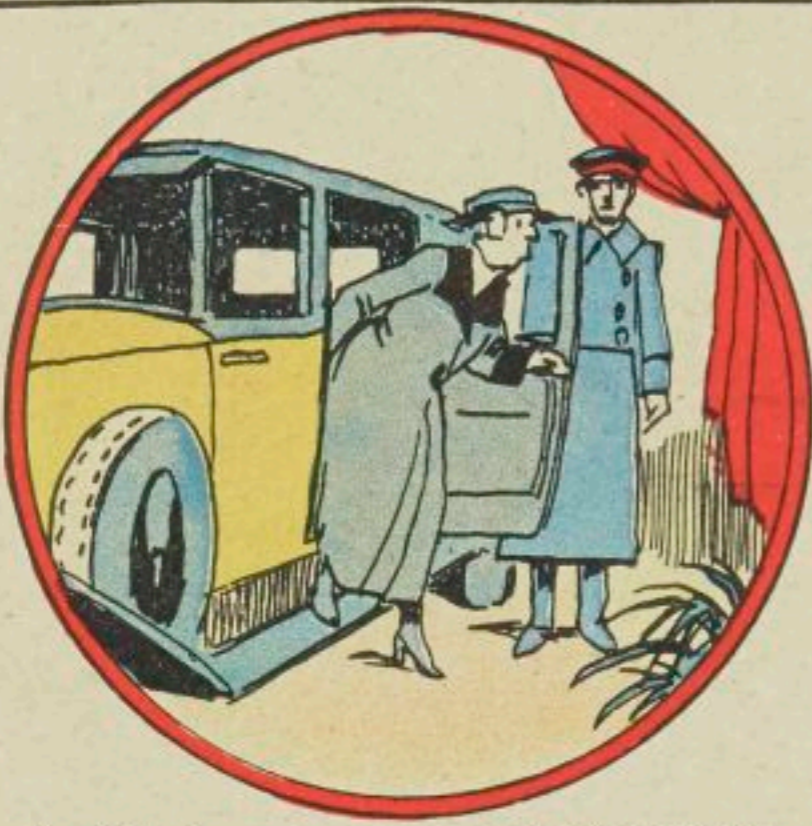
Excellent, le goûter de Marie. Il y a de la brioche au foie gras, des sandwiches à la salade, des petits fours de toutes les couleurs, et nous arrosons ces bonnes choses avec de la citronnade où Marie a versé un peu de champagne.



Toutes trois, nous mangeons de bon appétit. Nous rions de tout et de rien. Mariette, gaie, gentille, dix-huit ans à peine, est presque une camarade pour Loulotte, qui la tutoie : « Prends des petits fours, Mariette, trinque avec nous à mes succès. »



Pas besoin de vous dire que Mariette obéit sans se faire prier. Entre deux bouchées, elle dit : « Comme Madame la Marquise sera contente quand elle rentrera ! »

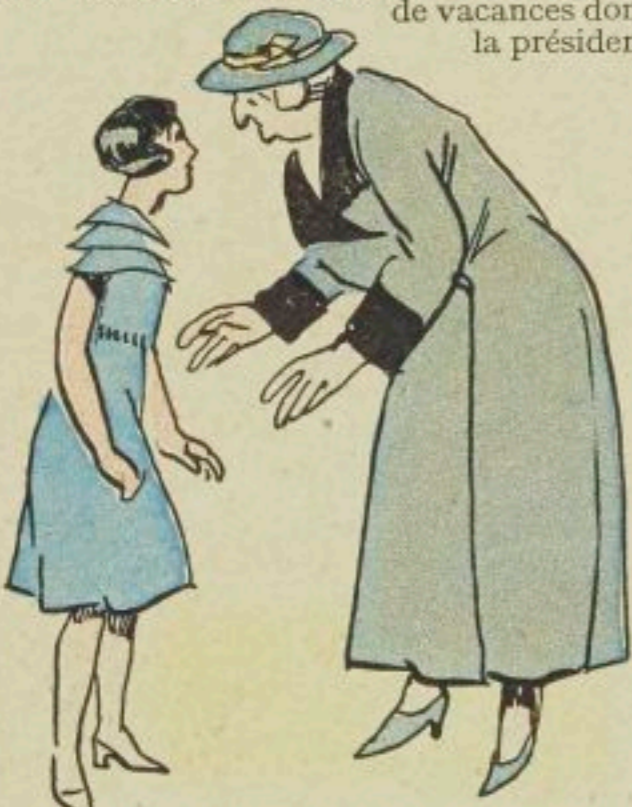


Au fait, je ne vous ai pas expliqué pourquoi ma maîtresse n'assistait pas à la distribution. A la même heure, elle avait dû se rendre à une vente de charité pour une œuvre de colonies de vacances dont elle est la présidente.

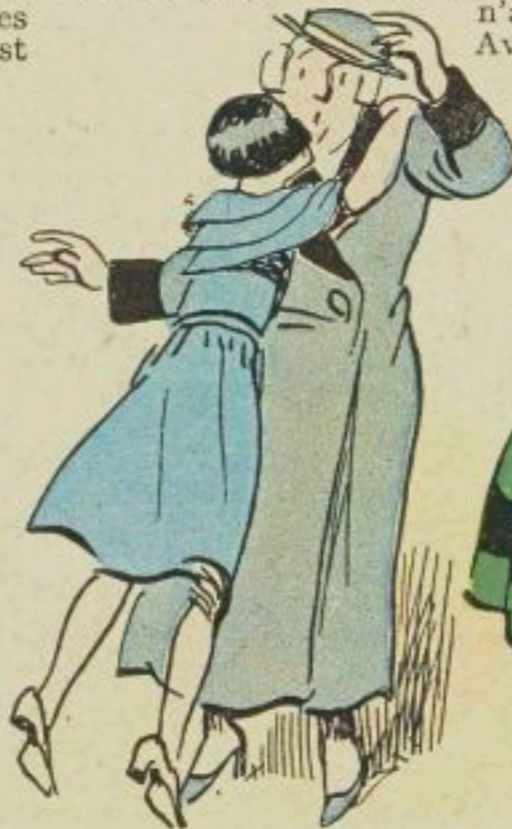


Elle comptait n'y passer qu'un quart d'heure puis nous rejoindre au collège, mais les dames du Comité l'avaient suppliée de rester et elle n'avait pas pu refuser. Avec quelle impatience je l'attendais!

On entend s'ouvrir la porte du vestibule. Voici Madame. Geneviève lui fait sa révérence. Loulotte se tient droite et immobile, un peu pâle, très émue.



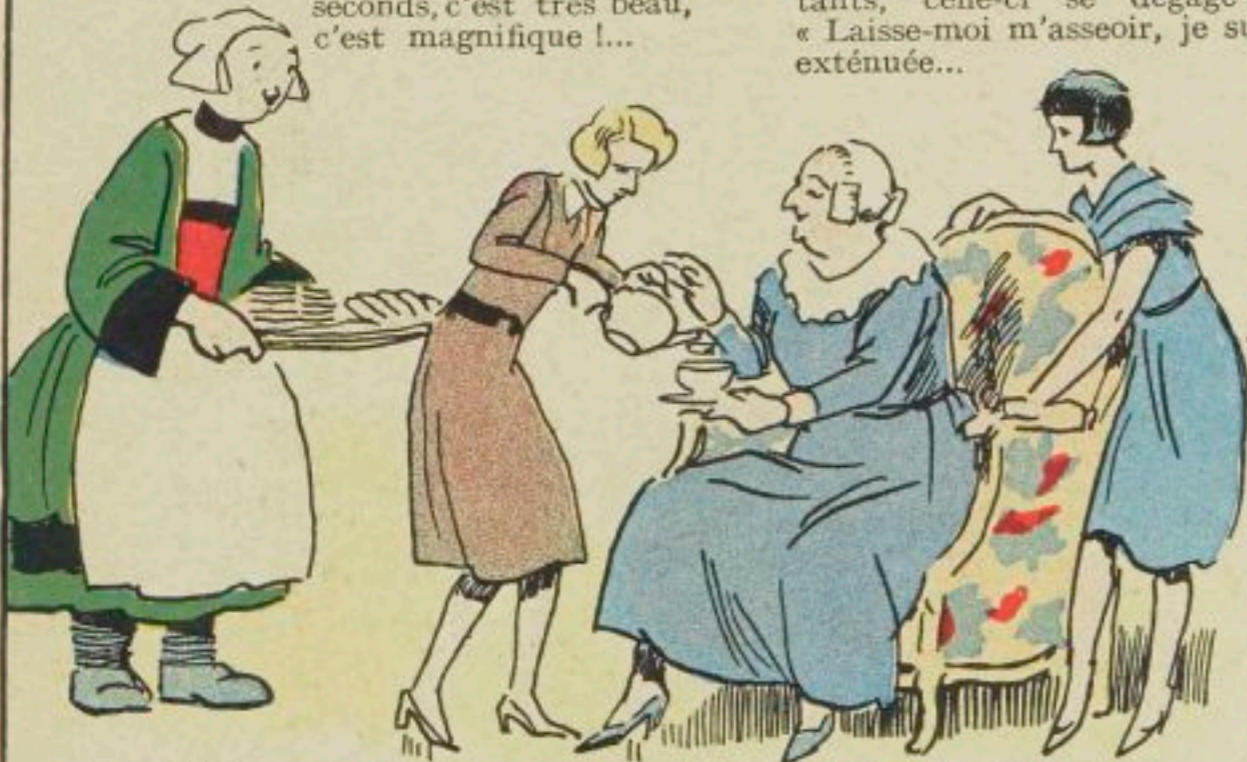
Elle aime beaucoup sa « mémé », comme elle la nomme, mais elle est toujours un peu intimidée en sa présence. Madame va à ma petite. « Embrasse-moi, chérie, tu as bien travaillé, je suis contente. Sept premiers prix, deux seconds, c'est très beau, c'est magnifique !... »



« ... Nous chercherons ensemble comment je puis te récompenser. » Ces mots chassent la timidité de Loulotte. Elle se jette au cou de Madame. Après quelques instants, celle-ci se dégage : « Laisse-moi m'asseoir, je suis exténuée... »



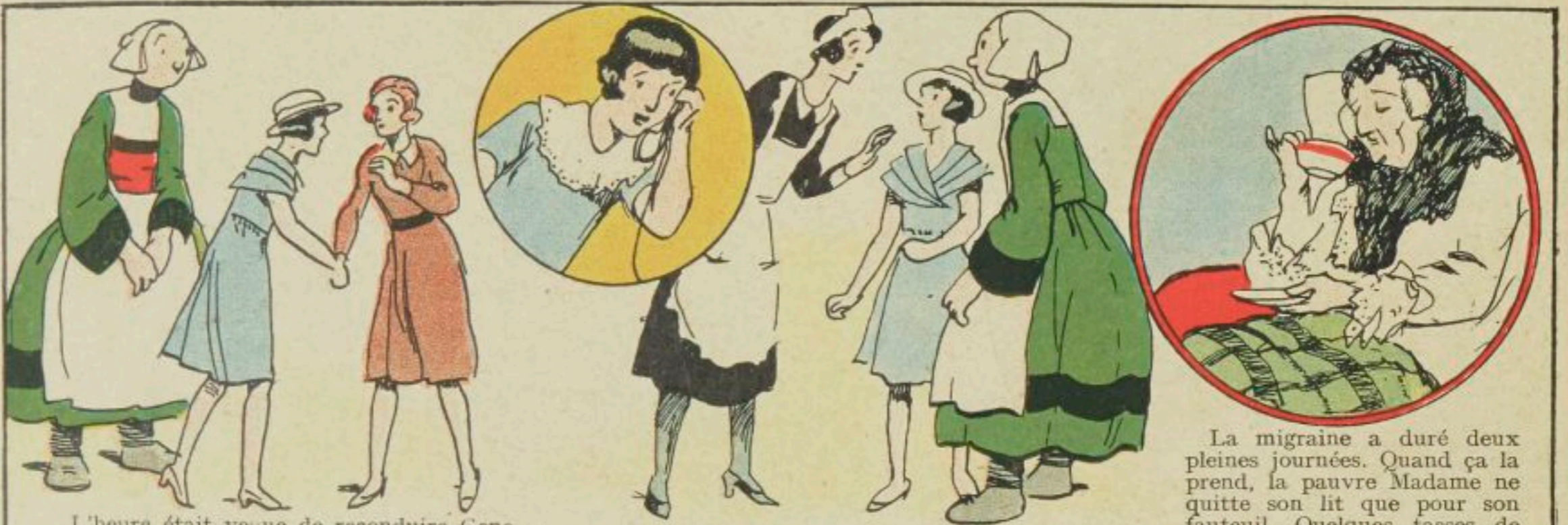
« ... La vente a bien marché, mais j'ai dû rester tout l'après-midi sur mes vieilles jambes. Ma bonne Bécassine, ajoutez-elle, voulez-vous me préparer une tasse de thé, cela me reposera. » Pendant que Madame boit son thé...



« ... les fillettes causent gaiement avec elle, tout en picorant dans les assiettes de petits fours et de bonbons. « Une autre tasse, Madame ? propose Geneviève. Laissez-moi vous servir. » Elle verse le thé et reprend : « Je voudrais bien savoir ce que sera... »



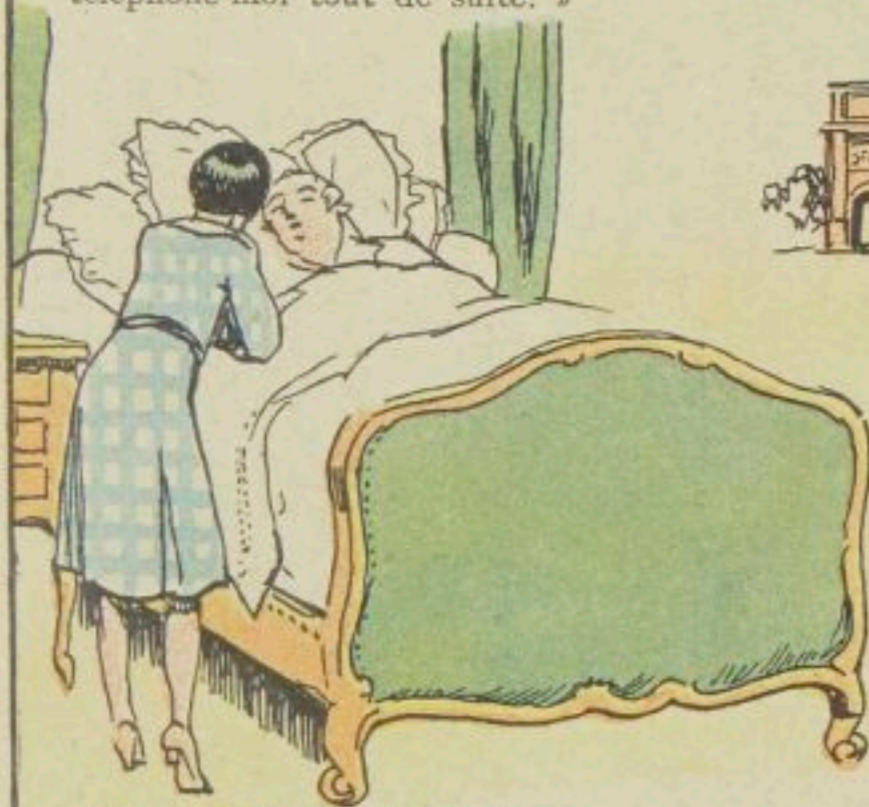
« ... la récompense de Loulotte. — Moi aussi, » appuie celle-ci, dont les yeux brillent. Madame sourit : « Vous êtes des petites curieuses; pour votre punition, vous ne le saurez que plus tard. »



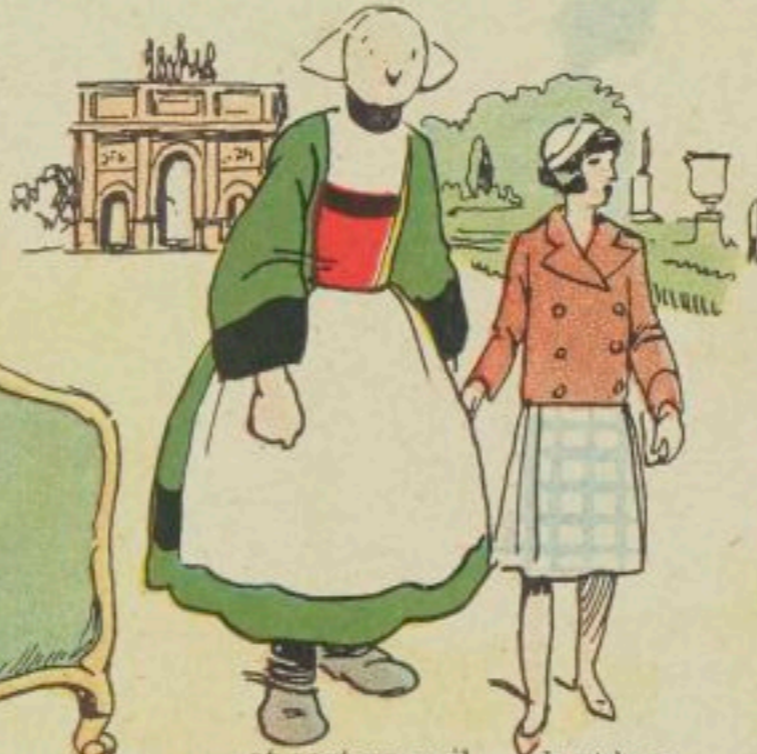
L'heure était venue de reconduire Geneviève chez ses parents. Tout en marchant, les fillettes ne cessent de parler de la récompense. « Qu'est-ce que ça peut être ? demande Geneviève. — J'espère que Mémé me le dira quand nous rentrerons. — Alors, téléphone-moi tout de suite. »

Loulotte a téléphoné, mais pour dire qu'elle n'avait rien à dire. En effet, à notre rentrée, Mariette nous apprend que Madame, prise de migraine à la suite de ses fatigues de l'après-midi, s'est mise au lit et ne veut pas être dérangée. Déception !

La migraine a duré deux pleines journées. Quand ça la prend, la pauvre Madame ne quitte son lit que pour son fauteuil. Quelques tasses de tilleul sont sa seule nourriture.



Et comme le moindre bruit augmente sa névralgie, Loulotte entre tout juste chez elle une minute matin et soir. Elle entre sur la pointe des pieds, dépose un baiser sur le front de sa mémé, lui demande à voix basse comment elle va...



...et sort en veillant à ne pas faire claquer la porte. Pendant ces deux jours, ayant du loisir en raison des vacances, et le temps étant magnifique, nous nous sommes beaucoup promenées.



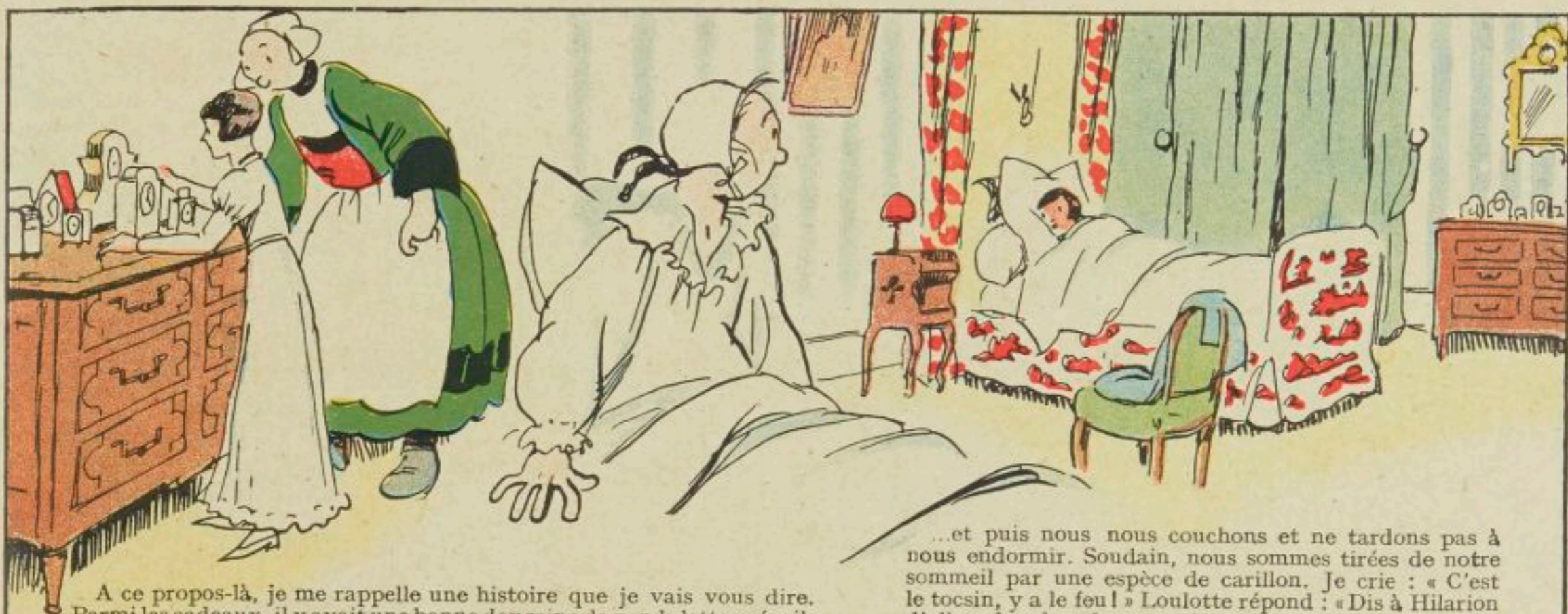
Loulotte ne cessait de penser à la récompense, et en parlait chaque fois qu'on s'arrêtait devant une boutique. Tantôt c'était celle d'un bijoutier : « J'aimerais bien cette broche, disait-elle, ou cette barrette. »



Plus loin, regardant l'étalage d'un maroquinier, c'était un joli sac à main qui la tentait. Moi, je lui disais que ce serait de la dépense perdue, vu que, broches, barettes ou sacs, elle en avait déjà à ne savoir qu'en faire.



On les gâte tellement, ces petites ! Pensez que la mienne, à sa première communion, a reçu près de cent cadeaux ! Ça en faisait, une belle exposition, à la réception que Madame a donnée quelques jours après la cérémonie.



A ce propos-là, je me rappelle une histoire que je vais vous dire. Parmi les cadeaux, il y avait une bonne douzaine de pendulettes-réveil. Le soir de la réception, nous les rassemblons sur notre commode...

...et puis nous nous couchons et ne tardons pas à nous endormir. Soudain, nous sommes tirées de notre sommeil par une espèce de carillon. Je crie : « C'est le tocsin, y a le feu ! » Loulotte répond : « Dis à Hilarion d'aller chercher les pompiers. »



Déjà, je m'étais levée, mais ma petite éclate de rire et reprend : « Sommes-nous bêtes ! ça vient de la commode, ce sont les pendulettes. » Une de ses amies nous avait fait la farce de les remonter et de mettre sur minuit.



Cette petite anecdote m'a écartée de mon sujet, j'y reviens. Le deuxième jour, en rentrant, nous trouvons Mariette dans le vestibule. Elle nous dit : « La migraine est finie, Madame a recommandé que vous alliez la voir dès qu'elle aura parlé à Hilarion. »



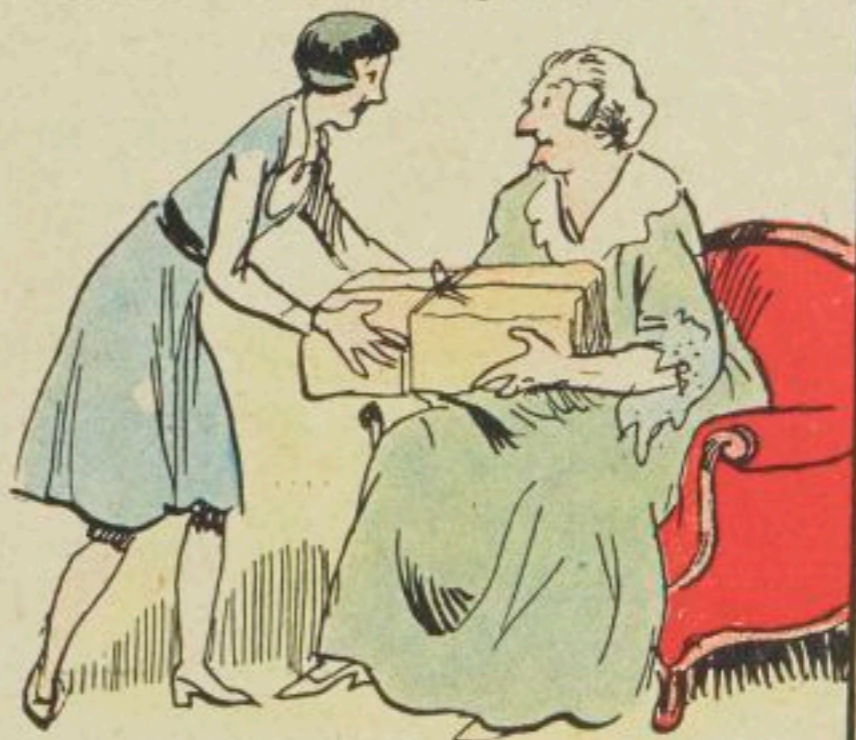
« Tiens, remarque Loulotte, qu'est-ce qu'Hilarion a à faire là dedans ? » Alors, Mariette prend un air de mystère et répond : « Je crois bien qu'il a été chercher pour vous un paquet chez un marchand à qui Madame a téléphoné ce matin. — C'est la récompense ! » crie Loulotte.



Sur ces entrefaites, Hilarion entre, portant le paquet. « Qu'est-ce qu'il y a dedans ? » demande Loulotte. Hilarion prend aussi un air de mystère et, en même temps, un air solennel.



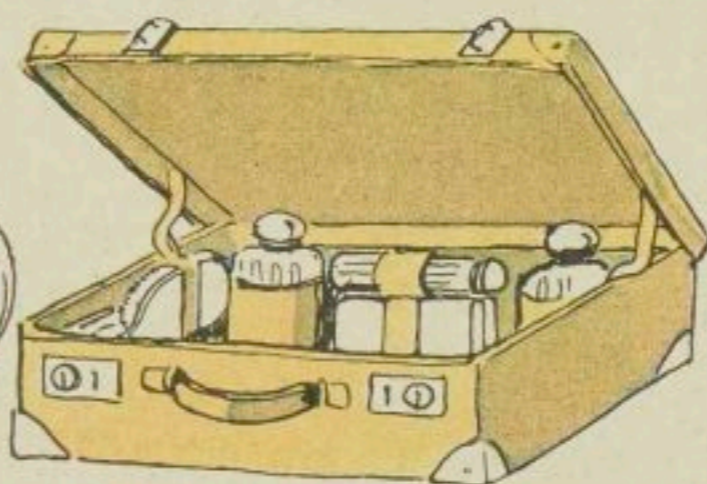
« Un ambassadeur, déclare-t-il, ne doit pas révéler les secrets qui lui sont confiés. » Il file vers le boudoir de Madame, revient nous dire que nous y sommes demandées.



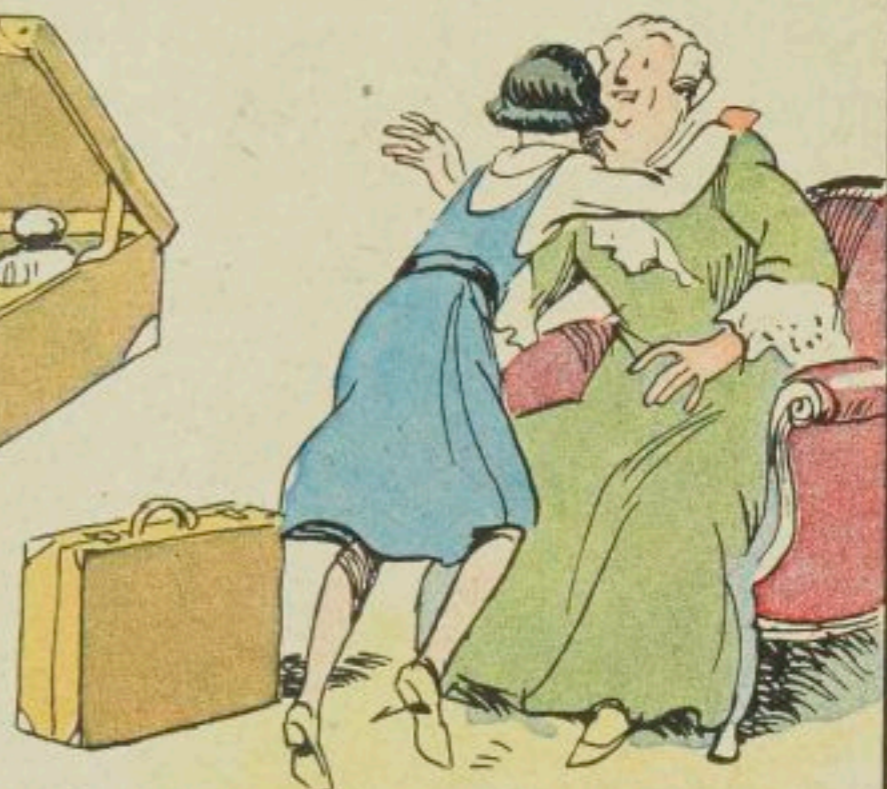
« Tiens, chérie, dit Madame, regarde si cela est à ton goût. » Elle lui tend le paquet que nous venons de voir aux mains d'Hilarion. Fièvreusement, Loulotte défait les ficelles et les papiers d'enveloppe.



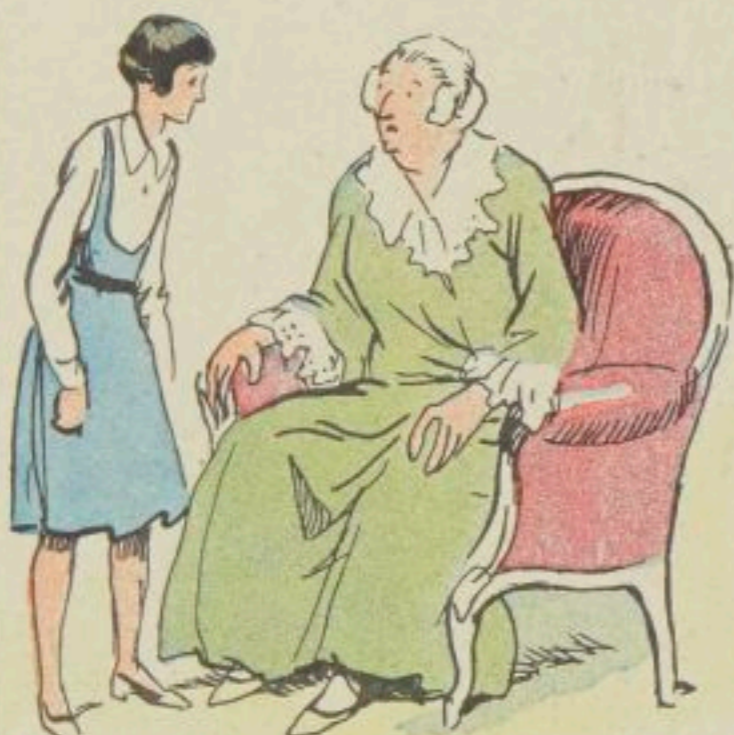
Un sac de voyage apparaît. « Merci, mémé, » dit Loulotte. Le merci n'a pas un accent très chaud. Ma petite trouve le sac bien joli, mais il y en a déjà plusieurs en réserve dans son armoire. Madame sourit : « Avant de remercier, regarde plus complètement, ouvre. »



Ce n'est pas un simple sac. C'est un nécessaire de voyage avec des brosses en ivoire et tout ce qu'il faut pour la toilette. Depuis longtemps Loulotte en désirait un, mais sachant que ça coûte autant dire les yeux de la tête, elle n'osait pas le demander.



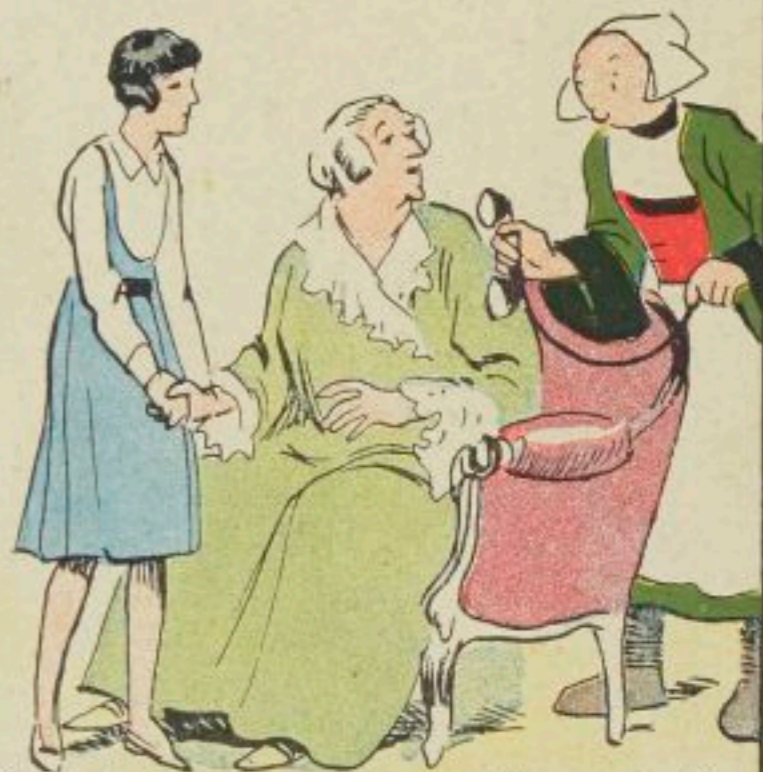
Cette fois, son merci sonne comme une fanfare, et elle embrasse Madame à l'étouffer. Celle-ci reprend : « Ce n'est pas tout ; pour complément de récompense, c'est toi qui choisiras l'endroit où tu passeras tes vacances. »



Eh bien, ce complément ne fait aucun plaisir à Loulotte. « Je ne saurai pas choisir, balbutie-t-elle, et puis, mémé, cette année, je ne serai donc pas avec toi pendant les vacances ? » Et des larmes perlent à ses yeux. Madame aussi est émue.



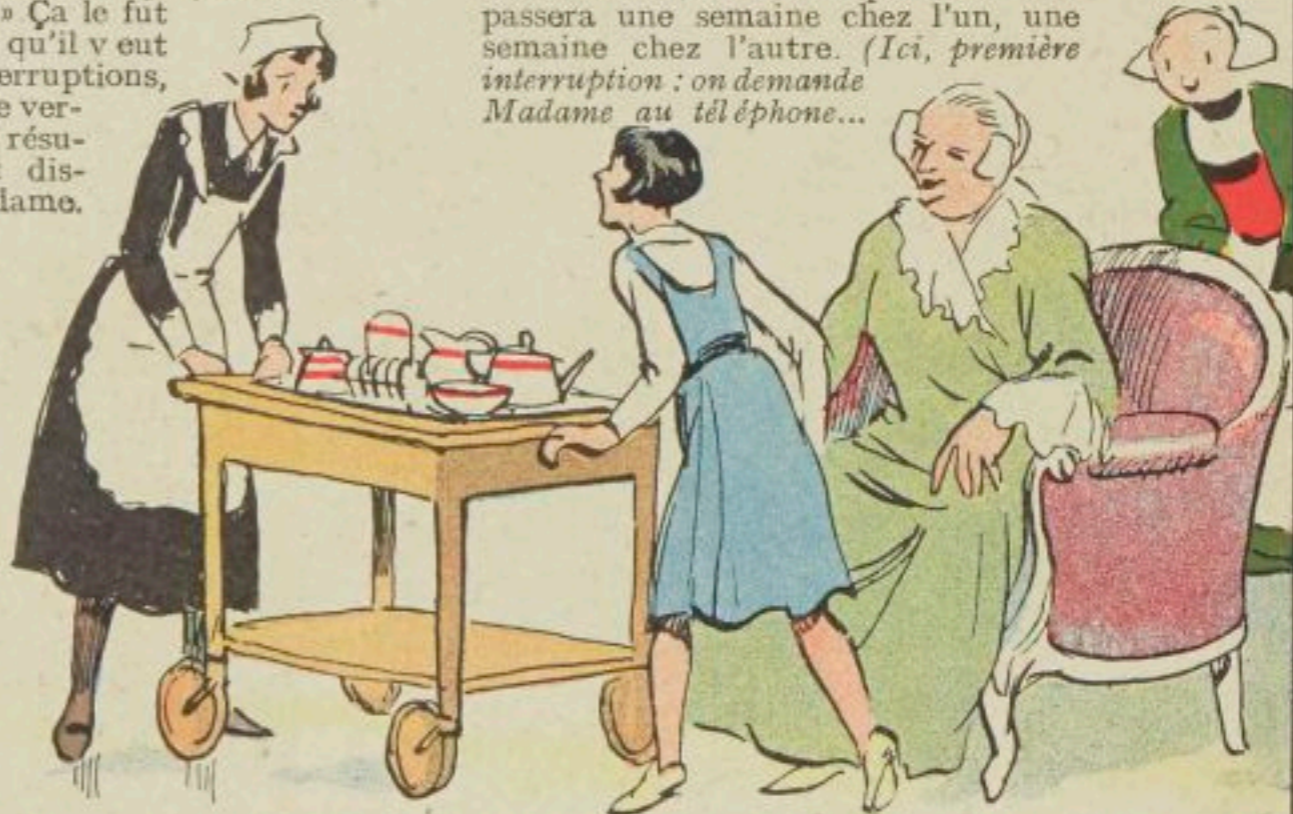
Elle attire Loulotte, la câline, et quand elle voit reparaître le sourire, elle dit : « Je vais t'expliquer, ce sera un peu long. » Ça le fut d'autant plus qu'il y eut pas mal d'interruptions, comme vous le verrez par mon résumé du petit discours de Madame.



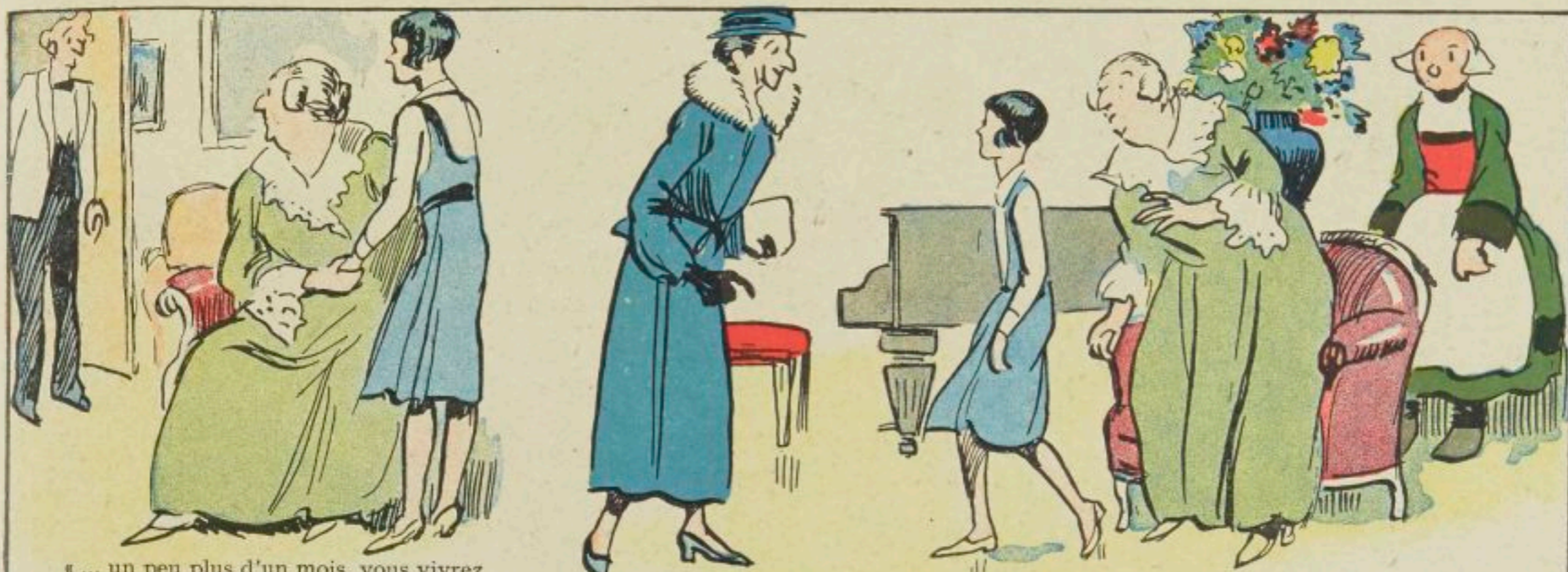
D'abord elle nous explique qu'elle a accepté des invitations dans des propriétés appartenant à des amis ou à des parents. Elle passera une semaine chez l'un, une semaine chez l'autre. (Ici, première interruption : on demande Madame au téléphone...)



...nous comprenons que c'est une invitation de plus et qu'elle ne peut pas la refuser.) Tout le temps qu'elle passera hors de Paris est pris presque en entier. Son projet est de louer une villa. Elle y conduira et installera Loulotte, moi et Mariette.



(Deuxième interruption : Mariette apporte le goûter. « Tu viens en vacances avec moi ! » lui crie Loulotte. De surprise et de joie, Mariette manque de basculer sa table.) Tout en goûtant, Madame conclut : « Je reviendrai vous chercher, mais pendant...



« ... un peu plus d'un mois, vous vivrez sans moi. Donc, Loulotte, fais preuve d'initiative individuelle, cherche, tâche de découvrir un pays où tu te pliras. » (Ici, troisième et dernière interruption : Hilarion annonce une visite).

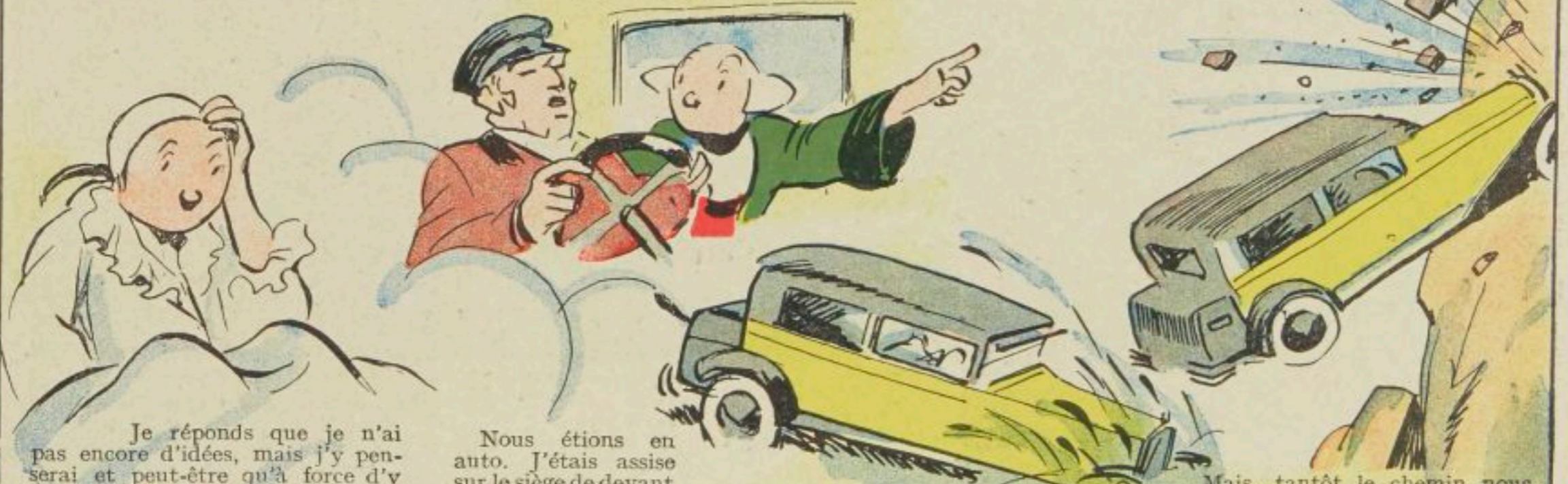
« Introduisez », dit Madame, et rapidement elle achève : « De préférence, Loulotte, choisis un pays situé dans le centre de la France, pour que vous ne soyez pas trop éloignées des propriétés où je dois me rendre. » La dame annoncée fait son entrée, nous la saluons.



Puis nous nous retrouvons dans le vestibule avec Mariette qui nous guette. Elle est la nièce de notre vieille cuisinière dont, heureusement, elle n'a pas le caractère genre chardon qui pique. A son école, elle a appris à mijoter de bons petits plats.

« Ça nous sera utile, vu que moi je ne suis pas forte sur l'article cuisine. » C'est vrai, demande Mariette, qu'on m'emmène en vacances? — Oui, dit Loulotte et, pendant un mois, on sera toutes trois, et on s'amusera bien. » Son émotion est déjà loin.

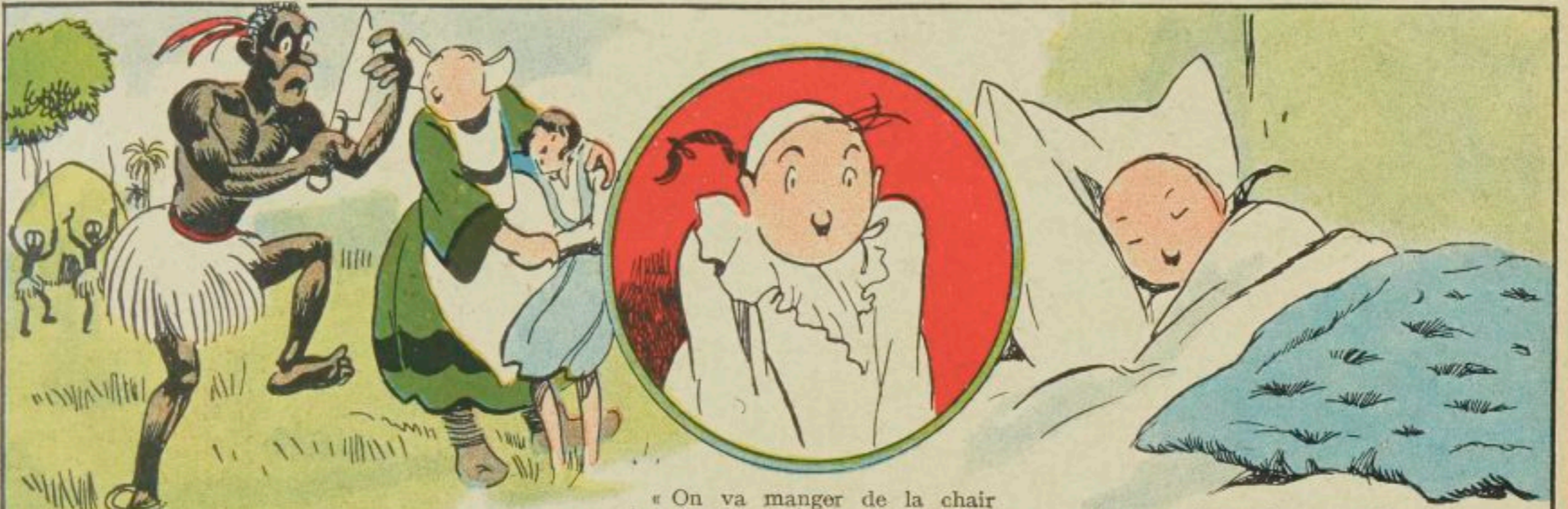
Elle prend les mains de Mariette, et voilà mes deux folles qui se lancent dans une ronde, mais Loulotte l'interrompt. « Il y a, dit-elle, ce fameux endroit à trouver. Comment le chercher? As-tu une idée là-dessus, Bécassine? »



Je réponds que je n'ai pas encore d'idées, mais j'y penserai et peut-être qu'à force d'y penser ça viendra... J'y ai pensé dans mon lit, ça m'a empêchée de dormir, ça m'a même fait faire un rêve qui était plutôt un cauchemar.

Nous étions en auto. J'étais assise sur le siège de devant à côté de notre chauffeur Cyprien, et Madame m'avait commandé de faire le guide. Alors, quand un chemin me paraissait plaisant, je disais : « Prenez par là », et Cyprien m'obéissait.

Mais, tantôt le chemin nous conduisait dans un marais, où nous entrions à pleines roues, et tantôt il venait se cogner à une chaîne de montagnes qui était comme une muraille infranchissable.



Et puis, voici que dans ce drôle de rêve, je nous vois arriver en plein campement de nègres cannibales. Une espèce de Barbe-Bleue qui était noir et qui n'avait pas de barbe aiguisait un grand coutelas, et criait :

« On va manger de la chair fraîche. Commençons par la petite, elle doit être bien tendre. » Je me réveille en poussant un cri d'effroi. Loulotte grogne et se retourne dans son lit. Moi qui m'étais dressée sous le coup du cauchemar...

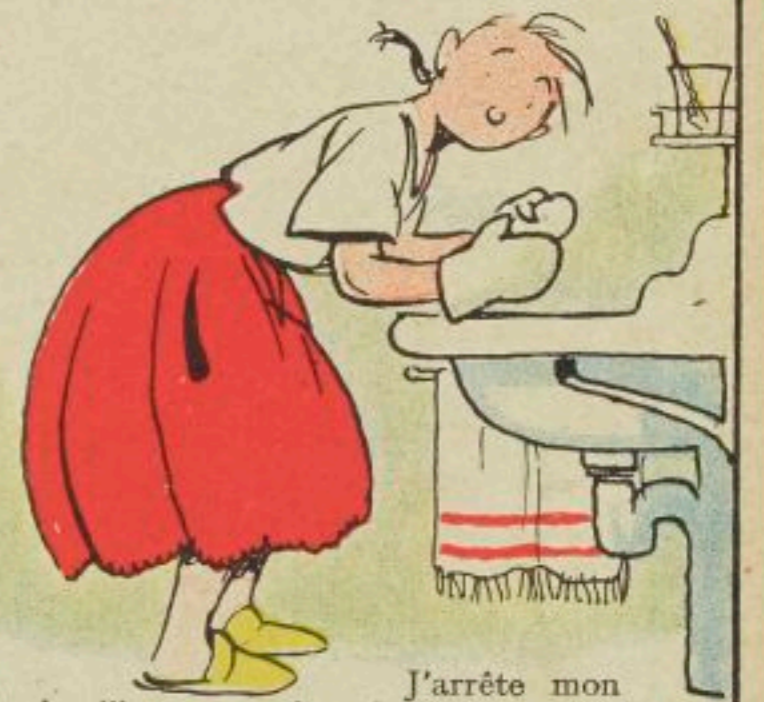
...je me replonge dans mes draps et, cette fois, je m'endors pour tout de bon. Ni mes réflexions, ni mes rêves ne m'avaient apporté l'idée recherchée... Et voilà qu'elle vient d'elle-même, l'idée, pendant mes deux heures de vrai sommeil.



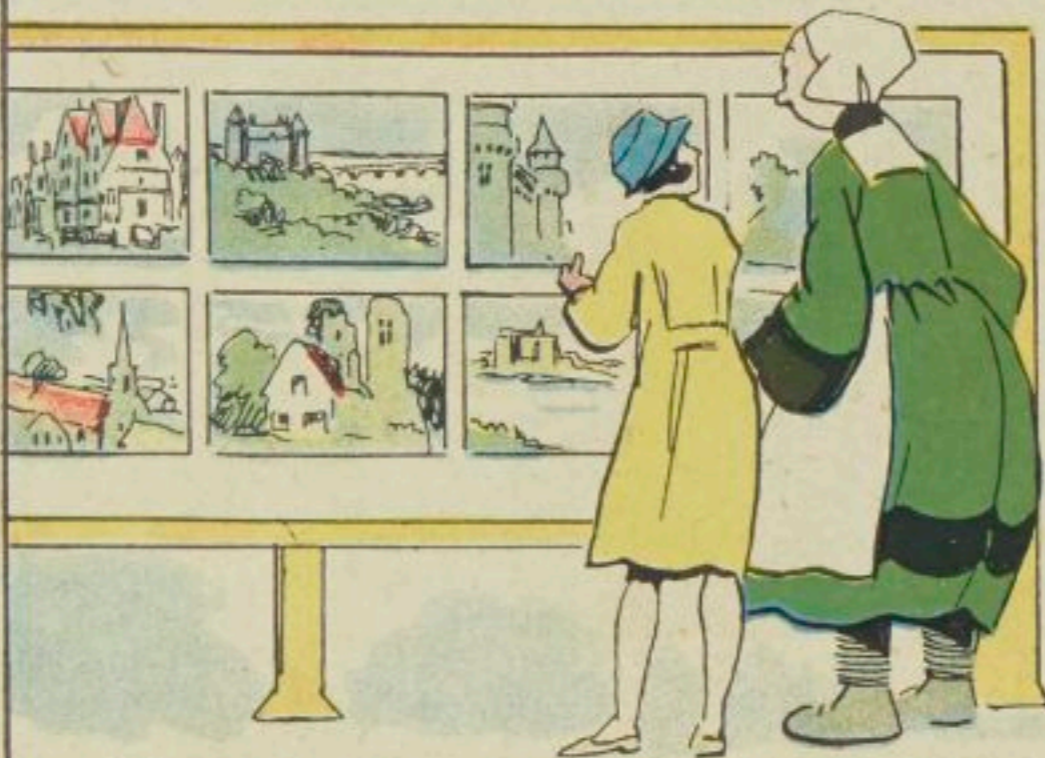
Quand j'ouvre les yeux, Loulotte est déjà réveillée. Elle me demande : « As-tu trouvé ? » Je réponds : « Peut-être bien. Par quelle gare va-t-on dans les pays du Centre ? — Par la gare du quai d'Orsay. — Bon, c'est tout près de chez nous.



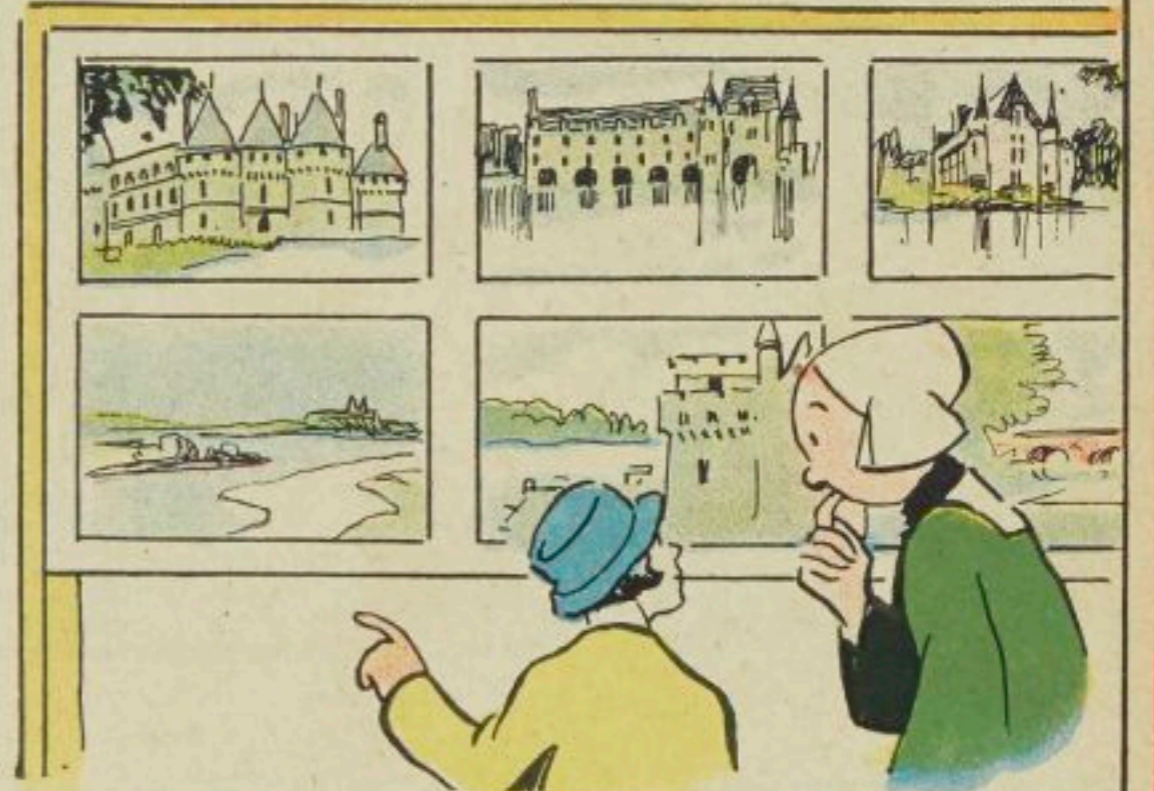
— Et aussi, je crois, par la gare de Lyon. — C'est plus loin, mais nous avons le tram 19. On fera un tour par là tantôt. » Loulotte fourrage dans ses cheveux, signe chez elle de grande réflexion, puis déclare : « Je ne comprends pas. »



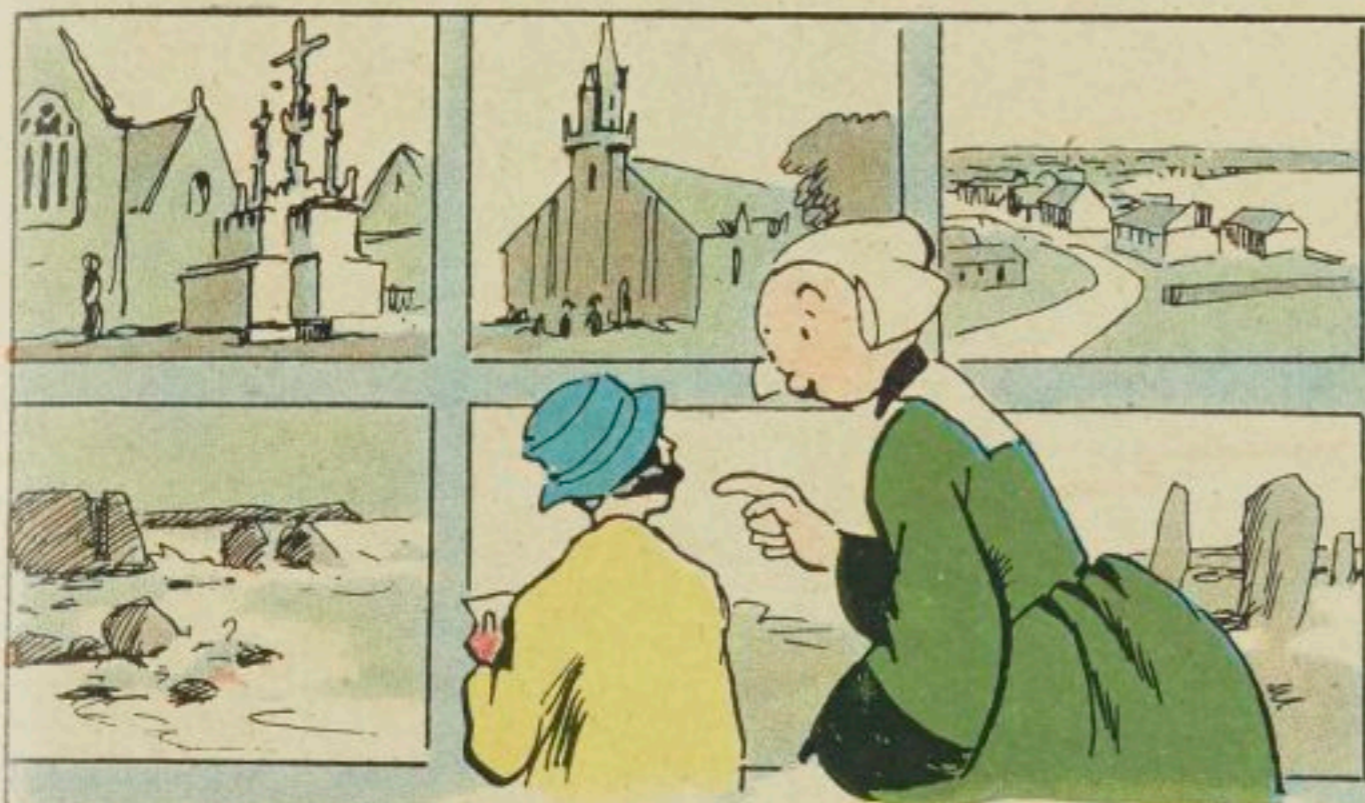
J'arrête mon débarbouillage que je viens de commencer. Pour la taquiner, et surtout parce que je suis fière d'avoir eu, pour une fois, une idée, je m'obstine à ne pas lui dire ce qu'elle est : « Tu comprendras quand nous serons dans les gares. »



Elle comprend dès que nous entrons dans le hall d'Orsay. C'est comme un musée : on y voit des photos et des peintures qui représentent les plus jolis pays desservis. Nous regardons, Loulotte tient un carnet et un crayon pour prendre des notes.



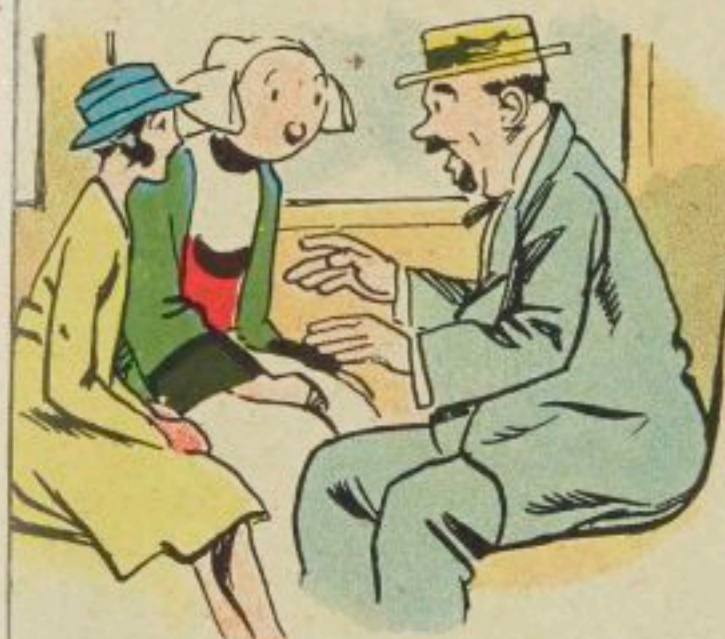
Voici le panneau de la Touraine : de beaux châteaux avec de jolis noms : Azay-le-Rideau, Chenonceaux, Villandry, Langeais. « Trop de pierres, dit Loulotte. Ce n'est pas assez campagne, et puis il doit y faire chaud. Regarde cette vue de la Loire, il y a plus de sable que d'eau. »



Mais déjà je pique vers de grandes photos qui font battre mon cœur, car elles représentent des aspects de ma Bretagne : des calvaires, des clochers à jour, des rochers battus par les vagues. « C'est beau, si on allait là ! » Loulotte éclate de rire.



« T'es bête, ma pauvre fille, t'as entendu dire que la Bretagne est au centre de la France ? » Je pique du nez, confuse, et la recherche continue sans résultat : il y a ceci, il y a cela, il y a toujours quelque inconvénient.



Le tram nous emmène à l'autre gare. Loulotte, qui est de nature causante, demande à nos voisins s'ils pourraient lui indiquer un joli endroit pour passer les vacances. Un gros homme à figure réjouie vante les charmes d'Athis-Mons : « Un paradis pour les pêcheurs à la ligne, » déclare-t-il.



Loulotte fait la grimace : c'est un sport trop tranquille pour elle. Une vieille dame déclare qu'elle n'a jamais dépassé Juvisy qui, d'ailleurs, lui suffit, car, à son avis, on ne peut pas trouver plus beau.



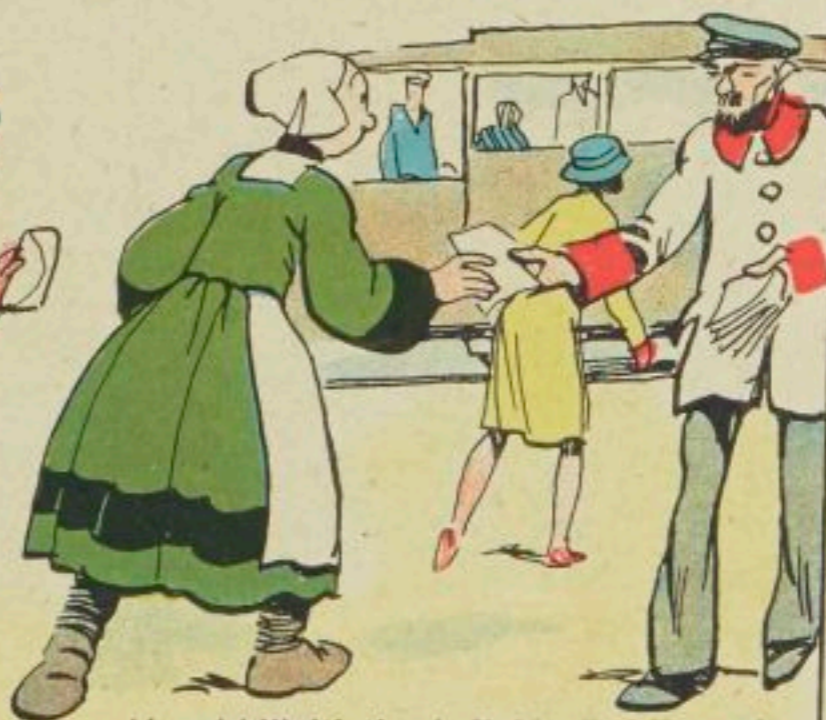
« C'est loin, Madame ? — Dans les vingt minutes par les bons trains, ma petite demoiselle. » Nouvelle grimace. A la gare de Lyon, il n'y a que des affiches ; elles sont jolies, mais j'ai de la méfiance : la réclame, c'est si souvent trompeur !



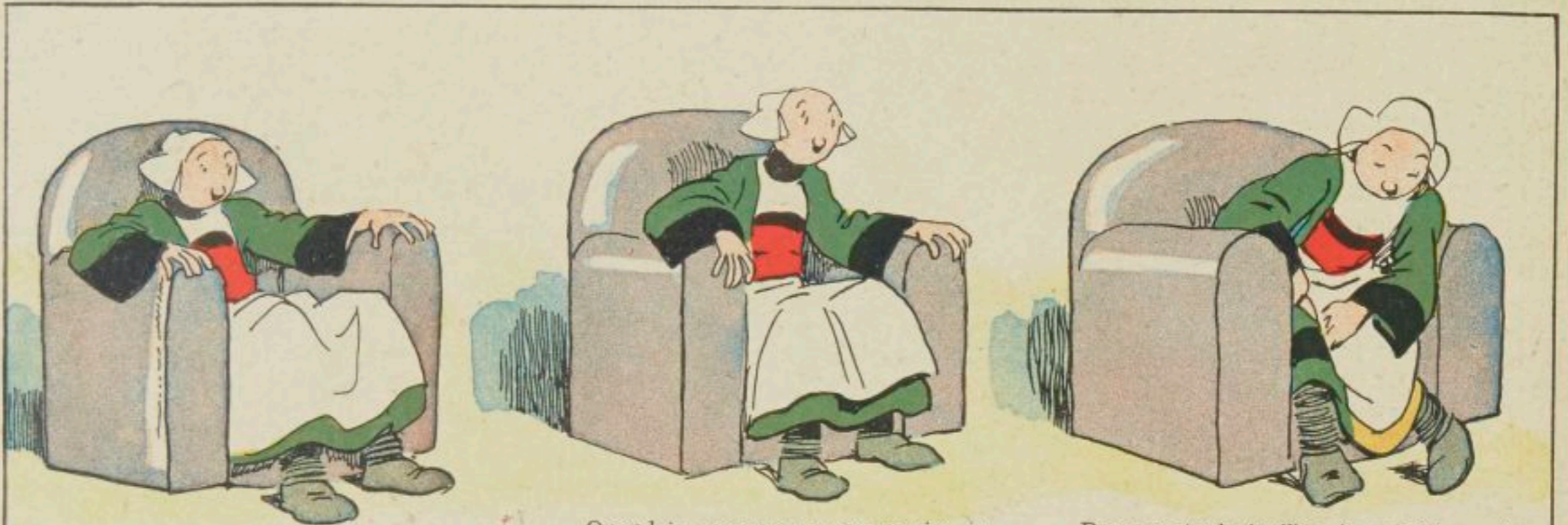
Et puis, tous ces pays représentés, est-ce dans le centre ou n'y est-ce pas ? Nous ne le savons pas, n'étant pas très calées en géographie. « Elle n'est pas fameuse, ton idée, » déclare Loulotte. Je suis obligée d'en convenir.



Ma petite poursuit : « Et c'est éreintant de piétiner, de s'écarquiller les yeux, je n'en peux plus. » Tout comme elle, je suis fourbue. Loulotte conclut : « Allons nous reposer, je renonce à choisir, je demanderai à Mémé de le faire, et tant pis pour... comment dit-elle ?... »



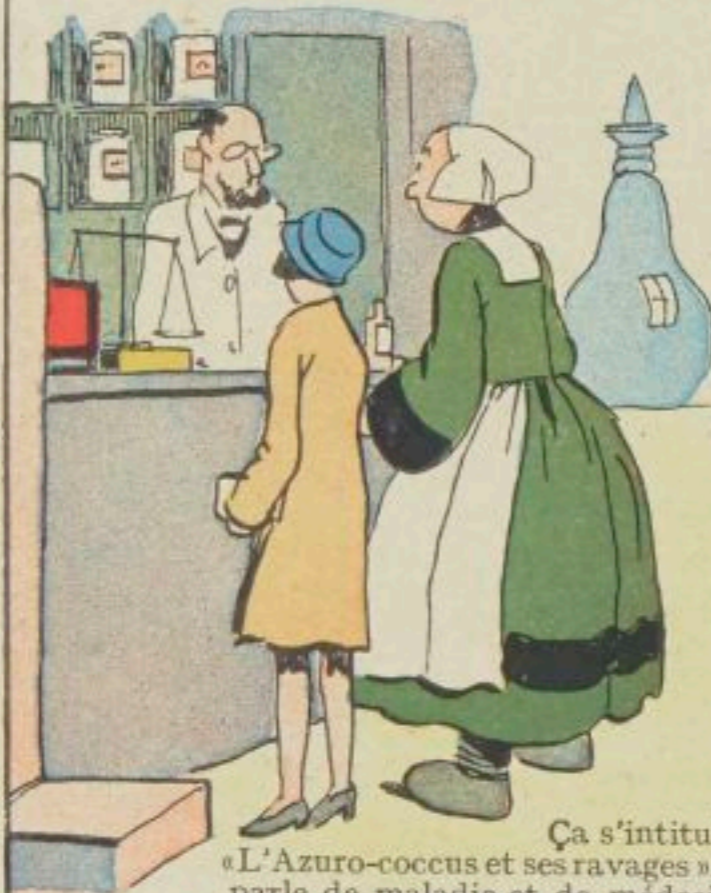
« ...Ah oui ! l'initiative individuelle ! Tant pis pour l'initiative individuelle ! » Elle pique droit sur la station de notre tram. Je la suis. Dans la cour de la gare, un homme nous tend des prospectus. J'en prends un et, machinalement, je le mets dans ma poche.



Nous voici dans le studio de Loulotte. Il y fait bon. Puisque les cours, devoirs et leçons qui s'ensuivent sont terminés, nous pouvons vivre en rentières ; je me plonge dans le fauteuil de cuir et je m'y repose.

Quand je me sens un peu remise, je me secoue : « Ne te laisse pas endormir, ma fille, ça t'épaissirait le sang, et ça ne vaut rien pour ta cervelle qui n'est déjà pas si fameuse. » Ainsi me parlait ma mère et je me répète souvent ses paroles.

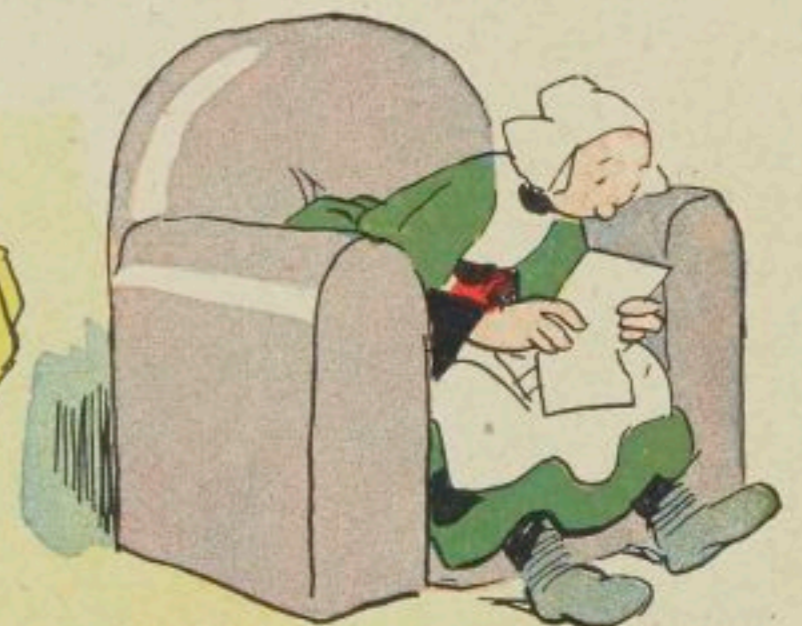
Pour me tenir éveillée, je vais lire, mais quoi ? Je manque de courage pour sortir de mon fauteuil. N'aurais-je pas sur moi quelque chose d'imprimé ? Je tâte mes poches. Ah ! voilà le prospectus qui m'a été remis à la gare. C'est peut-être intéressant. Voyons.



Ça s'intitule : « L'Azuro-coccus et ses ravages », ça parle de maladie et de médecins. J'aime tellement ce genre-là que quand nous allons chez le pharmacien chercher un médicament je ne manque jamais de dire à Loulotte :



« Comme toujours, tu vas vouloir ouvrir la boîte. Surtout, ne me perds pas le prospectus. » J'aime ce genre-là, je le répète, et je crois que c'est de la même façon qu'on aime les histoires dramatiques, parce que ça vous donne...



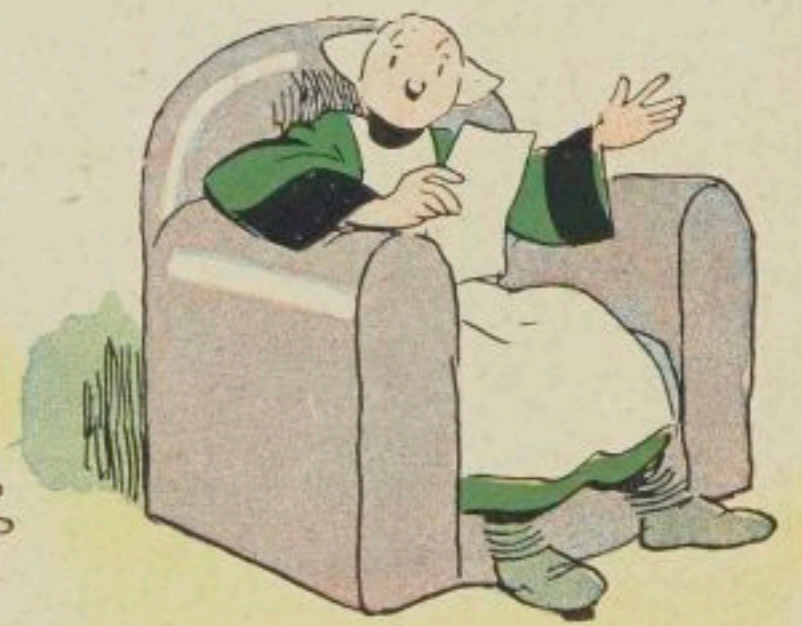
...une petite peur qui ajoute à l'intérêt... Mais lisons. Mon prospectus raconte qu'un savant vient de découvrir un nouveau microbe de couleur bleu ciel, nommé pour ce motif *azuro-coccus*, et qui est la cause de l'azurite, une terrible maladie nouvellement découverte, elle aussi.



Voyez-vous ça, cette sale bête si malfaisante, qui a l'astuce de s'habiller d'une si jolie couleur ! Quand on a l'azurite, explique le prospectus, on est aux trois quarts mort, vu que l'estomac, le foie, la rate...



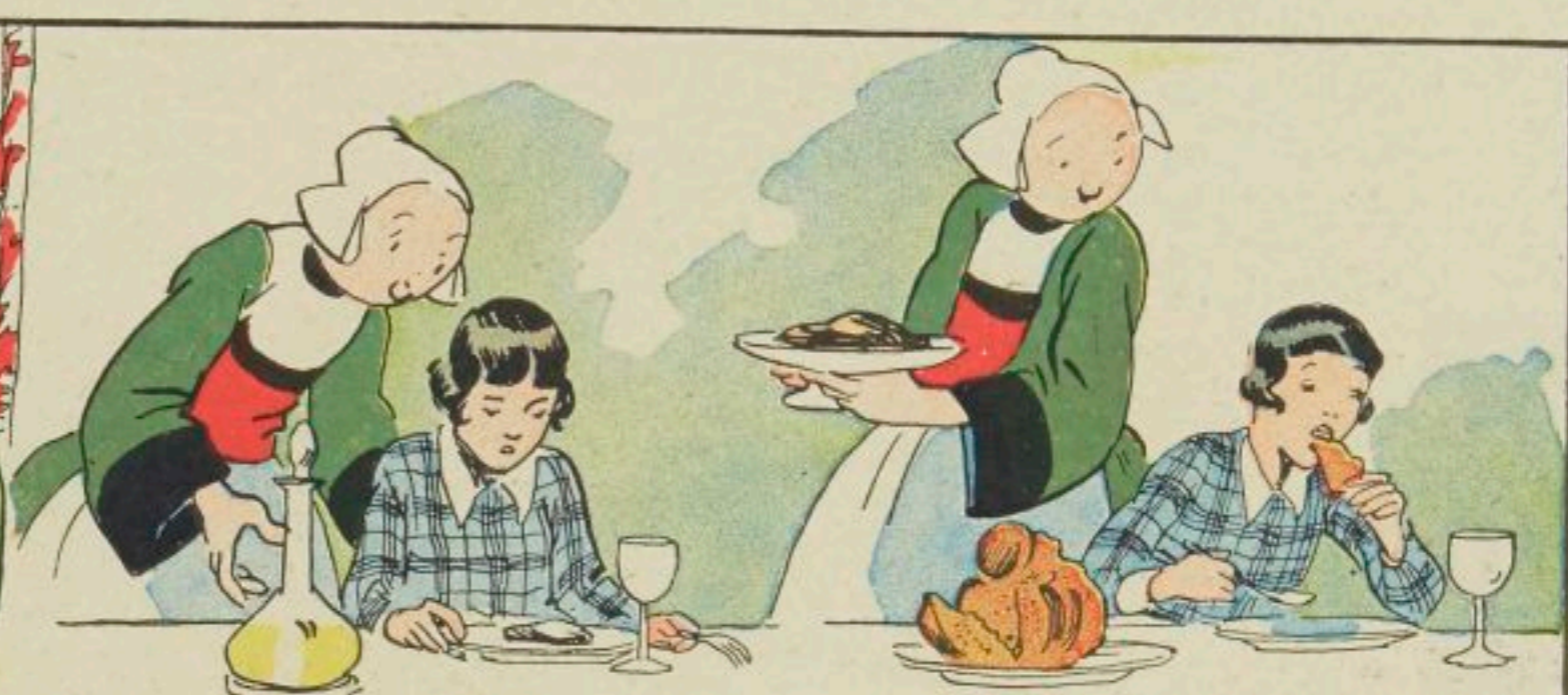
... et le reste fonctionnent à peu près comme le moteur d'une vieille auto détraquée... Dès ce début, la voilà, la petite peur. Il me semble que mes cheveux se dressent et soulèvent ma coiffe...



Qu'est-ce que ça va être, maintenant que j'arrive aux symptômes de l'azurite ! Pour bien me faire comprendre, je vais reproduire sans en manquer un mot ce que je lis, et je dirai à mesure les réflexions qui me viennent.



Les débuts de l'azurite se manifestent par une grande difficulté à quitter son lit le matin. Je la connais pour Loulotte, cette difficulté-là. Si je la laissais faire, chaque matin elle arriverait en retard à son collège.

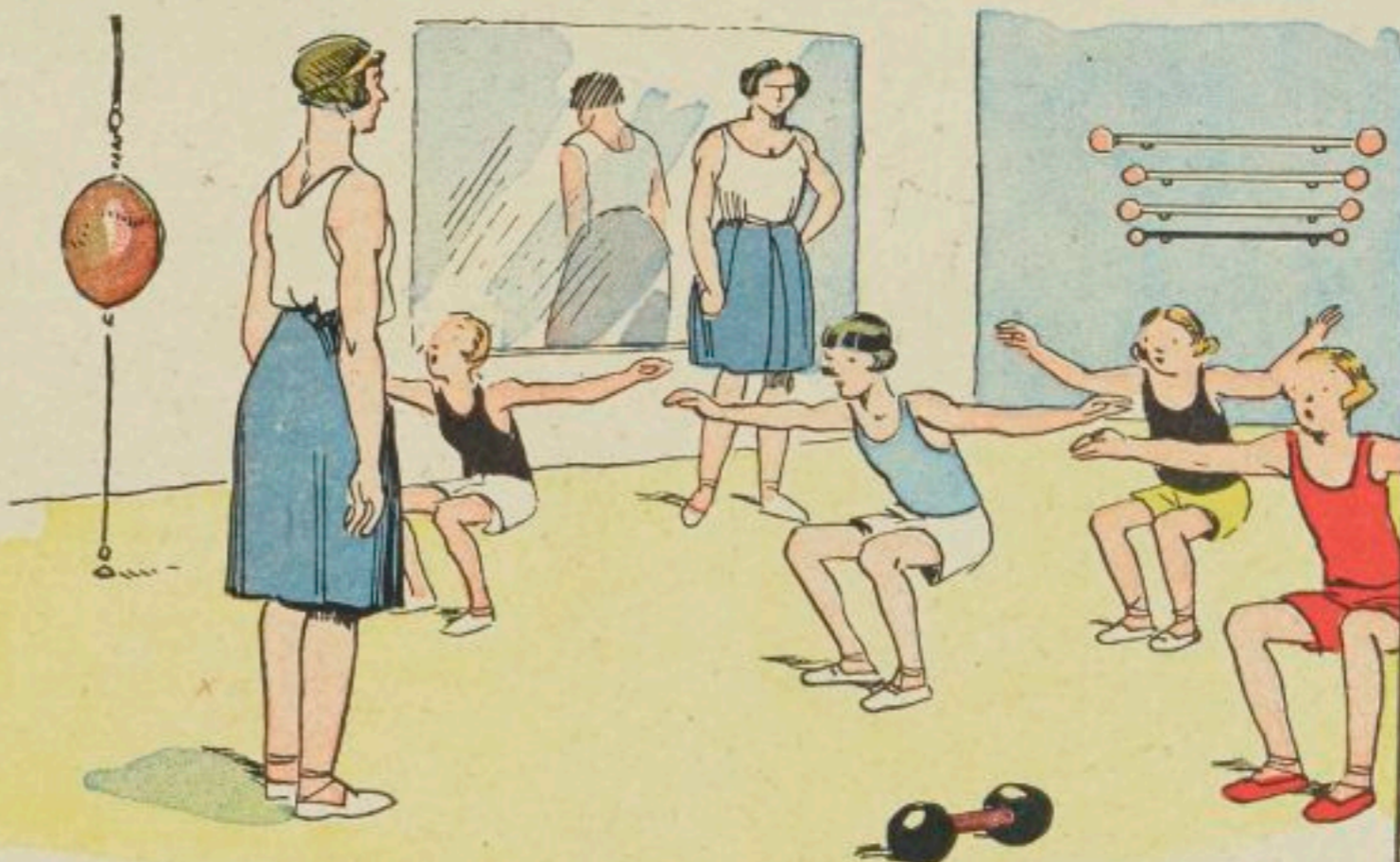


L'appétit est capricieux, le malade éprouve pour certains mets une aversion insurmontable. Loulotte est ainsi : depuis quelque temps, on ne peut pas lui faire avaler deux bouchées d'entrecôte, même avec pommes frites, et c'est pourtant bon.

Au contraire, d'autres mets sont mangés avec excès. Par exemple, la crème au chocolat avec brioche, dont Loulotte raffole... A ce moment de ma lecture, je commence à me sentir inquiète, car voici trois symptômes que ma petite présente.



L'azurité a, alternativement, des crises de torpeur et des crises d'agitation. Ça devient plus inquiétant encore, car, à certains moments, Loulotte dort comme une souche, puis, une fois réveillée, elle n'arrête pas de faire des gambades, des sauts, des culbutes et même le poirier fourchu...



... comme on dit chez nous. Et cela surtout depuis qu'elle apprend la gymnastique suédoise avec une maîtresse tchécoslovaque assistée d'une sous-maîtresse polonaise. Est-ce que ma Loulotte?... Je ne veux pas le croire, lisons encore.

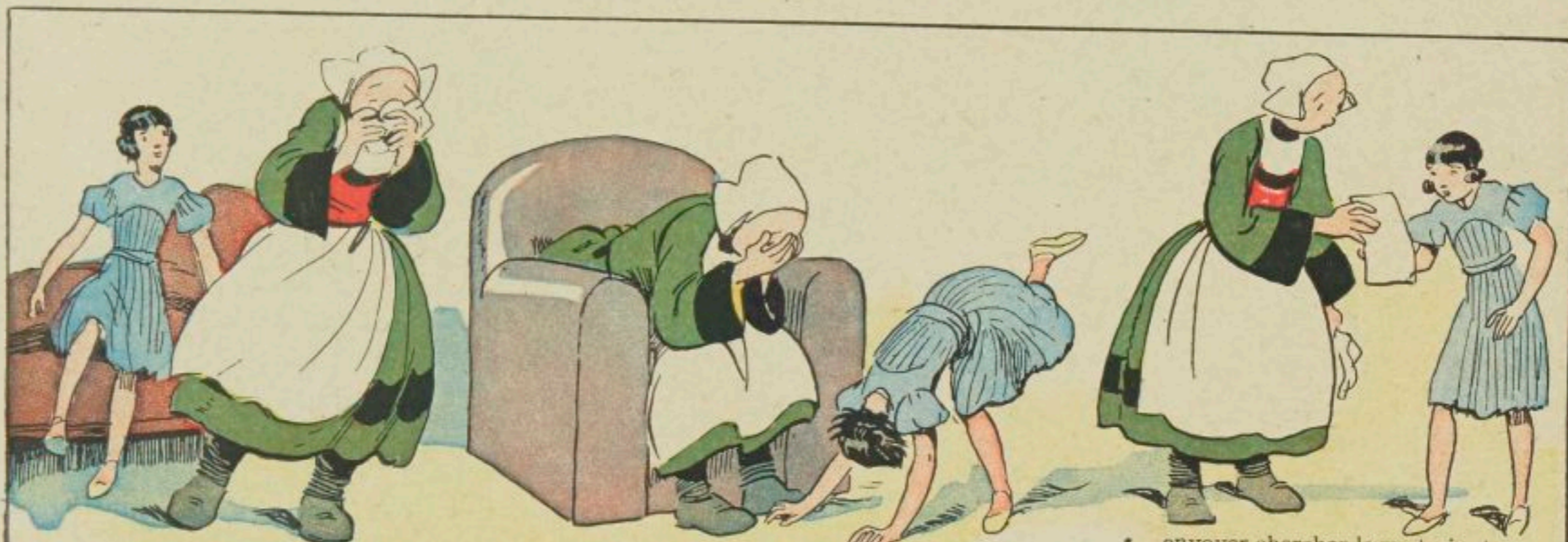


Mais le symptôme le plus grave est, de la part d'enfants intellectuellement bien doués, l'inaptitude totale à une certaine science. Vous avez vu ce que Loulotte a remporté de prix et de couronnes. Bien douée intellectuellement... elle l'est...



... et comment! Pourtant elle ne mord pas à la géométrie et surtout à une certaine... attendez que je regarde dans le dictionnaire comment ça s'écrit... une certaine hypoténuse qui lui fait toujours donner de mauvaises notes.

Mon Dieu! cinq symptômes sur cinq. Ma pauvre chérie! Je la contemple, elle dort: serait-ce la crise de torpeur? Qu'elle est mignonne! Mais une ombre enveloppe ses paupières, elles me paraissent bleues.



Sûrement, l'azuro-coccus est en train d'attaquer ma petite. Un sanglot me monte du cœur, il en monte même bruyamment, il réveille Loulotte. D'un bond, elle se redresse.

Elle saute à bas de la chaise longue, et tout de suite, ce sont les cabrioles habituelles. La crise d'agitation maintenant ! Mes sanglots redoublent. Quand je parviens à les maîtriser, je crie : « Loulotte, arrête-toi, il faut te coucher... »

« ... envoyer chercher le médecin, tu as l'azurite. » Elle me regarde stupéfaite, et puis elle demande : « Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ? » Alors, je tends mon prospectus. Elle y jette les yeux, éclate de rire :



« Ma pauvre Bécassine, ce que tu es jeune ! Tu crois encore à ces farces-là ? » Elle rit de tout son cœur, cela commence à calmer mon angoisse. Et puis, elle reprend ses sauts et cabrioles : décidément, elle a une santé de fer...

... sur laquelle ce fameux azuro-coccus se casserait les dents. Tout en dansant, elle m'enlève à la volée le prospectus et le feuillet. « Tu n'as vu que les premières pages, le boniment, dit-elle. C'est la suite qui est intéressante. Il y a des images, tiens, regarde... »



« ... Ça représente un pays appelé Beaulieu-le-Lac, dont le climat est, paraît-il, souverain contre toutes les maladies en général, et contre l'azurite en particulier. Tu vois, c'est joli : un beau lac, des arbres magnifiques, des montagnes... »

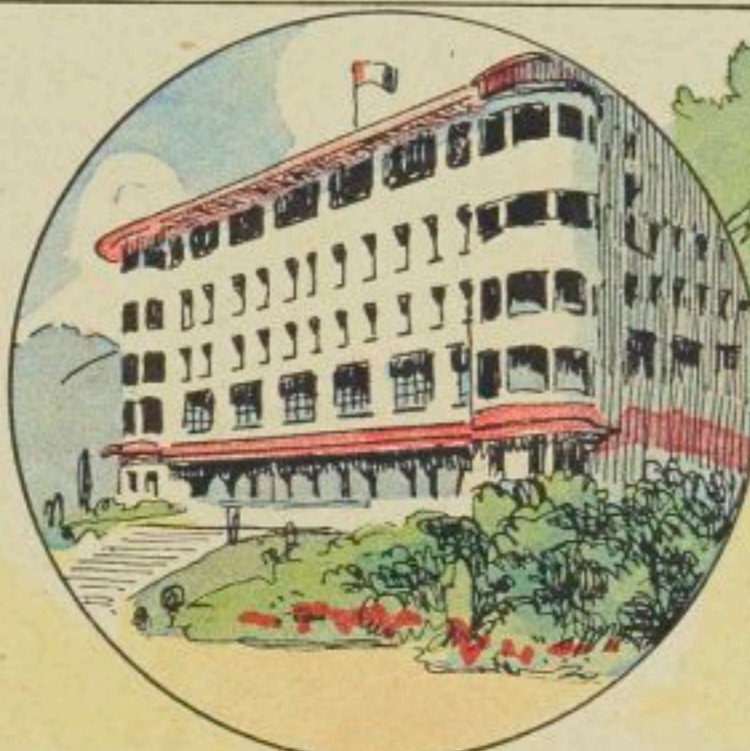


« ... où on pourrait faire des excursions et des pique-niques. Ça me plaît tout à fait. Tu as bien fait de prendre ce papier. » Madame rentrait. Loulotte se précipite : « Mémé, j'ai trouvé, j'ai de l'initiative individuelle, je voudrais passer les vacances à Beaulieu-le-Lac. »

« Dans quelle région, petite, est ce pays dont je n'ai jamais entendu parler ? — Mémé, je viens de lire qu'il se trouve entre Auvergne et Forez. — C'est une contrée qui me serait commode, je vais prendre des renseignements et nous verrons... »



Madame connaît du monde, et du beau, dans tous les coins de la France. Trois jours après, une lettre lui apporte les renseignements demandés. Ils sont excellents. L'amie qui écrit dit que Beaulieu-le-Lac...



... est parfait pour une villégiature. « Ce charmant endroit, ajoute-t-elle, a failli être gâté par un charlatan qui, après avoir inventé un microbe et une maladie, prétendait exploiter ses découvertes dans un hôtel-sanatorium... »



« ... Heureusement, l'hôtel, sans pensionnaires et mal entretenu, tourne à la ruine, Beaulieu-le-Lac en sera bientôt débarrassé. Il l'est à peu près dès maintenant du charlatan en question, criblé de dettes et qu'on ne voit plus guère dans le pays. »



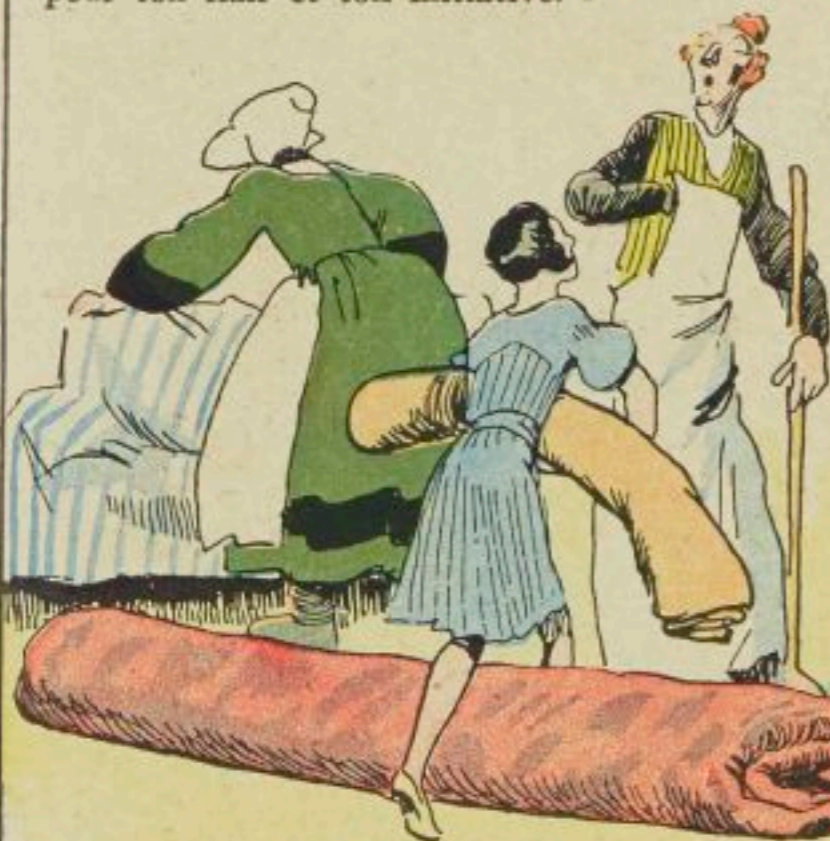
Madame nous lit cette lettre à haute voix, puis conclut : « Voilà une affaire réglée, nous allons à Beaulieu-le-Lac. Tous mes compliments, petite Loulotte, pour ton flair et ton initiative. »



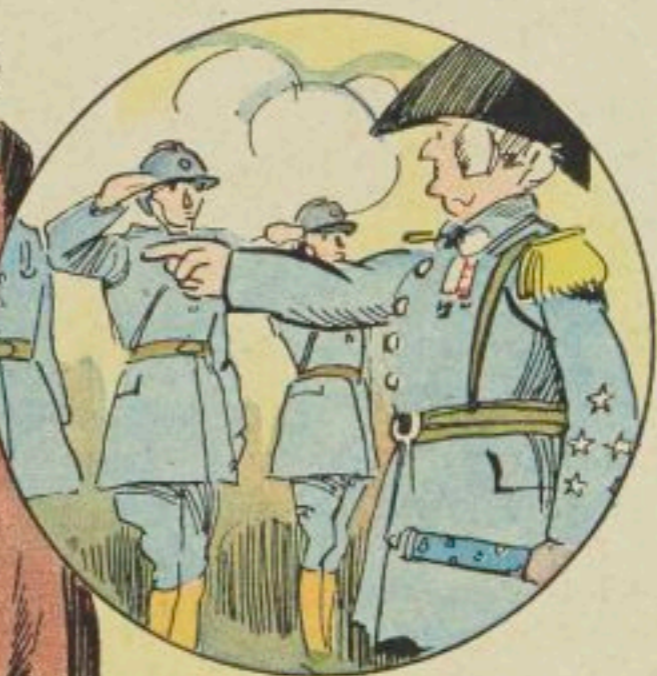
« ... Quand nous avons été seules, je n'ai pas pu m'empêcher de me venger un peu des moqueries de Loulotte. « L'initiative, lui ai-je dit, c'est moi qui l'ai eue, car, enfin, si je n'avais pas pris le prospectus, tu n'aurais peut-être jamais connu Beaulieu-le-Lac. »



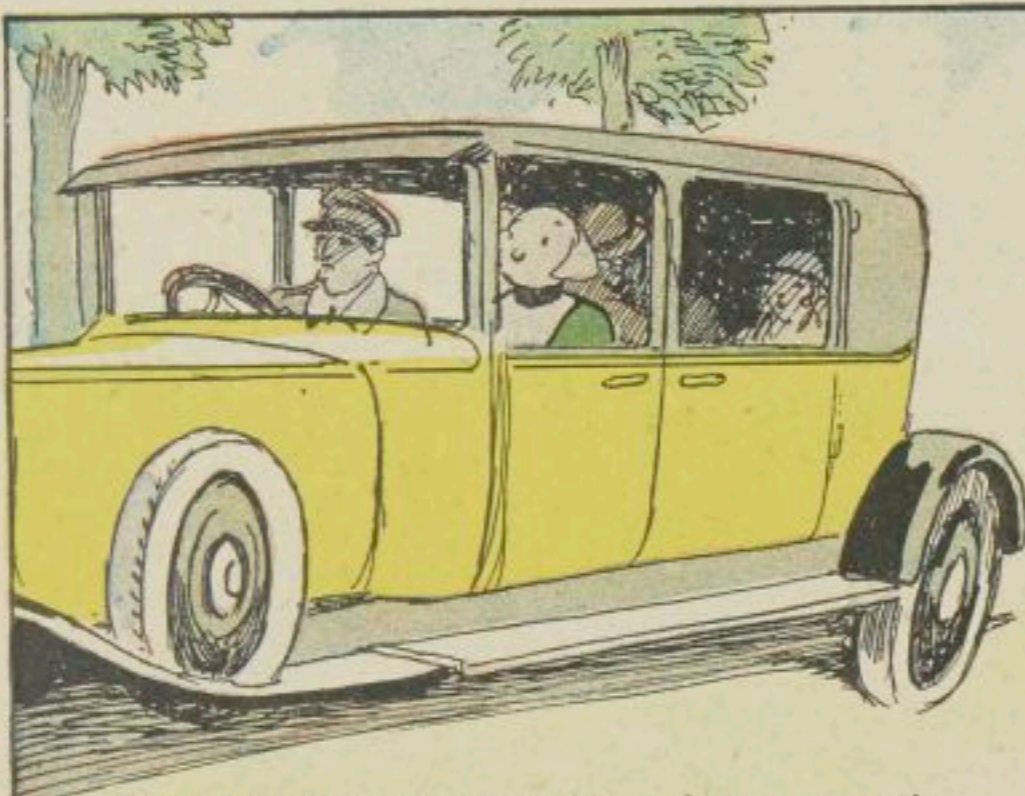
Les jours suivants, c'est chez nous le grand branle-bas des vacances : toilette d'été de l'appartement, tapis à rouler, effets d'hiver et lainages à mettre dans le poivre et le camphre. Marie, Mariette, Hilarion et moi nous rangeons, plions, empaquetons.



Quel travail ! Ça marcherait encore bien, si Loulotte, prise d'un beau zèle, n'avait pas la prétention de nous aider. Elle va de Marie, qui la rabroue, à Hilarion qui l'assomme en lui récitant des vers, pour, finalement, me retomber sur le dos.



Enfin, la veille du départ, tout est prêt, et certainement grâce à Madame. Elle est étonnante, toujours calme, mais pensant à tout, prévoyant tout, sachant commander d'un mot et diriger d'un geste. Vous me croirez si vous voulez : au cas où, par malheur, il y aurait la guerre, eh bien ! c'est Madame qu'on devrait nommer général en chef.

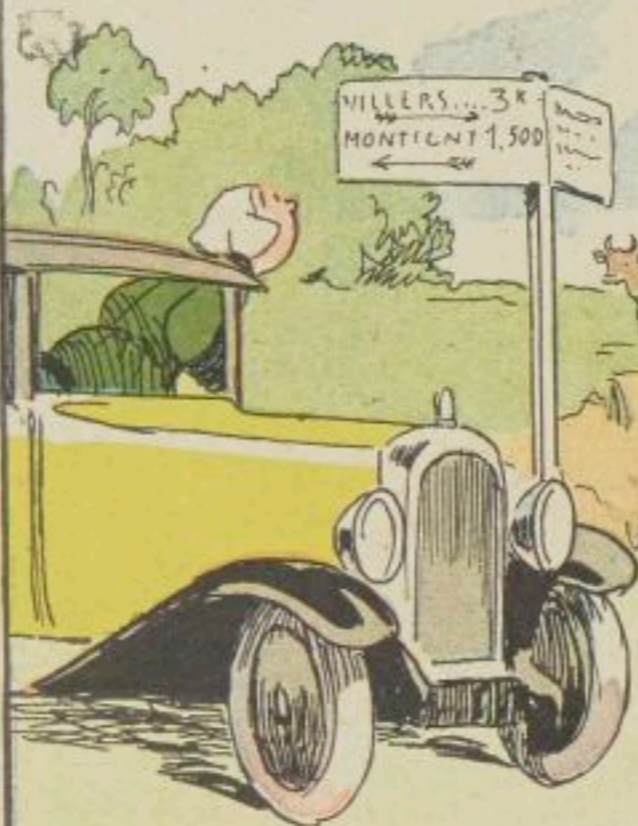


Départ de bon matin. Nous faisons la route en voiture, Loulotte et Mariette à l'intérieur, avec Madame, moi devant, à côté de Cyprien, comme dans mon rêve.

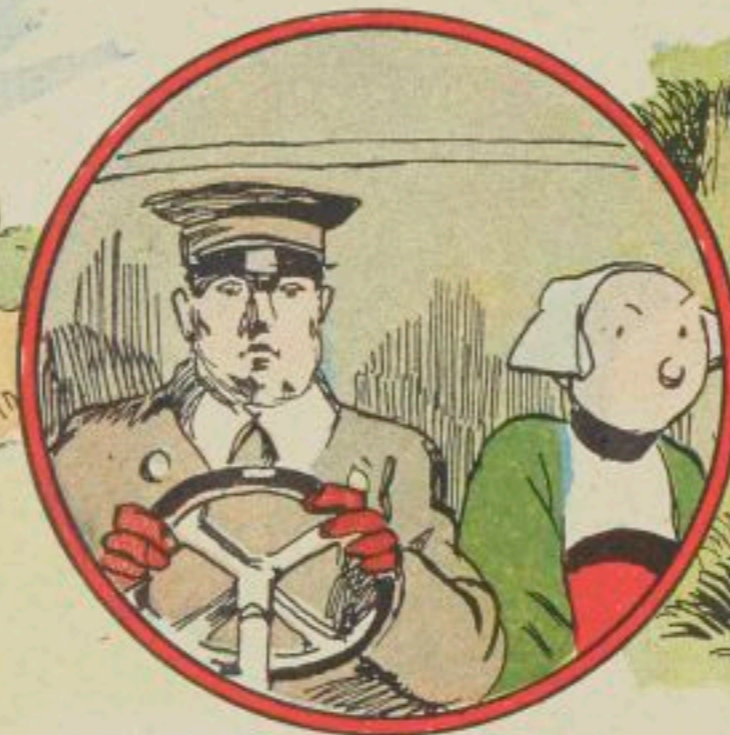


Il me tend la carte. « Regardez là-dessus par où nous devons passer, me dit-il, ça m'évitera des erreurs. » Ça les lui évite, mais c'est moi qui les commets. Ça n'est pas commode de se reconnaître sur une carte, et puis, comme j'ai l'âme poétique...

...je me laisse distraire par le paysage. A chaque croisement, Cyprien me demande s'il faut continuer ou tourner. Je fais « Euh ! euh ! » je pique le nez sur la carte, je m'y embrouille, je réponds au hasard...



... et naturellement, trois fois sur quatre, je me trompe. Il faut revenir en arrière, ou bien, consultant les écriteaux, chercher un chemin de raccord. Ce que j'ai été attrapée ! Il n'est pas patient, notre Cyprien, et il ne mâche pas ses mots.



J'en ai entendu de dures ! Enfin, il me commande de ne plus ouvrir la bouche. Bien contente, je replie ma carte, je la range, et comme je n'ai plus à me mêler de rien, les erreurs cessent.

Nous avons emporté des provisions pour le déjeuner. Vers midi, arrêt. On s'installe dans un endroit bien plaisant, à l'ombre de beaux arbres. « Ne perdons pas de temps ! » dit Loulotte, qui met les bouchées doubles.



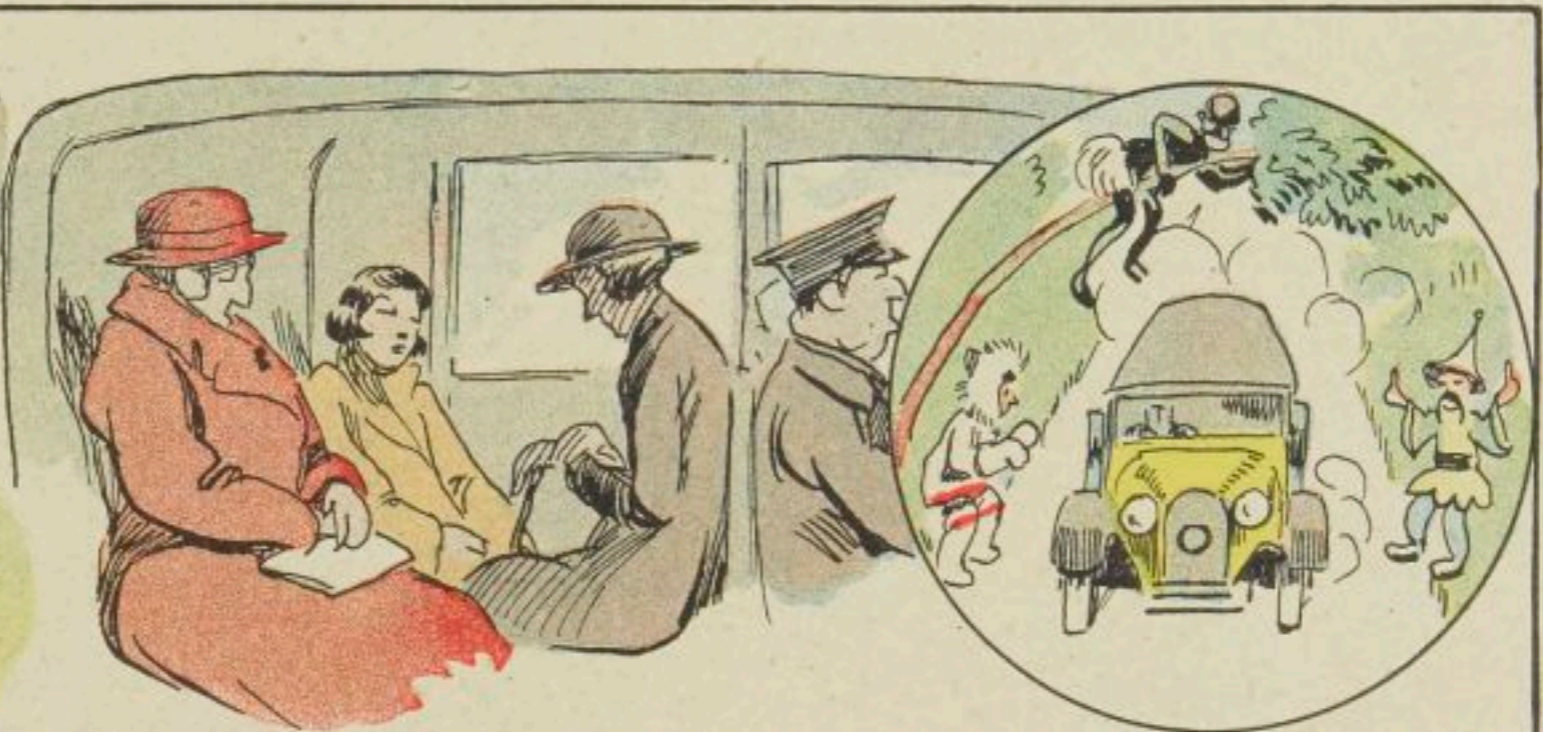
Madame lui demande pourquoi elle est si pressée. Moi, je le sais, c'est parce qu'elle attend avec impatience le moment du café. « Je le ferai, déclare-t-elle, j'ai ce qu'il faut dans mon sac. » C'est un sac d'excursionniste que sa mémé lui a acheté...



... comme supplément à la récompense supplémentaire. Faire bouillir l'eau sur la lampe à alcool, la verser doucement dans le filtre, vous pensez si c'est amusant ! Entre nous, il est plutôt faiblard, son café. Ça ne nous empêche pas de le déclarer excellent.



Loulotte croque un « canard » et même est autorisée à boire un petit fond de tasse. Elle prend un air de connaisseur, claque la langue. « Fameux café ! dit-elle, je défie Marie d'en faire un meilleur. »



Reprise de la route. Les kilomètres s'ajoutent aux kilomètres. Engourdissement. Madame et les trois demoiselles somnolent. Mais, heureusement, pas Cyprien. Il n'aime rien tant que les grandes randonnées.

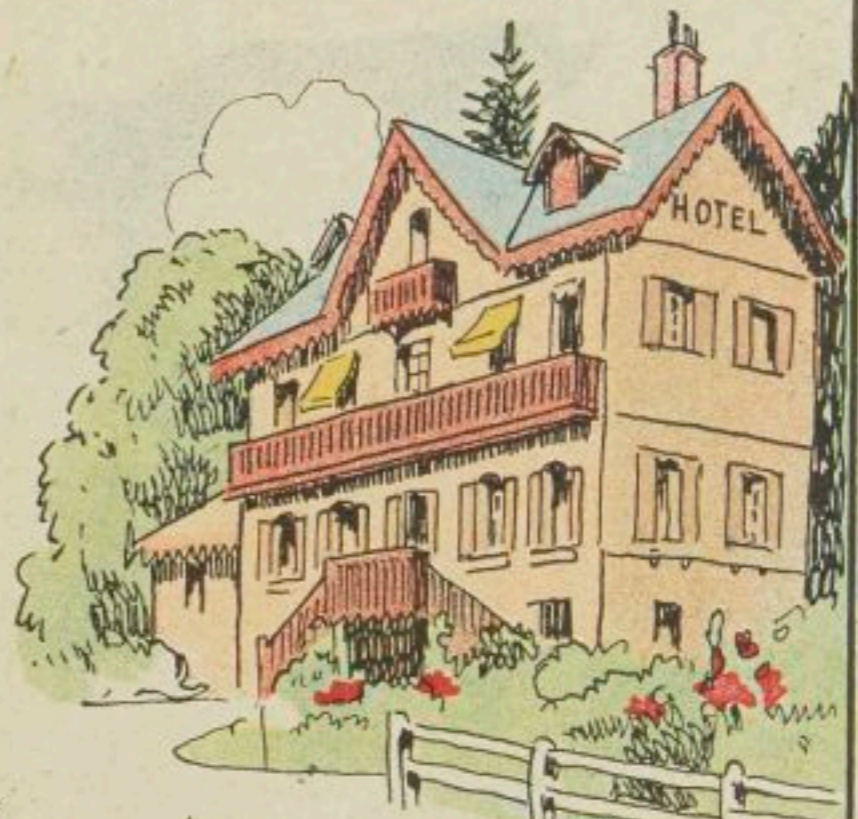
Je crois qu'il ferait le tour du monde en quatrième vitesse sans bouger la tête, sans cligner un œil, sans regarder autre chose que le chemin à suivre, sans savoir si le pays qu'il traverse est peuplé de nègres, de Chinois ou d'Esquimaux.



La fraîcheur du soir nous ranime. J'entends que Loulotte demande où l'on dînera et couchera : « Tu verras, petite. — Mémé, c'est probablement à X... ou à Y... — Tu verras. » Nous traversons sans nous y arrêter la seconde des villes qu'elle vient de nommer.



« Alors, murmure Loulotte, je ne sais plus... à moins qu'on ne couche à la belle étoile. » Presque au même moment, Madame commande à Cyprien de tourner. Nous roulons maintenant sur un chemin qui serpente...



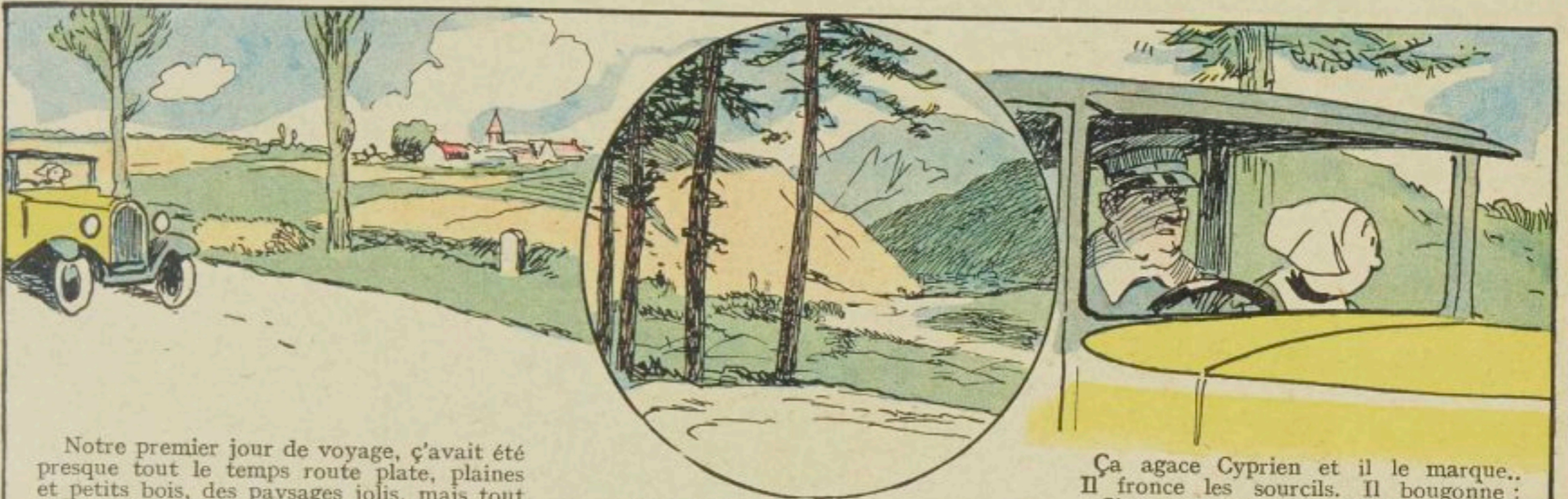
... à travers des prés semés d'arbres. « Nous sommes arrivés, dit Madame, arrêtez, Cyprien. » Un joli chalet tout pimpant, tout fleuri, dont l'aspect correspond bien à son enseigne : « L'Auberge souriante, »



L'hôtesse vient nous accueillir. Elle aussi est souriante. Dans les chambres coquettes, reluisantes de propreté, les draps sentent bon la lavande, et quand j'entre dans la salle à manger, j'ai l'estomac dans les talons, rien qu'à sentir la bonne odeur qui vient de la cuisine.



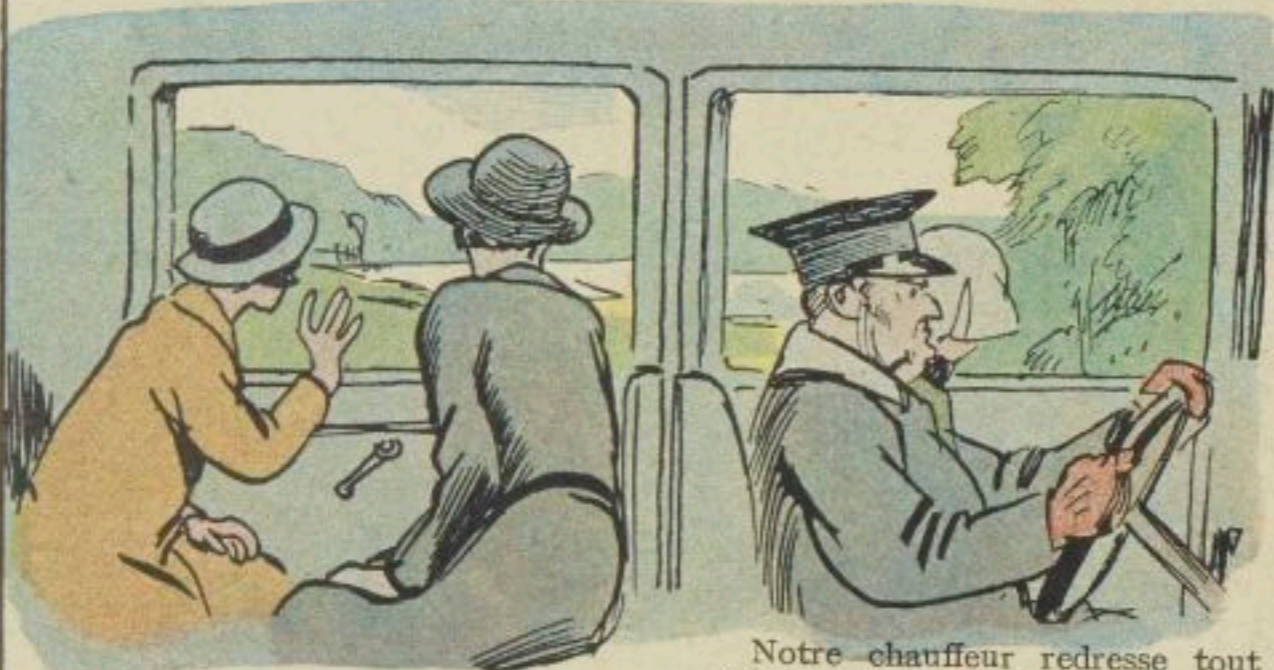
Madame nous explique qu'une de ses amies lui a indiqué cet hôtel. Une fois de plus, j'admire comme ma maîtresse sait tout organiser. Je vous ai dit qu'elle pourrait être général en chef. Si elle avait besoin de gagner sa vie, elle pourrait aussi bien être guide pour touristes.



Notre premier jour de voyage, ç'avait été presque tout le temps route plate, plaines et petits bois, des paysages jolis, mais tout de même pas très pittoresques. Le lendemain, dès le départ, ça devient plus accidenté. Des collines d'abord...

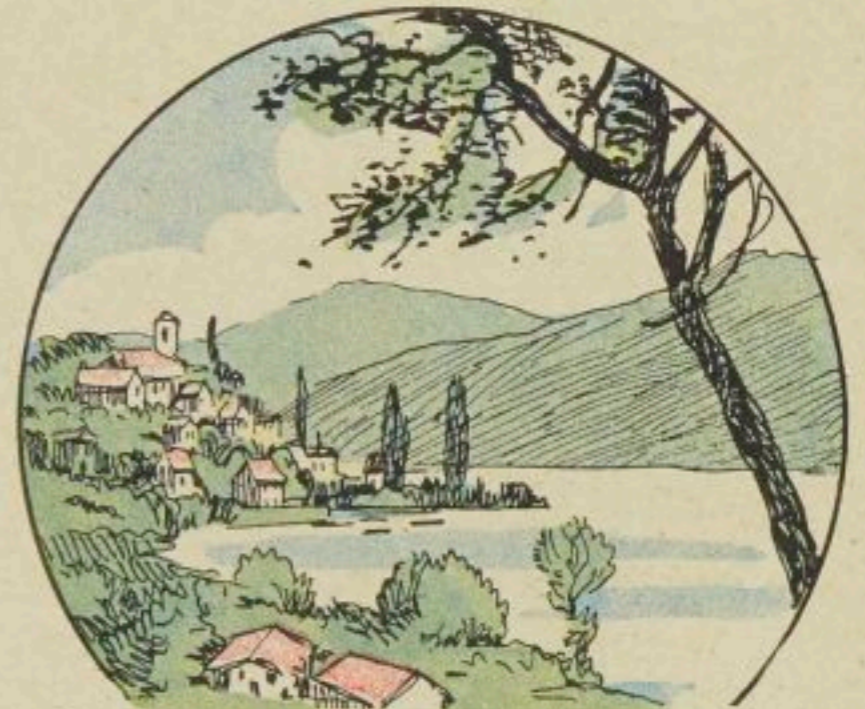
... et puis les montées, les descentes se font plus rudes. Bientôt, de la vraie montagne. Je n'ai pas du tout envie de somnoler, je n'ai pas assez de mes deux yeux pour regarder. Toutes les cinq minutes, je ne puis me retenir de crier que c'est beau.

Ça agace Cyprien et il le marque.. Il fronce les sourcils. Il bougonne : « C'est assommant tous ces virages ! Il faut marcher en escargot, le moteur va chauffer, etc... etc... » Le paysage, il s'en moque, lui : il ne l'a pas, l'âme poétique!

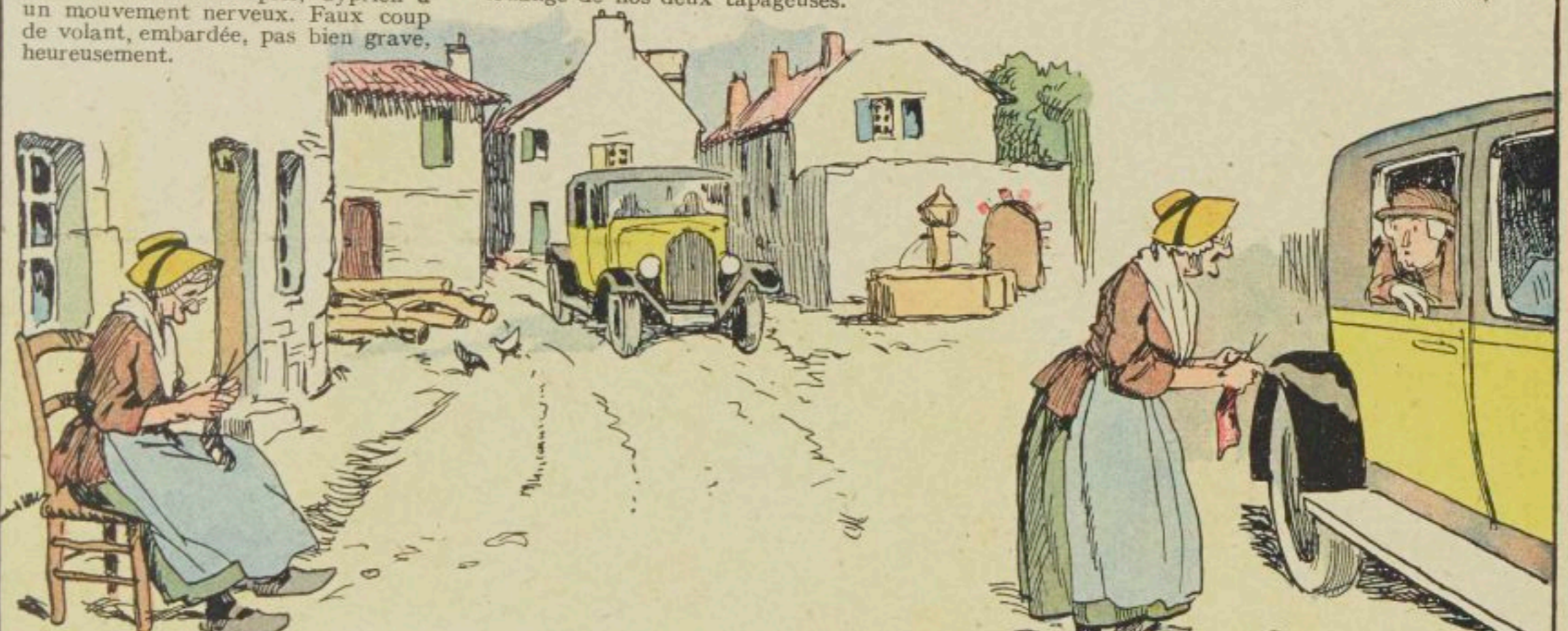


Un cri à l'intérieur de la voiture : « Nous arrivons, je vois le lac ! » Le cri est de Loulotte. Mariette a répété son exclamation. Surpris, Cyprien a un mouvement nerveux. Faux coup de volant, embardée, pas bien grave, heureusement.

Notre chauffeur redresse tout de suite. Mais vous devinez que l'incident ne bonifie pas son humeur. Entre ses dents, il grognone des mots qui ne sont pas précisément à la louange de nos deux tapageuses.

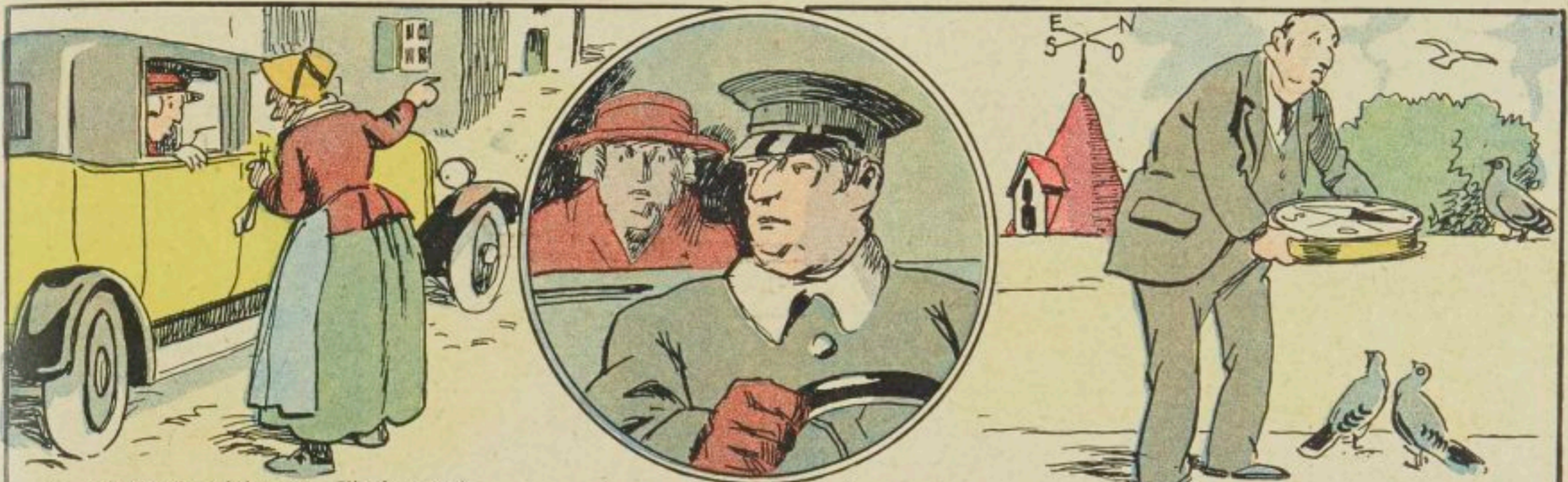


J'oublie vite ses grogneries pour admirer le panorama qu'on découvre maintenant. Que c'est joli, ce lac bleu encadré de montagnes, ce Beaulieu dont les maisons dégingolent parmi les arbres...



... jusqu'au petit port où des barques se pressent ! C'est bien ressemblant à l'image de mon prospectus ; sur ce point-là, au moins, il n'a pas menti... Il s'agit maintenant de trouver notre villa. Voici une brave femme qui tricote devant sa chaumière.

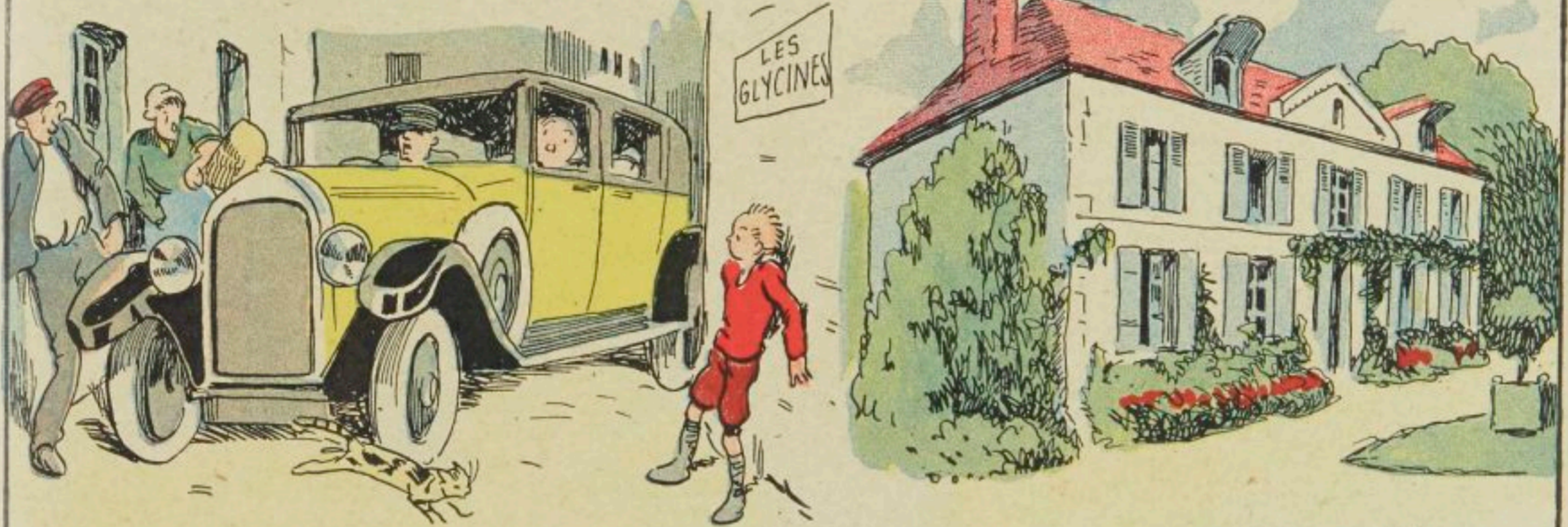
Ma maîtresse fait arrêter et, se penchant à la portière : « S'il vous plaît, Madame, la villa des Glycines ? » La paysanne vient à nous, et avec un sourire qui découvre les trois dents qui lui restent : « Ici, ma belle dame, on dit les Glycérines... »



« ...histoire de plaisanter. J'irais quasiment les yeux fermés, mais quand on connaît pas, c'est point aisé à découvrir. » Elle étend le bras, pointe l'index : « Vous voyez, c'te rue à gauche ? C'est point celle-là, ni la suivante, c'est celle d'après. Et puis vous comptez deux rues... »

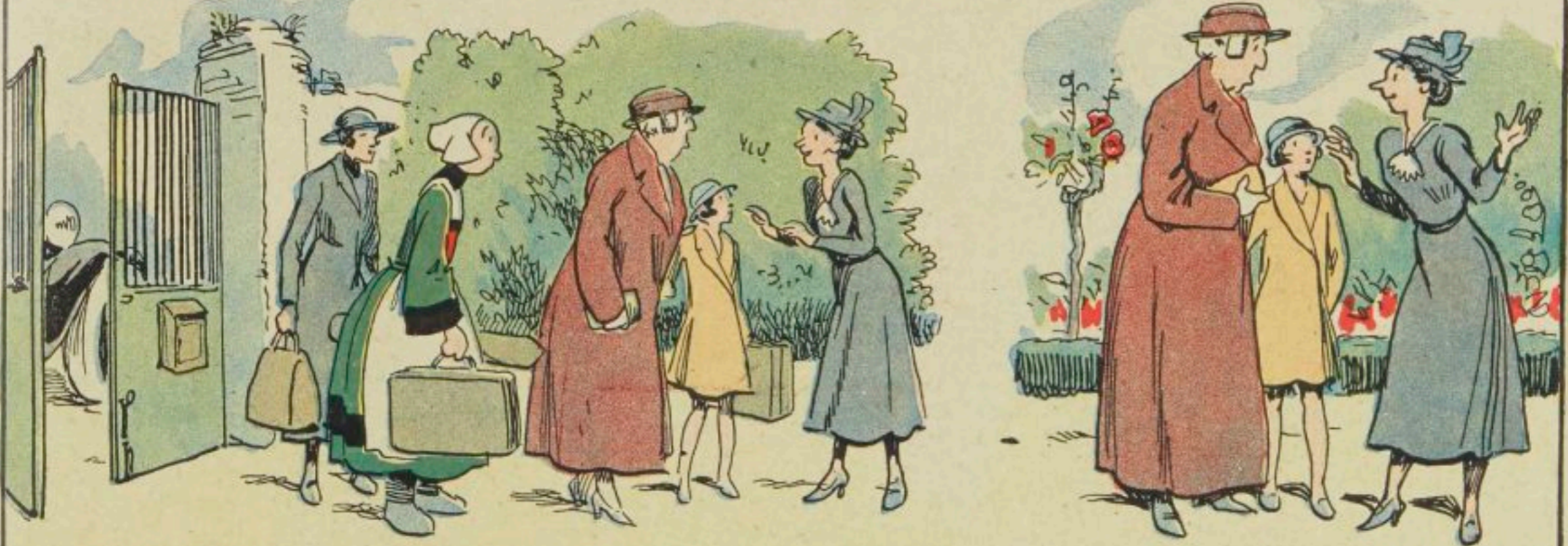
« ...et vous tournez à droite, et puis... et puis... » L'explication dure cinq bonnes minutes, mêlée de petites histoires sur les Beaulieuais. « Un grand merci, Madame, fait ma maîtresse... Vous avez entendu, Cyprien ?... Vous vous rappellerez ?... — On tâchera, Madame. »

Il fonce en vitesse et, naturellement, rate la troisième rue. C'est sa manière. Il est excellent sur la route, beaucoup moins dans les villes et villages. Comme dit Loulotte, il n'a pas le sens de l'orientation, il n'a pas dû avoir des pigeons voyageurs parmi ses ancêtres.



Toujours en vitesse, nous tournons à droite, à gauche, au hasard, dans de petites rues où parfois nous frôlons les murs et où les gens, apeurés, s'aplatissent contre les maisons. « Renseignez-vous de nouveau », commande Madame.

A ce moment, j'aperçois une plaque gravée « Les Glycines ». Voici notre maison. Comme elle me plaît, avec son air d'autrefois, un peu grave, mais égayé par la vigne vierge qui grimpe à l'assaut de sa façade. De son jardinet en terrasse...



... moitié fleuriste et moitié potager, on découvre une vue sur le lac. Nous sommes attendus par M^{me} Causette, la tenancière de l'agence de location. Dès qu'elle nous aperçoit, elle se précipite et, aussitôt, des flots de paroles coulent de sa bouche.

Elle cause, elle cause, avec une abondance qui montre qu'elle n'a pas volé son nom. C'est un flot de paroles si rapide qu'on a grand-peine à l'interrompre pour placer soi-même un mot.



Sous la conduite de la loueuse, nous faisons le tour du propriétaire. Madame se déclare satisfaite. « Il y a, dit-elle, plus de chambres qu'il ne nous en faut. Pour simplifier le service, on fermera celles qui ne nous sont pas nécessaires. » Mme Causette fait remarquer...

...qu'il vaut mieux avoir trop que pas assez, et elle développe cette pensée en un long discours. Je la laisse discourir, et je me mets à vider les malles. Elle paraît vexée et me quitte en faisant la tête. Mais, sans rancune...

...elle revient le lendemain : « Vous devez avoir de l'ouvrage pour vous installer, je vais vous donner un coup de main. » Ça n'est pas de refus, l'ouvrage, en effet, ne manque pas. Cette brave Mme Causette en prend sa part.



Si sa langue ne chôme pas, ses bras non plus ne restent pas inactifs. Grâce à elle et à Mariette, en deux jours notre grosse besogne est terminée. Maintenant nos effets sont dans les armoires; les parquets, astiqués, brillent comme des écus neufs.



« On peut se mirer dedans », déclare Loulotte. Je la trouve constamment à quatre pattes, cherchant à voir son image dans ce miroir d'un nouveau genre. C'est même assez gênant. Plusieurs fois, je manque de dégringoler par-dessus son dos.



Je gronde un peu, pas trop fort : elle s'ennuie, cette petite; on ne s'occupe pas d'elle, elle se distrait comme elle peut.

Au bout de deux jours l'installation est achevée, et Madame va nous quitter pour se rendre à la première de ses invitations. « Il faut faire un bon petit déjeuner, dit Loulotte...

...afin de donner à Mémé envie de revenir plus vite. » C'est très gentil, mais je crois bien que ma gourmande ne désire pas le bon petit déjeuner seulement pour sa mémé.



Nous discutons le menu. Loulotte propose tout ce qu'il y a de plus compliqué comme plats. Je dis que je ne suis pas un cordon bleu ; et puis, à l'âge de Madame, un jour de voyage, il ne faut pas se charger l'estomac.

Enfin, nous nous mettons d'accord pour des œufs, un poulet rôti et des haricots verts. J'en ai vu dans le jardin, qui me paraissent bien à point. « Je vais les cueillir avec Mariette, s'écrie Loulotte. Ça t'avancera joliment ».

De la fenêtre de ma cuisine, je les aperçois qui s'activent à la cueillette, et puis qui se taquinent et jouent à se battre. Elles piétinent les plates-bandes, mais tant pis : elles me laissent travailler en paix, ça vaut bien quelques haricots perdus.



Mariette fait le service de table. Après qu'elle a porté le dessert, elle me dit que Madame me demande. En un clin d'œil, je rajuste ma coiffe, je remets mon tablier propre, je lave mes mains que le fourneau a noircies...



...et je me précipite à la salle à manger, si vite que j'y renverse une chaise. Tandis que je m'excuse, Madame sourit : « Il n'y a pas grand mal, ma bonne Bécassine. Il ne fallait pas tant vous presser. » Elle me complimente pour mon déjeuner. Puis, son sourire s'efface, je devine qu'une conversation sérieuse va commencer. « Asseyez-vous, Bécassine, me dit-elle...



« En mon absence, vous me remplacerez ici. J'ai quelques recommandations à vous faire. » Vous les devinez, les recommandations : bien veiller sur la petite, l'empêcher de faire des imprudences, etc...



Madame, continue : « Voici l'adresse de l'amie chez qui je vais. Si quelque chose de grave se produisait, vous me téléphoneriez. En moins de quatre heures, je puis être de retour. » Me voilà tout émue.



Machinalement je renifle (ce qui n'est guère bien élevé), je renifle les larmes que je sens venir. « Calmez-vous, ma bonne Bécassine. Je suis persuadée que tout ira bien. Passons à la question d'argent ».



Madame prend un crayon, une feuille de papier et fait rapidement un petit calcul. Elle tire des billets de son sac à main et me les tend. « Surtout, ne les perdez pas, Bécassine, et (ici elle hésite un peu) tâchez de ne pas tout dépenser...

«... Dans le temps où nous vivons, il faut être économe. — Pour de sûr, Madame ! Je ferai bien attention. » Je tends la main pour donner plus de solennité à ma promesse, que je fais de tout cœur, car je sais que Madame, quoique riche, a en ce moment des ennuis d'argent.

Elle reprend : « Vous voilà ministre des finances. » Malgré qu'elle plaisante, je vois bien qu'elle est émue ; je le suis aussi, Loulotte et Mariette le sont pareillement au moment des adieux ; tout le monde a la larme à l'œil.



L'auto disparaît au tournant de la rue ; nous rentrons dans la maison. Privées de Madame et n'ayant pas encore nos habitudes à Beaulieu, nous nous sentons quasiment comme des corps sans âme.

Loulotte bâille et s'étire. Mariette, machinalement, change de place les fleurs d'un vase et n'améliore pas le bouquet. Il faut se secouer et s'occuper. J'appelle mes deux jeunes : « Venez m'aider à trouver une bonne cachette pour y mettre l'argent que Madame nous laisse. — Il y en a beaucoup ? » demande Loulotte.



Je montre deux gros billets et d'autres plus petits. Loulotte insiste : « Pourquoi une cachette ? — Pour ne pas risquer qu'un cambrioleur nous vole. Il faut être prudent, bien que nous soyons dans un pays honnête. »

Mariette intervient. « Bien sûr, il faut être prudent. Est-ce qu'on sait ? Le monde est si méchant ! Je le vois très bien s'introduisant au rez-de-chaussée, le cambrioleur...

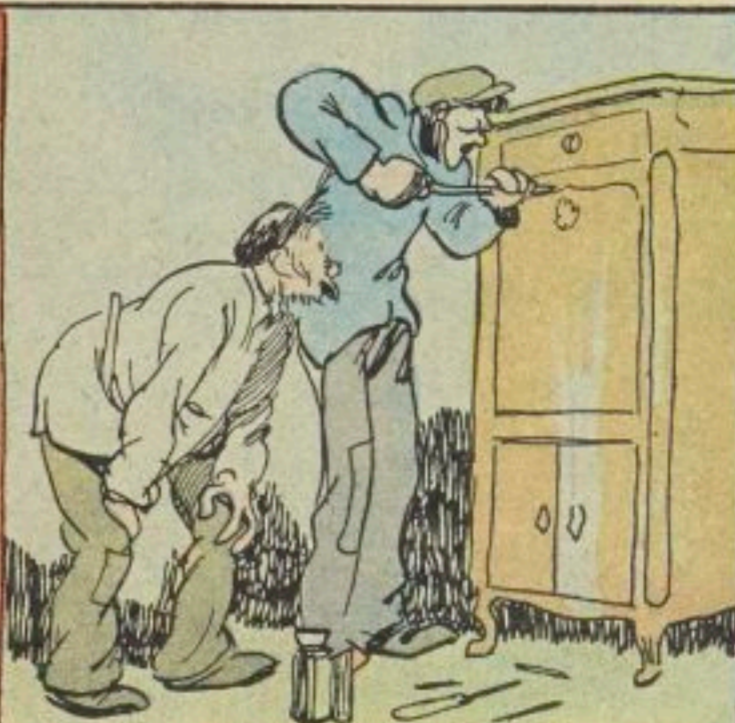
— Par cette fenêtre, précise Loulotte. — Masqué... — Avec une lanterne sourde. — D'y penser, ça fait froid dans le dos. — Mais c'est amusant. » Toutes deux rient, elles sont braves et inconscientes du danger.



Je ne veux pas laisser leurs imaginations travailler. Je change le sujet en disant que le rez-de-chaussée serait un mauvais endroit pour la cachette : donc, montons aux étages. Nous furetons de pièce en pièce...



Dans nos chambres, dans celle de Madame, dans celles aussi du second étage qui restent inoccupées, les armoires et commodes ont des serrures solides. « Eh bien ! dis-je, on n'a que l'embaras du choix. »



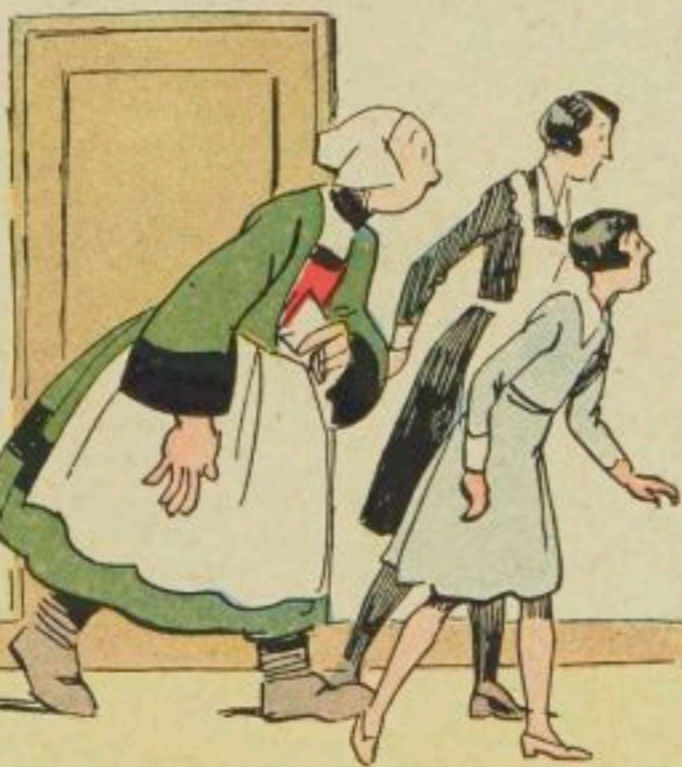
« Ça serait imprudent, » déclare Mariette. Et la voilà qui nous raconte une série d'histoires d'où il résulte que le premier soin des voleurs est de s'attaquer à ce qui est fermé à clef, parce qu'ils savent qu'on y met des objets précieux



Elle me paraît un peu trop renseignée sur les habitudes des cambrioleurs. « C'est-y donc que tu lis les faits divers des journaux ? » Gênée par ma question, elle baisse le nez. Je conclus : « Ma fille, c'est pas des lectures pour des demoiselles ! Plutôt que d'y perdre ton temps...



« ...tu ferais mieux de vaquer à ton travail. » Mariette boude ; même, à un moment où je me retourne, je vois dans la glace qu'elle me fait la grimace. Je suis tentée de me fâcher, mais Loulotte ne m'en laisse pas le temps. « Vous vous disputerez, dit-elle...

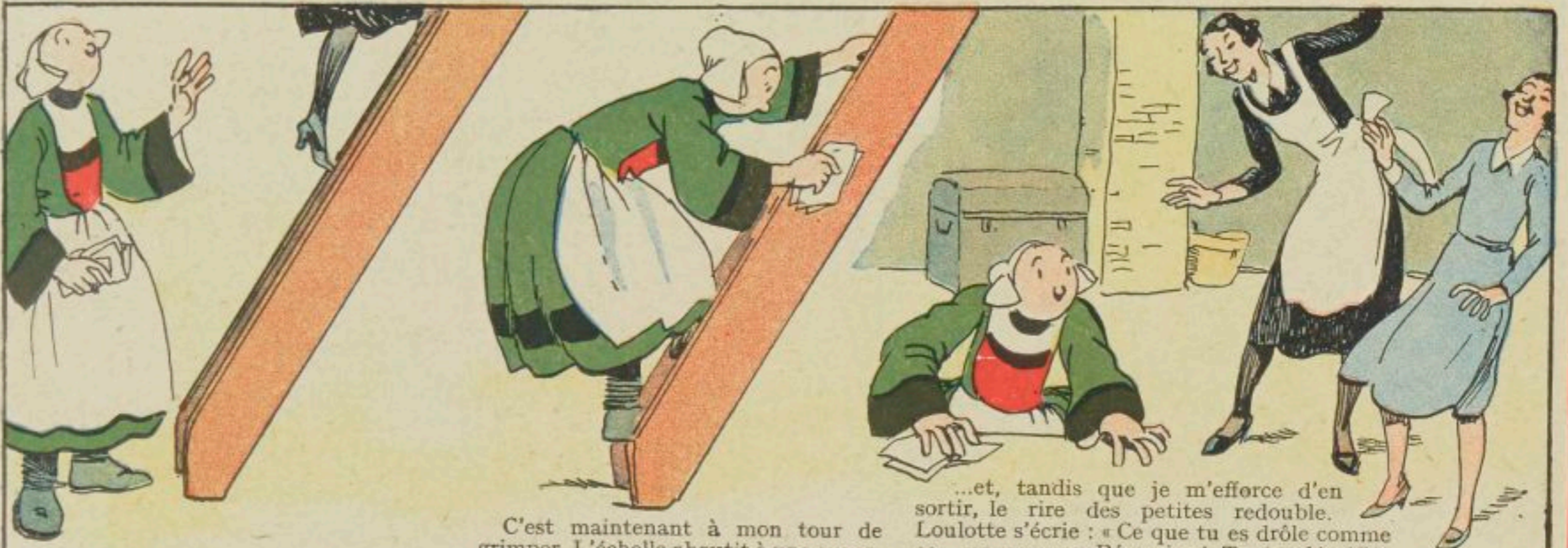


« ...quand nous aurons trouvé notre cachette. J'ai idée que ça pourrait être au grenier, et c'est une bonne occasion de le visiter. » J'approuve. M^{me} Causette m'a dit que ce grenier est grand, plein de vieilleries,...

...un voleur serait bien malin, qui aurait l'idée d'y aller chercher des billets de banque. En route, donc, pour le grenier. A partir du second étage, l'escalier se rétrécit et devient une espèce d'échelle étroite et raide.



Mariette, qui a retrouvé sa bonne humeur, s'y engage, Loulotte la suit sans hésitation. Elles grimpent en vitesse, comme des écureuils. Elles rient et plaisantent. A leur âge, tout ce qui n'est pas habituel paraît un jeu



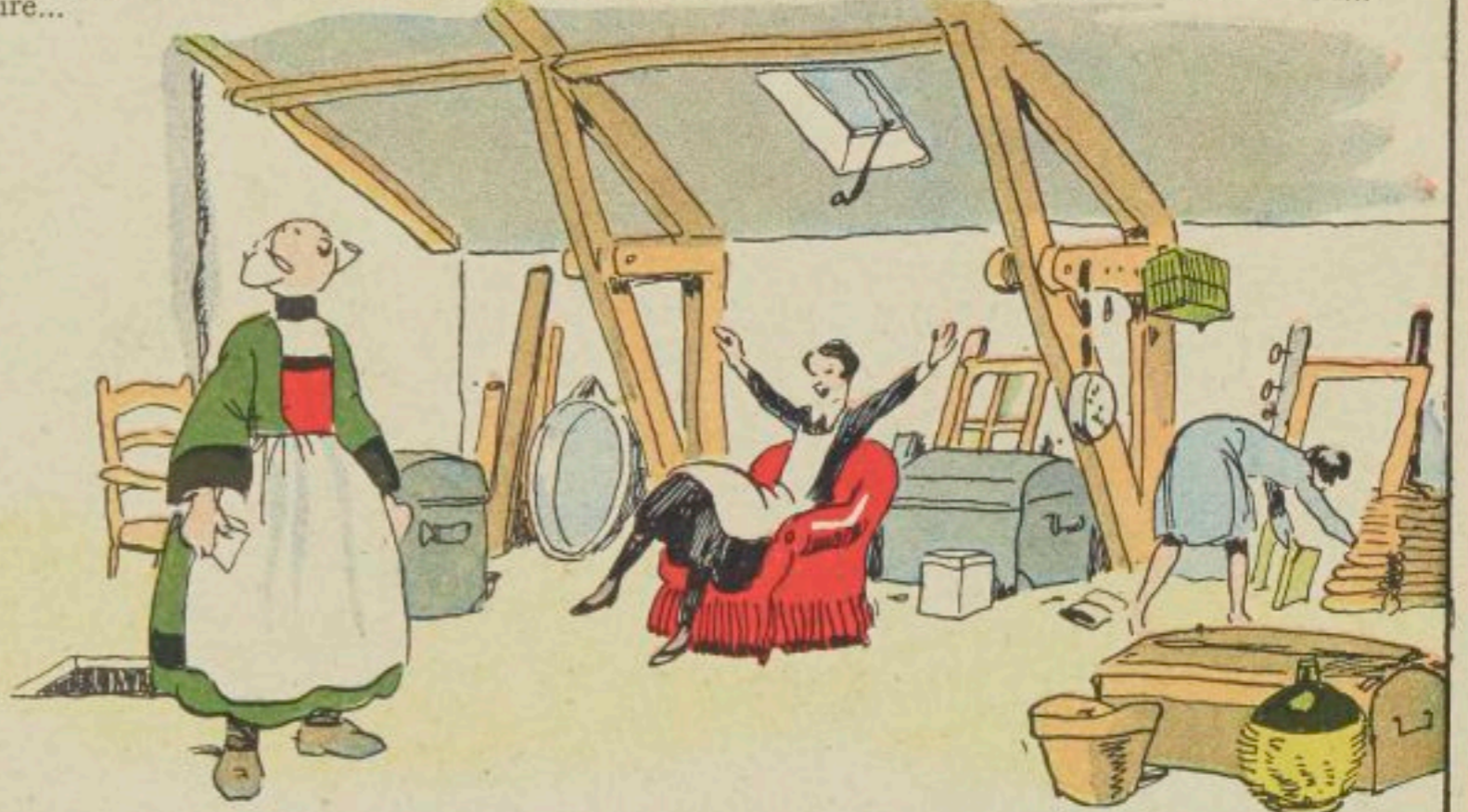
Je les surveille, et leur recommande la prudence. « Faites bien attention : si vous manquez un échelon, ce serait un coup à vous fracasser le crâne. » Elles rient de plus belle...

C'est maintenant à mon tour de grimper. L'échelle aboutit à une ouverture ménagée dans le plancher du grenier. J'ai de la peine à m'y introduire...

...et, tandis que je m'efforce d'en sortir, le rire des petites redouble. Loulotte s'écrie : « Ce que tu es drôle comme ça, ma pauvre Bécassine! Toute décoiffée et sans jambes! Tu ressembles à la femme-tronc qu'on montre dans les foires. » Mariette ne dit rien...



...elle serait incapable de parler, tant le rire l'étouffe. Agacée par leurs moqueries, je leur dis qu'elles feraient mieux de m'aider. Elles me sentent fâchée, cela les calme. Tirée par elles,...



...je prends enfin pied sur le plancher. C'est vraiment un beau grenier, bien haut, bien grand, bien clair, où s'entrecroisent les poutres, les chevrons et les étais. Déjà, les petites...



...furettent. Elles se balancent dans des fauteuils qui n'ont plus que trois pieds. Elles scrutent le contenu de bahuts vermoulus, elles déchiffrent les étiquettes de bouteilles de pharmacie vides.



Elles foncent dans les piles de vieux bouquins poudreux, elles inspectent des sacs de voyage qui datent de l'autre siècle. Je les rappelle à l'ordre : « On n'est pas monté ici pour jouer,...



« ... mais pour cacher notre argent. Dites un peu vos idées pour voir. » Ah! elles en ont des idées, et elles ne se font pas prier pour les sortir. Elles proposent dix cachettes et parlent en même temps, chacune forçant sa voix pour couvrir celle de l'autre.



Elles m'assourdissent et m'abrutissent. Je me bouche les oreilles, et cela me permet de réfléchir : j'ai le cerveau paresseux, mais, d'être à côté de gens qui ont des idées, ça m'en fera peut-être venir à moi aussi.



Au bout de quelques minutes, une idée apparaît, qui me semble tout à fait de première qualité. Je fais taire les petites, puis je leur dis : « Ça n'est pas tout de bien cacher l'argent... »



« ...J'ai promis à Madame de ne pas le laisser filer trop vite. Moi, de ma nature, je ne suis pas regardante. — Ça, c'est vrai, reconnaît Loulotte, tu m'achètes tout le temps des sucettes, et tu ne refuses jamais une aumône à un pauvre. »



C'est gentil ce qu'elle dit là. Je la remercie, puis je continue : « N'étant pas regardante, il y a danger que je dépense à tort et à travers. Afin de m'en empêcher, vous voyez, je prends ce qu'il nous faut pour nos premiers jours et, tiens, Loulotte, je te remets le reste. »



« ...Tu vas le cacher sans nous dire où. Quand je voudrai d'autre argent, je te le demanderai, ça me retiendra dans la dépense. Qu'est-ce que vous en pensez ? » Mariette et Loulotte approuvent. Celle-ci est très fière que je la choisisse...



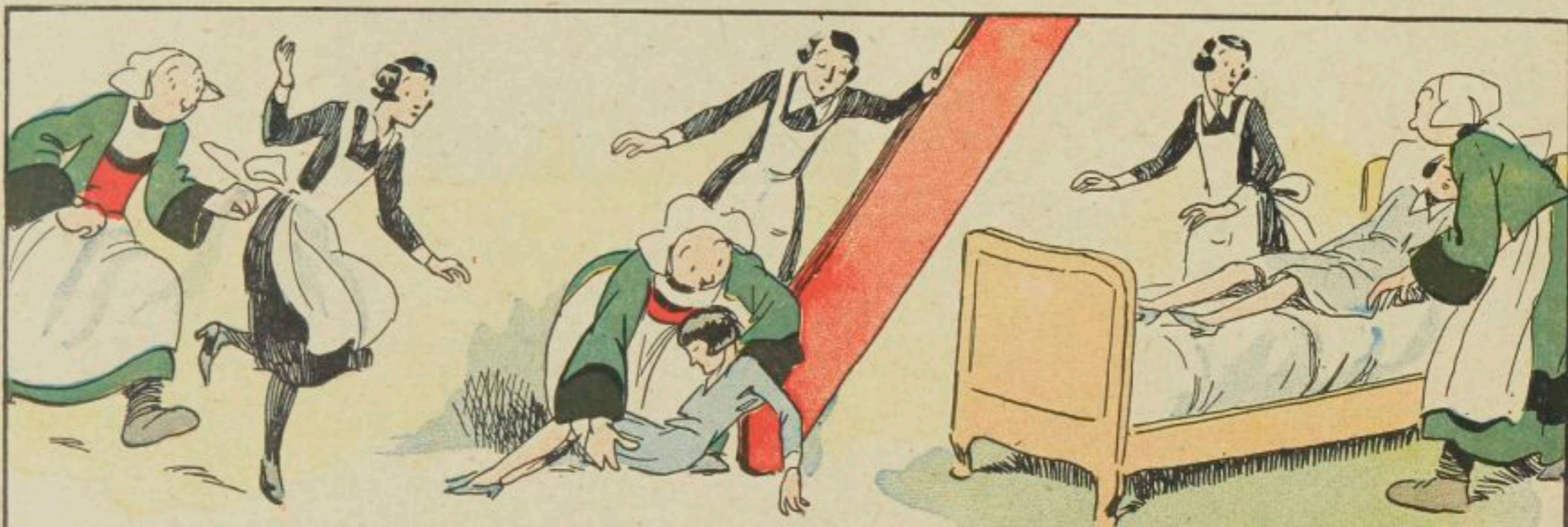
... pour avoir le secret de ce qu'elle appelle notre coffre-fort. Elle nous dit de nous en aller. Nous descendons, Mariette et moi, dans ma chambre. Au bout de cinq minutes, le temps commence à me paraître long.



« Qu'est-ce qu'elle peut faire ? — Elle cherche la bonne cachette, » répond Mariette. Cinq minutes encore. Je commence à m'alarmer, je veux aller voir ce qui se passe. Mariette me retient.



Tandis que, de plus en plus inquiète, je cherche à me dégager, voici que nous entendons le bruit sourd que fait la chute d'un corps, puis un grand cri, puis plus rien.



« Ah! mon Dieu ! crie Mariette, Loulotte est tombée! » Moi, je serais incapable de dire un mot ; il me semble que mon cœur a cessé de battre, que je deviens folle. Nous nous précipitons :

Ma petite est étendue sans mouvement, sans connaissance, au pied de cette maudite échelle. Je l'enlève dans mes bras, je l'emporte...

...je l'étends sur son lit. « Vite, Mariette, les sels anglais de l'eau froide, et puis, cours chercher le médecin. »



A peine ai-je mis le flacon de sels sous son nez que Loulotte ouvre les yeux. En même temps, elle me bombarde d'un bel éternuement en pleine figure et elle crie : « Ça sent mauvais, ta sale drogue ! »

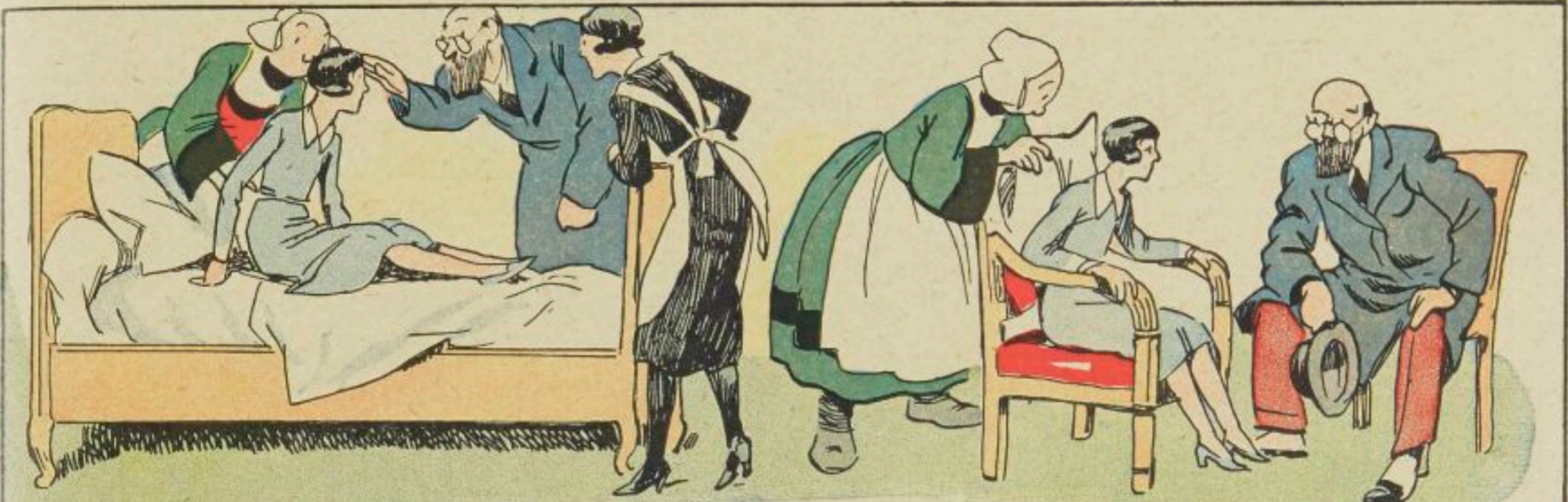
Elle m'arrache le flacon et le jette à la volée à travers la chambre. Je me mets à rire comme une imbécile : ce que je suis contente d'être attrapée ! C'est signe que ma petite revient à son état habituel.

Elle y revient même trop : elle fait le diable, elle veut se lever, j'ai grand-peine à l'en empêcher : « Patiente un peu. Mariette a été chercher le médecin, ce ne serait pas poli de quitter ton lit avant qu'il arrive. »



« Je m'en moque de ton médecin ! » Il fait son entrée juste au moment où Loulotte prononce ces mots, et il les entend. Je suis bien gênée, bien nouteuse : il va penser que ma fille est un mal élevée. Mais il ne se fâche pas, au contraire, il rit.

« Quand le malade se moque du médecin, dit-il, on est sûr que la maladie n'est pas grave. » Puis, redevenant sérieux : « Voyons un peu cette jeune personne qui fait de la voltige entre deux étages. » Il palpe bras et jambes, les manie en tous sens.



«... Je ne te fais pas mal, petite?... Bon, rien de cassé ni de foulé... Le dos?... bon aussi... Ah! le front a un peu porté, ça n'est pas grave. Tu t'en tires à bon compte. » Autorisée à se lever...

...Loulotte est installée dans un fauteuil. Le médecin s'assied près d'elle. « Raconte-moi, petite, comment l'accident est arrivé. » Elle hésite, puis répond : « C'est drôle, je ne me rappelle pas bien. Je crois que je descendais en vitesse, j'ai dû manquer un échelon. »



Elle hésite de nouveau, puis reprend : « Non, je ne me rappelle pas la suite... je ne me rappelle pas jusqu'au moment où j'ai éternué au nez de Bécassine. » Le médecin n'insiste pas : « Ne te tracasse pas, les souvenirs reviendront plus tard. » Il donne une tape amicale...

...à sa malade. Je le reconduis. Toute tremblante, je lui demande s'il ne me cache rien, s'il n'y a pas de danger, si je ne dois pas rappeler Madame. Il me regarde avec un air gentil, un air bon-papa. Il me prend la main.

« Aucun danger, dit-il. Aujourd'hui, du repos, des infusions calmantes, un *zouave* pour les contusions du front ; je crois que demain, je pourrai donner le billet de sortie. »



Avec Mariette, je complète l'installation dans le fauteuil : oreillers s'utenant la tête, compresses sur le front. Nous ingurgitons à notre chérie des tasses de camomille et de tilleul.

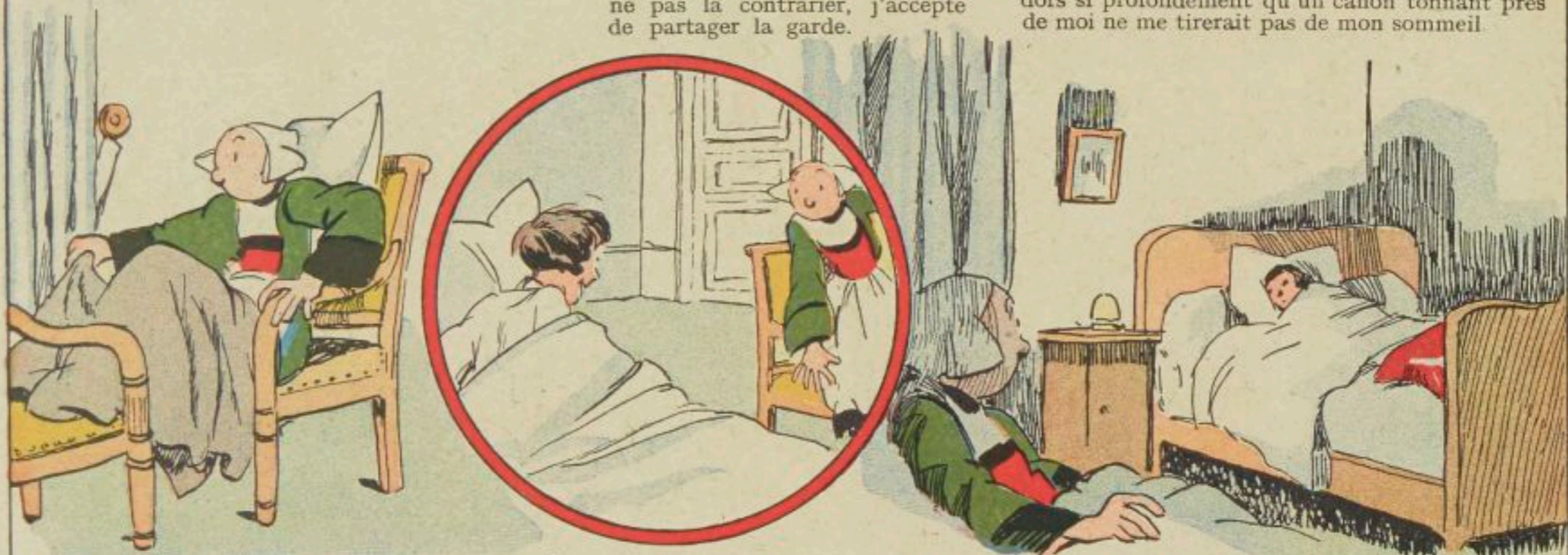
Maintenant, elle se laisse faire docilement. Le choc l'a fatiguée, et puis, il lui semble qu'on joue à la malade, et cela l'amuse. A tour de rôle, nous lui lisons un volume de la Bibliothèque de Suzette, grâce auquel la fin de la journée passe vite.



De bonne heure, je mets ma Loulotte au lit. Elle se laisse faire et proteste seulement quand je déclare que je passerai la nuit près d'elle : « Pourquoi ça ? Je ne suis pas malade. C'est toi qui le seras si tu ne dors pas... — Je dormirai parfaitement, étendue sur deux fauteuils. »

Mais Mariette se mêle de la discussion, disant que c'est elle qui, plus jeune, doit veiller. Pour ne pas la contrarier, j'accepte de partager la garde.

Mariette viendra me relayer au milieu de la nuit... On est très bien sur mes deux fauteuils, au moins aussi bien que dans un wagon-lit, et vous savez que, généralement, en voyage, je dors si profondément qu'un canon tonnant près de moi ne me tirerait pas de mon sommeil.



Je me pelotonne dans ma couverture. Je demande : « Il ne te manque rien, chérie ? — Rien que du silence, » répond Loulotte. Bêtement, sans réfléchir, je réponds : « Je vais t'en chercher. » Et, déjà, je me sors...

... de mes fauteuils. Un éclat de rire m'arrête. Allons, ma petite se moque encore de moi ! Cette fois, je dois reconnaître qu'il y a motif.

J'éteins l'électricité. Une veilleuse éclaire faiblement la chambre. Sa flamme vacille et fait danser des ombres sur les murs, je les regarde, j'écoute la respiration bien régulière de Loulotte. Le sommeil l'a prise.



Je sens qu'il me guette. Mais, j'ai à faire ma fonction de garde-malade. Je résiste en me redressant sur mes fauteuils, en me pinçant les bras si fort que j'en ai envie de crier. Je continuerai à résister. Si je dors, ce sera en gendarme, d'un seul œil.

Le bruit de la porte qu'on ouvre me tire de mon assoupissement. Mariette est devant moi. « Tu viens me relayer ? lui dis-je d'une voix étouffée. Je crois que j'ai un peu somnolé. C'est déjà le milieu de la nuit ? Quelle heure est-il ? »



Si bas que nous ayons parlé, Loulotte nous a entendues. Tout de suite, elle commence à nous taquiner : « Eh bien ! vous êtes de jolies gardes-malades ! Heureusement, je ne suis pas malade, je vais me lever. »

Je m'y oppose. Elle a besoin de repos, elle doit rester au lit jusqu'à dix ou onze heures. Loulotte proteste, gigote comme un diable, envoie promener oreillers, édredons et couvertures.

— Huit heures du matin. Excusez-moi, je dormais, je n'ai pas entendu mon réveil. A ce moment-là seulement, je remarque qu'il fait grand jour. Moi aussi, j'ai dormi. Que sont devenues mes belles résolutions de vigilance ?



Soudain, elle s'arrête. On a sonné. Qui peut venir si tôt ? Mariette va ouvrir. Nous reconnaissons dans le couloir la voix de Mme Causette. Toc ! Toc ! En même temps qu'elle frappe, la visiteuse entr'ouvre la porte et y encadre sa figure.

« On peut entrer ? » Encore sans attendre la réponse, elle s'introduit. Tout de suite, elle entame une litanie de « Ah ! mon Dieu !... En voilà une histoire !... Quel malheur !... Cette pauvre mignonnet ! »

Je demande à Mme Causette comment elle a été informée de l'accident. « C'est, me dit-elle, par le médecin. » La veille, elle avait vu sa voiture arrêtée devant notre porte, et cela l'avait inquiétée, mais elle n'avait pas le temps d'attendre la sortie du docteur.



Ce matin, elle l'a rencontré et a connu par lui le motif de sa visite. Elle ajoute : « Ce qu'il m'a conté, je l'ai gardé pour moi. Avec moi, il n'y a pas d'indiscrétion à craindre. Pour les secrets des autres, je suis comme une armoire fermée à double tour. »

Juste au moment où elle prononce ces mots, on entend un nouveau coup de sonnette. Mme Causette est près de la fenêtre, je lui demande le service de regarder qui vient de sonner. « C'est la laitière, Mme Belcrème. Une bien brave femme », me dit-elle d'une voix qui paraît un peu gênée.



Un peu confuse, M^{me} Causette continue : « M^{me} Belcrème était dans nos entours pendant que je parlais au docteur, et elle tendait l'oreille. Je lui ai dit un mot de l'accident, par politesse. » Allons, l'armoire aux secrets n'était pas fermée...

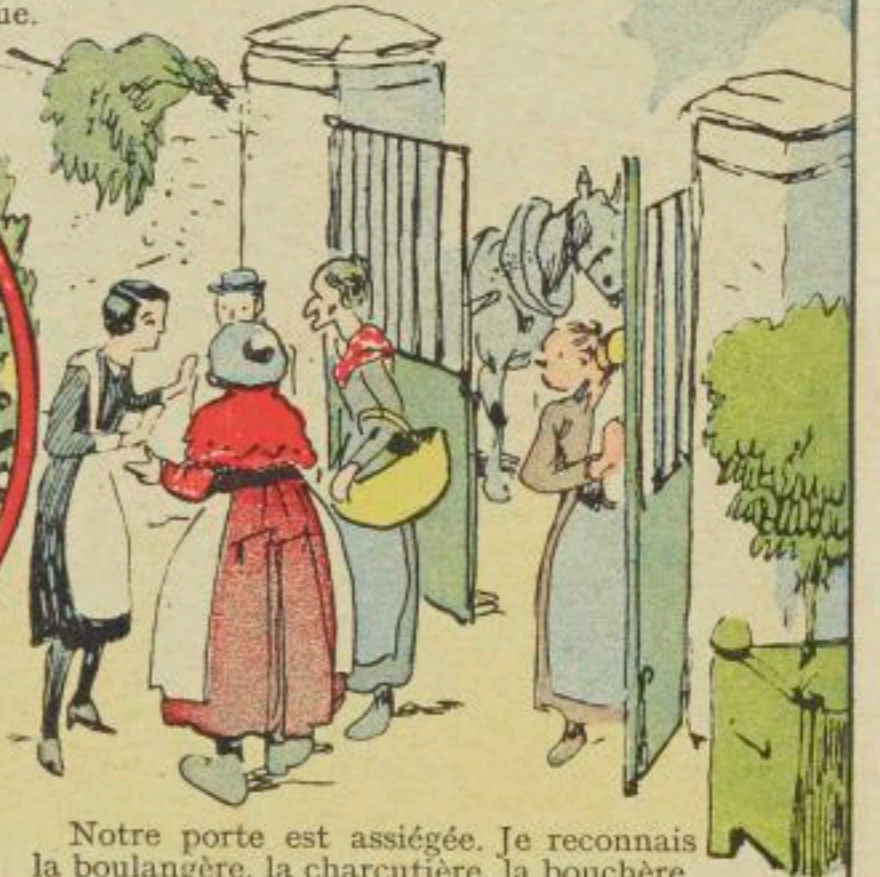
... même à simple tour : je m'y attendais. Aussi indiscreète que M^{me} Causette, M^{me} Belcrème entre, s'exclame. Elle conseille je ne sais combien de remèdes, tous plus infallibles les uns que les autres. Elle aussi a la langue bien pendue.

La loueuse lui donne la réplique ; la conversation ne chôme pas. D'abord, Loulotte s'en amuse, mais bientôt elle me fait signe de venir près d'elle. Très bas, elle murmure : « Elles m'ennuient et me fatiguent. Fais-les partir... »



... et n'en laisse pas entrer d'autres ! » Aussi rapidement que je le peux sans manquer aux convenances, je pousse mes bavardes vers la porte. Au moment où, aidée de Mariette, je viens d'achever ma manœuvre...

... voici un nouveau coup de sonnette, et puis un autre, et puis je ne sais combien d'autres encore. La fenêtre me sert d'observatoire. En me dissimulant derrière les glycines, je puis voir sans être vue.



Notre porte est assiégée. Je reconnais la boulangère, la charcutière, la bouchère, tous nos fournisseurs, et il y a d'autres personnes que je n'ai jamais vues. Décidément, on est curieux à Beaulieu-le-Lac...



... et, lancées par M^{me} Causette, les nouvelles y circulent vite. Mariette a fort à faire avec toutes ces commères qui n'entendent pas se laisser consigner à la porte. Il leur faut des détails ; les plus hardies veulent voir l'endroit de l'accident, grimpent à l'étage...



...les autres suivent. Notre maison est envahie. Les curieuses s'y font plus maîtresses que nous-mêmes et pénètrent partout. Je suis obligée de venir au secours de la pauvre Mariette et de prendre ma plus grosse voix pour nous débarrasser de ces intruses.



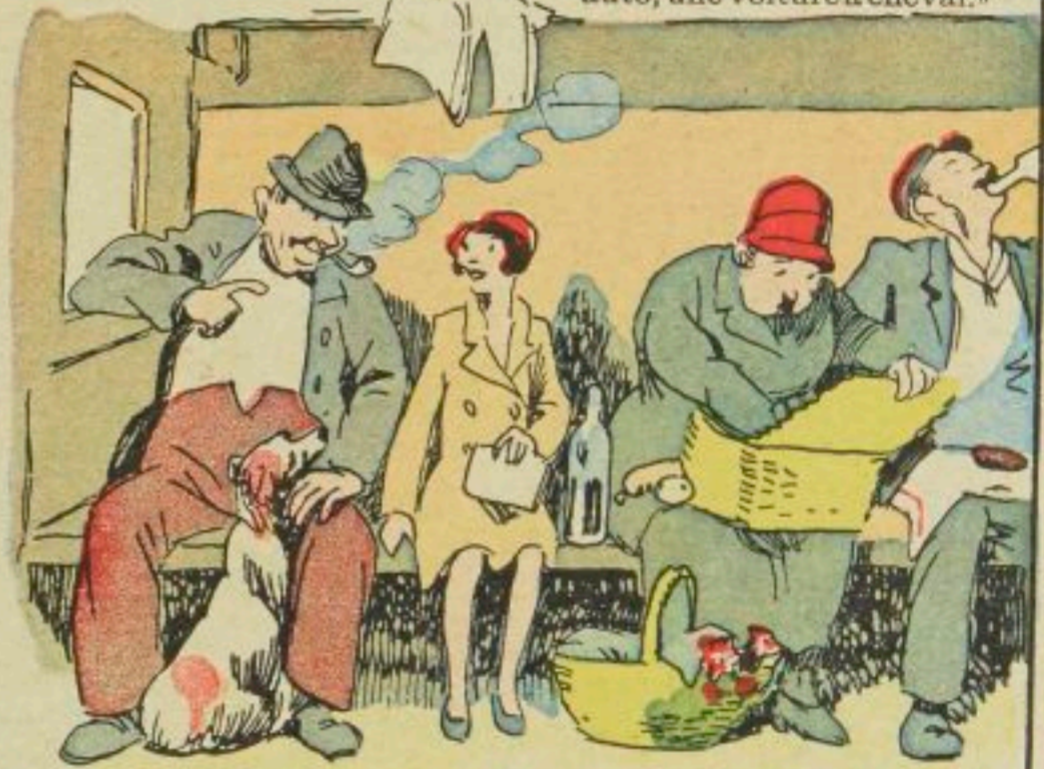
Quand, enfin, la dernière est sortie, je lève ma petite, je l'habille. Elle est bien reposée, bien en train, l'accident n'est plus qu'un mauvais souvenir. C'est ce que déclare notre brave médecin, qui survient sur ces entrefaites. Il autorise Loulotte à reprendre sa vie habituelle.

« Promenez-la, me dit-il tandis que je le reconduis. Plus elle respirera, mieux cela vaudra, mais qu'elle marche peu. Aujourd'hui et demain, évitez de la fatiguer. »

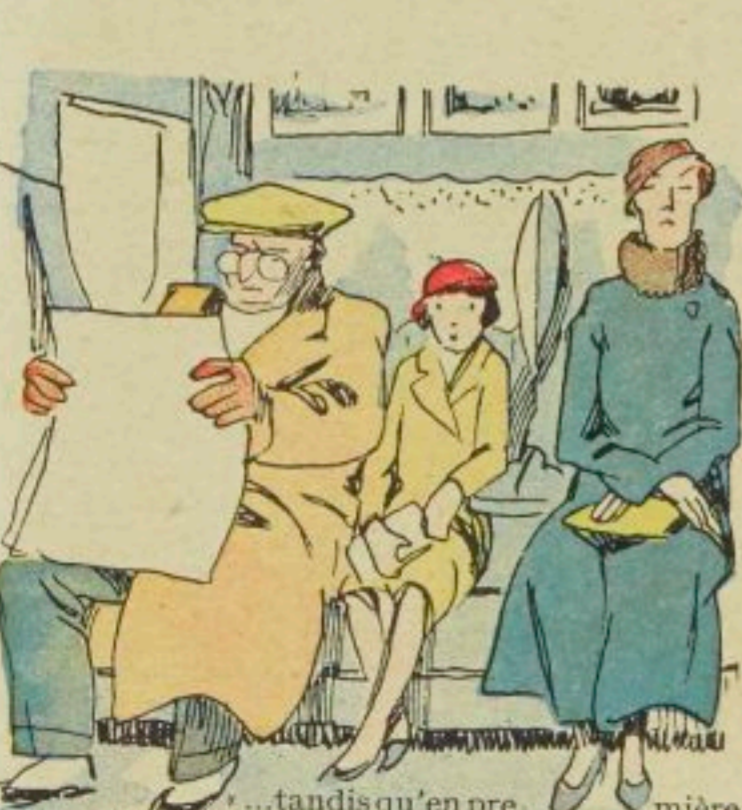
Rentrée dans la chambre, je rapporte à Loulotte notre entretien et j'achève : « Pour t'aérer sans te fatiguer, je vais t'offrir une promenade en voiture. — Fameuse idée ! crie la petite. Mais pas une auto, une voiture à cheval. »



Les enfants n'aiment que ce qui change leurs habitudes. La mienne a constamment l'auto de Madame à sa disposition. Alors, ce qui lui plaît, c'est de prendre le tram, l'autobus et le métro.



Et quand nous devons partir en voyage, elle me dit : « Tâche donc qu'on fasse le trajet en chemin de fer, surtout en seconde ou en troisième, parce que là, les gens causent, et c'est amusant... »



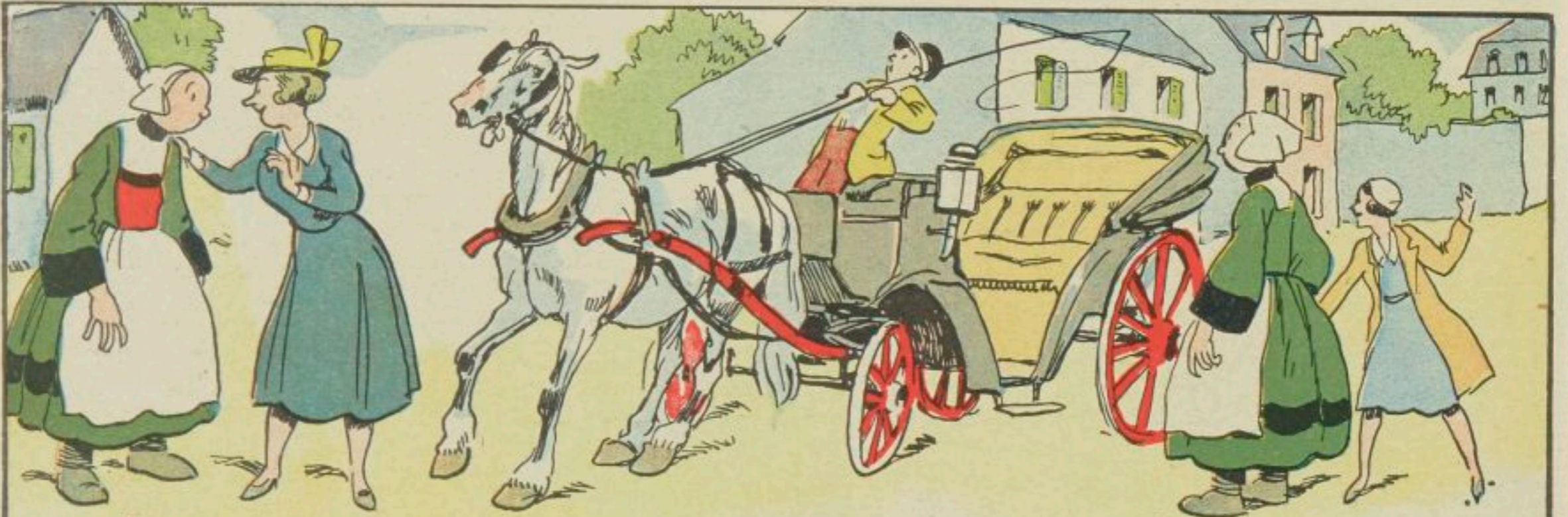
« ...tandis qu'en première, ils ont des airs solennels et ne desserrent pas les dents. » Moi qui n'ai pas été gâtée, je ne suis pas du tout de l'avis de Loulotte, mais, enfin, comme dit le proverbe, des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter.



Je ne discute pas, et aussitôt le déjeuner expédié, je me mets en quête de la voiture à cheval. « Une vraie voiture, une victoria, » a recommandé Loulotte. Ça n'est plus guère d'usage et ça se trouve difficilement. Je vais, je viens dans le pays, j'interroge les gens.



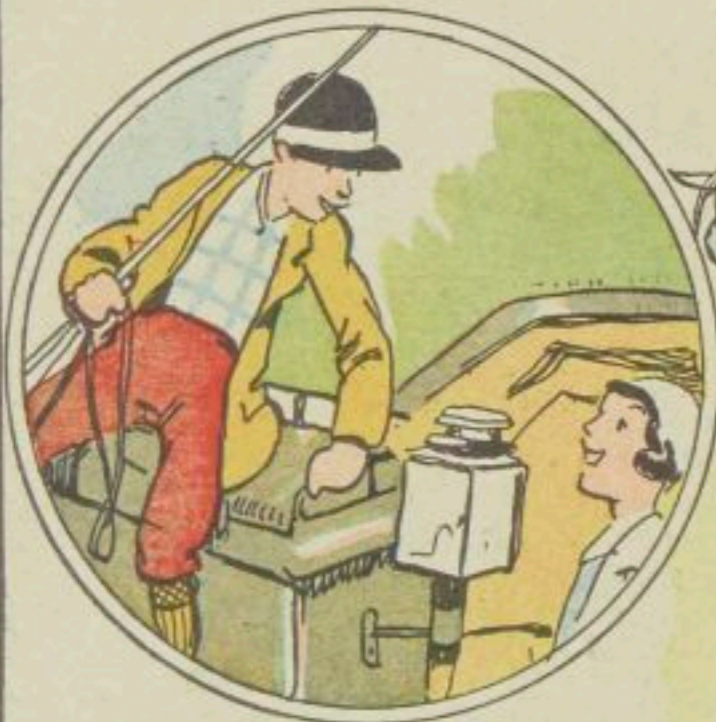
Personne n'a connaissance d'une victoria. Je vais renoncer, quand je rencontre Mme Causette, ce qui n'a rien de surprenant, car Beaulieu-le-Lac n'est pas grand et elle le parcourt à peu près sans arrêt pour apprendre les nouvelles et les colporter.



« Rentrez chez vous, me dit M^{me} Causette. Je vais vous envoyer ce qu'il vous faut. Ce ne sera pas beau, mais il n'y a pas mieux dans le pays. » Une demi-heure après, la voiture promise s'annonce par un formidable bruit de ferraille.

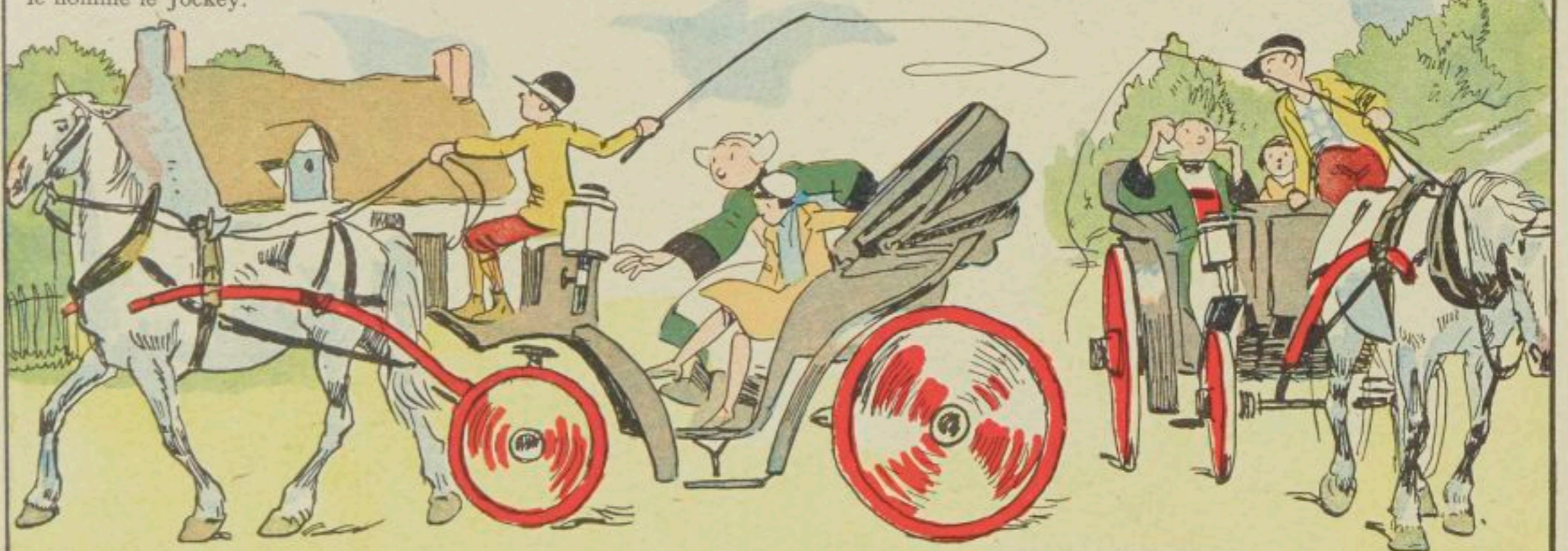
Certes, l'équipage n'est pas beau. Une vieille guimbarde hors d'âge, attelée d'une vénérable jument grise. Le cocher — un gamin d'une quinzaine d'années — est vêtu d'un costume cycliste et coiffé d'une cape de chasse trop grande...

... pour lui. Que va dire Loulotte ? Eh bien ! elle est enchantée ! « Au moins, déclare-t-elle, ça, c'est une voiture originale ! On ne vient pas en vacances pour voir des attelages comme ceux du concours hippique ! »



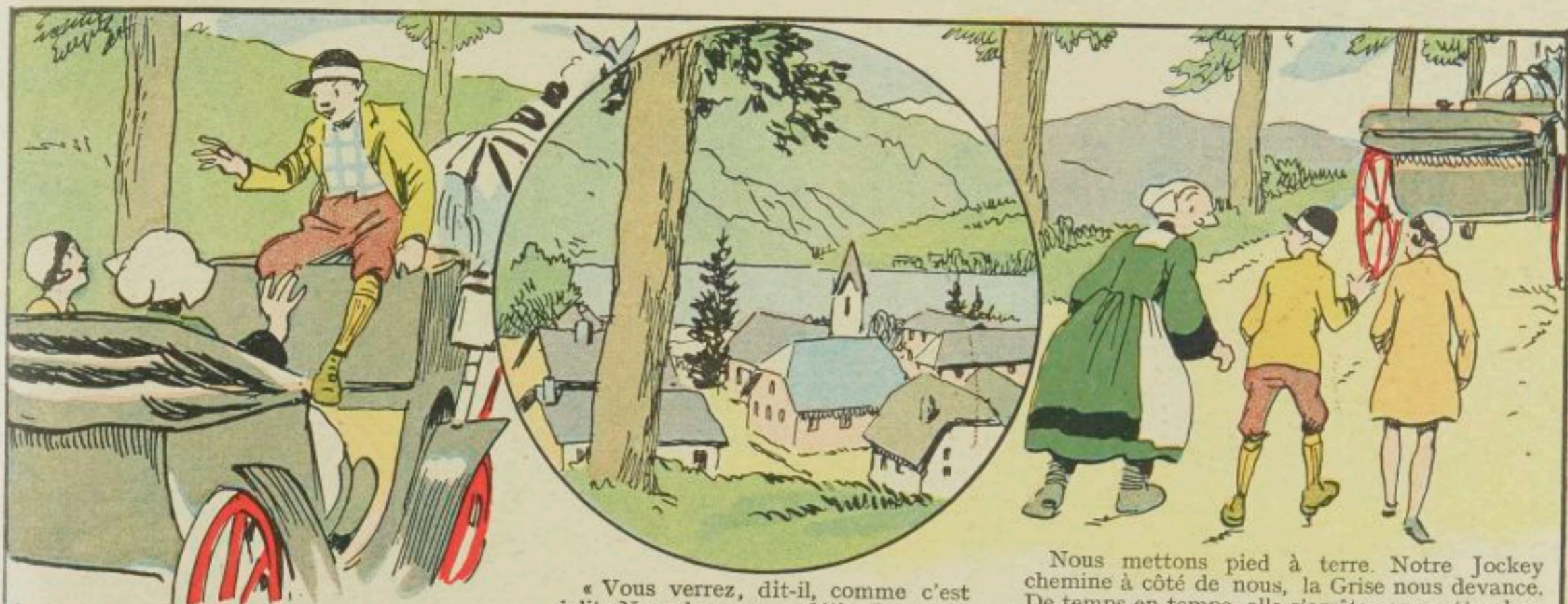
Flatté de cette approbation, le gamin entre en conversation avec ma petite. Nous apprenons ainsi qu'il s'appelle Jean-Louis et que, dans le pays, quand il est coiffé comme nous le voyons, on le nomme le Jockey.

« Vous, la petite demoiselle, continue-t-il, paraît que vous avez l'habitude de descendre les escaliers sur la tête. C'est malsain et fatigant. Pour vous reposer, nous allons faire une promenade tout à la douce. Allons, les voyageurs, en voiture ! » Loulotte pouffe de rire.



Nous prenons place dans la victoria. Le Jockey secoue ses guides, fait claquer son fouet avec tant de vigueur qu'on croirait entendre des détonations de pistolet. La Grise démarre péniblement, puis prend une allure qui ressemble presque au trot. L'essieu grince, les ressorts gémissent. Nous sommes secoués comme salade en panier.

« Si c'est ça qu'il appelle une promenade reposante !... » remarque Loulotte. Mais, les dernières maisons dépassées, son effet produit, notre conducteur laisse la jument se remettre au pas.



Bête paisible, la Grise sait se bien conduire sans qu'on la surveille. Jean-Louis juge inutile de s'occuper d'elle et, comme il est d'humeur causante, il entame une conversation animée. Il est très fier de son pays :

« Vous verrez, dit-il, comme c'est joli ! » Nous le voyons déjà. De notre route, on aperçoit le village et son lac, et, plus loin, des montagnes, au sommet ourlé d'une mince ligne neigeuse.

Nous mettons pied à terre. Notre Jockey chemine à côté de nous, la Grise nous devancé. De temps en temps, elle s'arrête, nous attend en broutant l'herbe des talus et ne se remet en marche que quand nous l'avons rejointe.



Déjà, Loulotte marque sa sympathie pour Jean-Louis en le tutoyant. Il a tant de talents amusants ! Avec des branches de sureau, il a fabriqué des sifflets, et voici que nous nous essouffions à donner un concert.



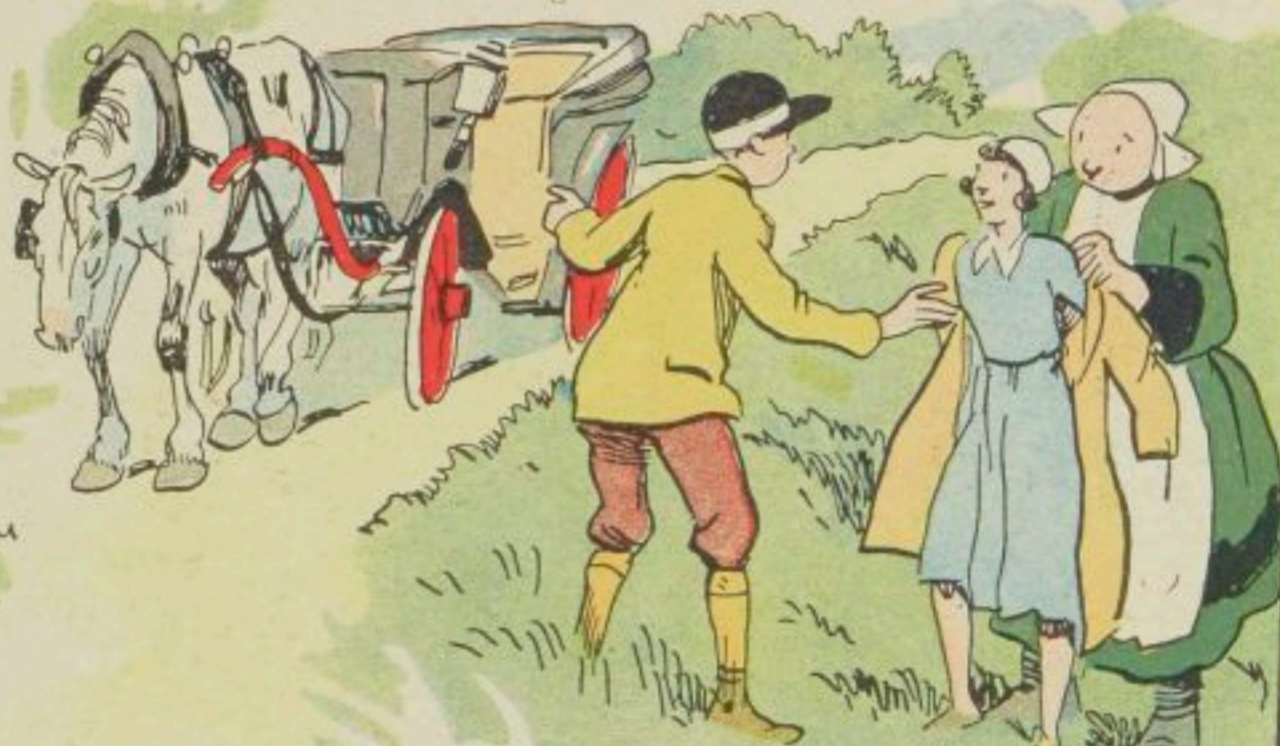
Il connaît et montre les buissons où les noisettes sont mûres. Au milieu des rires, on cueille et croque celles-ci. Je proteste : « Ne vous bourrez pas tant, vous n'aurez plus d'appétit pour le goûter ! »



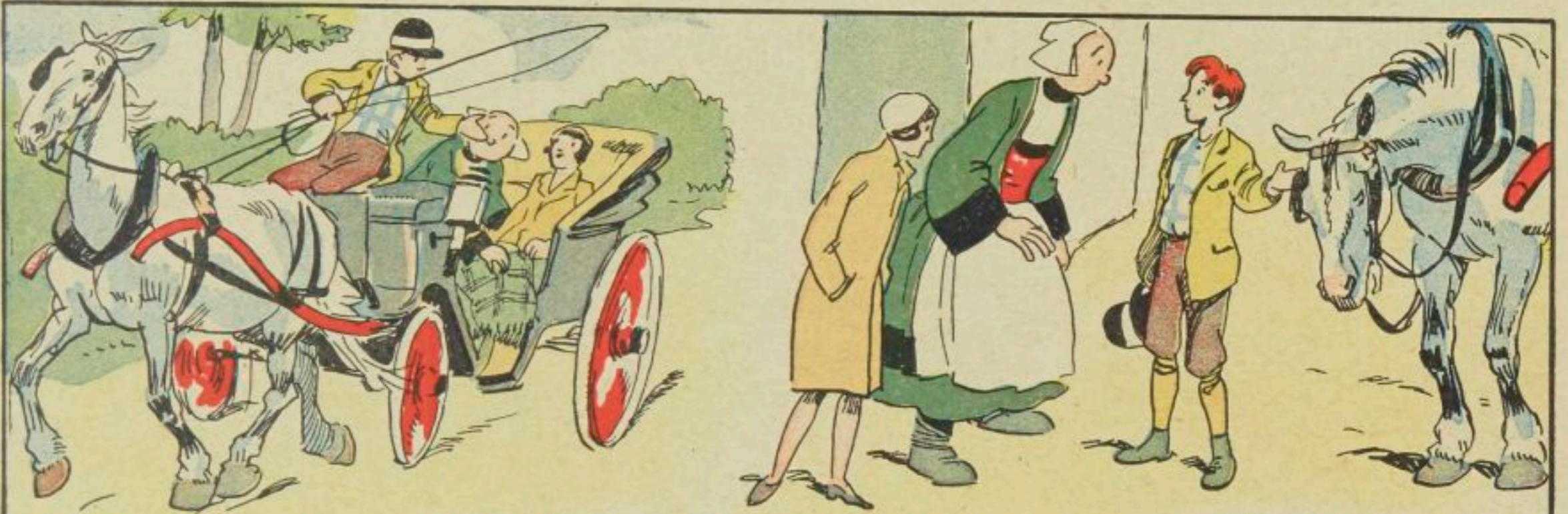
« — Tu verras si on t'en laisse une miette de ton goûter ! » En effet, l'heure venue, dès que déballées, mes provisions disparaissent. « Sitôt vu, sitôt mangé ! » dit Loulotte, faisant succéder un sandwich à un morceau de gâteau au chocolat.



Jean-Louis, les yeux brillants de plaisir, déclare : « C'est rudement bon ! Si ces demoiselles ont l'intention de m'inviter une autre fois, faut pas qu'elles craignent un refus ! » Et l'on rit.

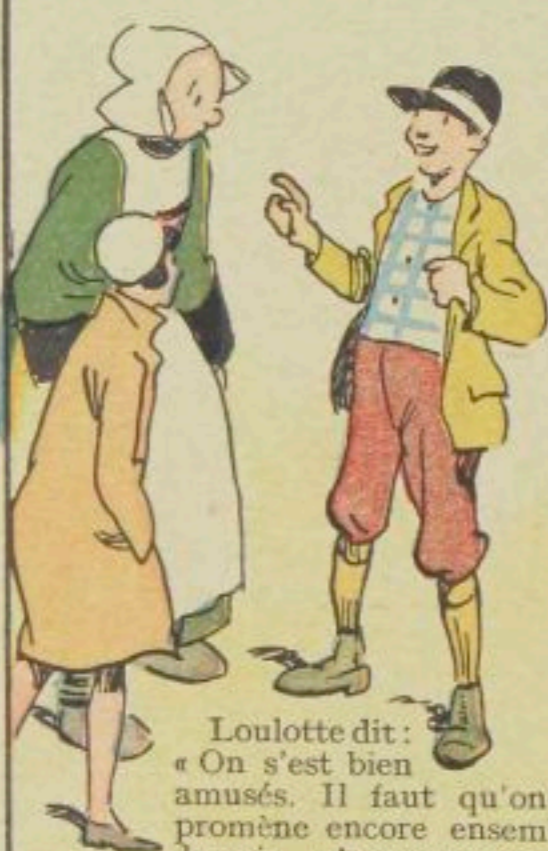


Le soleil baisse, une brise froide commence à souffler. Alors, Jean-Louis redevient sérieux. En brave petit garçon qu'il est sous ses airs farceurs, il dit : « C'est traître, la montagne, et la petite demoiselle vient d'être malade. Il faut rentrer maintenant, et sans flâner ! »



Loulotte proteste : elle voudrait prolonger la promenade. Mais Jean-Louis est inflexible. Il presse la Grise, il commande : « Mettez le châle sur les genoux de la petite demoiselle, empêchez-la d'ouvrir son manteau ! »

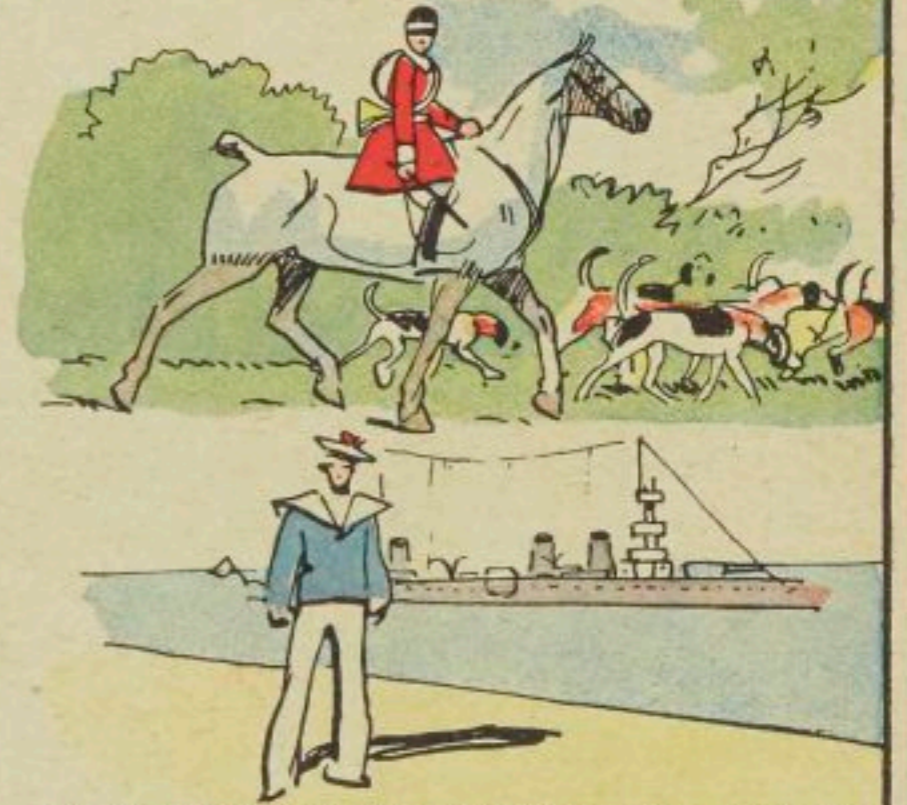
Mieux que moi, ce gamin sait se faire obéir. Nous nous séparons au seuil de la maison, fort contents de notre journée. Je demande : « Qu'est-ce que je te dois, petit ? — Je ne sais pas, mam'zelle, c'est papa qui fera la note, et je vous l'apporterai. » Il se tient bien poliment, sa cape à la main.



Loulotte dit : « On s'est bien amusés. Il faut qu'on se promène encore ensemble demain. » Avec une expression joyeuse, Jean-Louis répond : « Pour varier, je vous propose une promenade sur le lac, avec un peu de pêche. » Entendu ! le rendez-vous est pris pour l'après-midi.



A l'heure convenue, notre petit compagnon fait son apparition. Tiens ! il n'a plus sa cape, il est nu-tête ! Je lui en fais la remarque. « Tu n'es donc plus jockey ? — Non ! quand on va sur le lac, je suis matelot ! » Il tire de sa poche un béret et s'en coiffe.



Et il explique : « Ma cape d'hier, je la tiens de mon grand frère qui est piqueur dans l'équipage de chasse à courre du Monsieur du château. Mon béret me vient de mon cousin qui est dans la flotte, et j'ai encore bien d'autres coiffures. J'aime ça ! »



« Alors, remarque Loulotte, suivant ta coiffure, il faut t'appeler le Jockey, le Marin ou le Pompier, ou le Scout, ou je ne sais quoi... C'est bien compliqué ! » Il cligne l'œil d'un air gouailleur : « Pour ne pas se fatiguer...



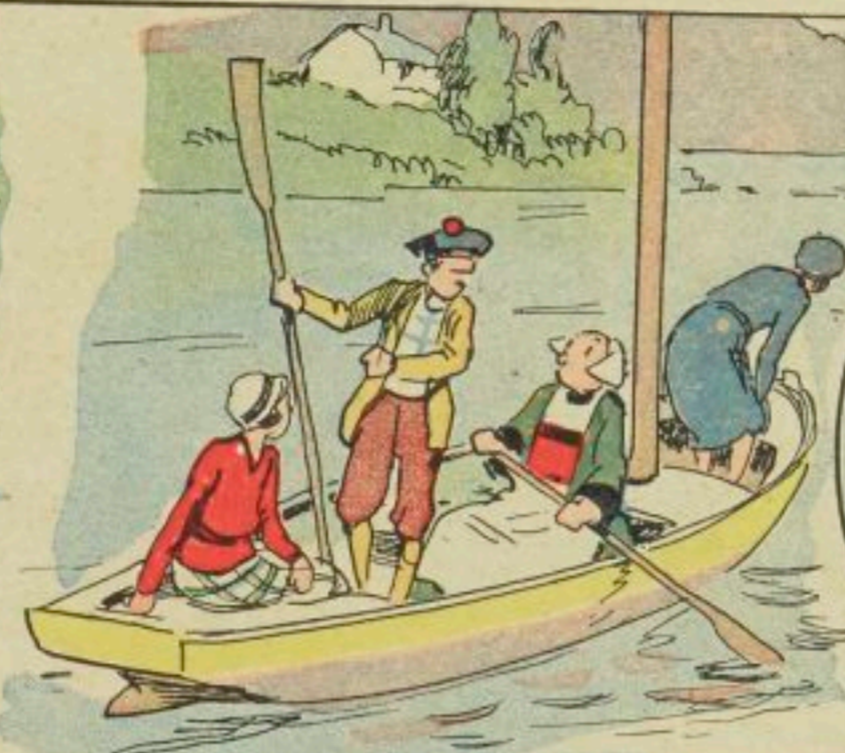
« ... mam'zelle pourrait m'appeler tout simplement par mon nom de Jean-Louis, ça lui éviterait de se donner une entorse aux méninges. » Loulotte fronce les sourcils. Mais, gentiment, le jeune taquin excuse sa taquinerie.



Jean-Louis nous conduit au bord du lac et se met en devoir de détacher l'amarre d'un bateau : « C'est celui de papa, dit-il, un fameux bateau ! » Je le laisse parler et je saute dans la barque pour la mieux examiner. Les bateaux, ça me connaît !



Je suis née au bord de la mer. Toute petite, mon oncle Corentin m'emmenait pêcher avec lui. J'ai navigué plus de fois que jamais je n'aurai de rentes. L'examen me satisfait. Oui, le bateau est solide et de bon équilibre. Embarquons !



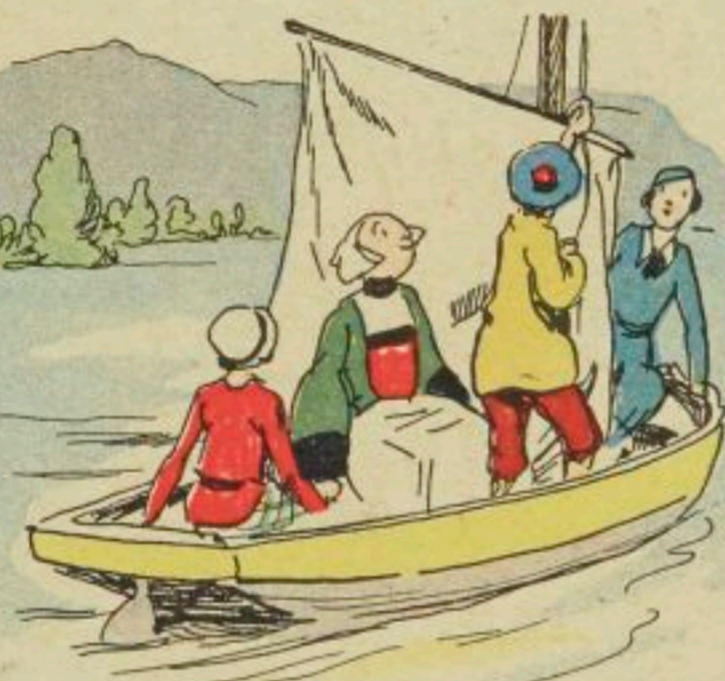
Jean-Louis propose : « Je ramèrai, et vous, mam'zelle, vous tiendrez le gouvernail. — Mon pauvre petit, avec tes bras gros comme des allumettes, tu t'éreinterais. Je vais t'aider. » Je prends une rame...



... et je me mets à tirer. Eh bien ! sans faire de fausse modestie, je vous dirai qu'à ce moment-là j'ai eu mon petit succès ! Jean-Louis s'extasie : « Vrai ! ce que vous ramez bien ! Et vous en avez du biceps ! » Mariette fait chorus...



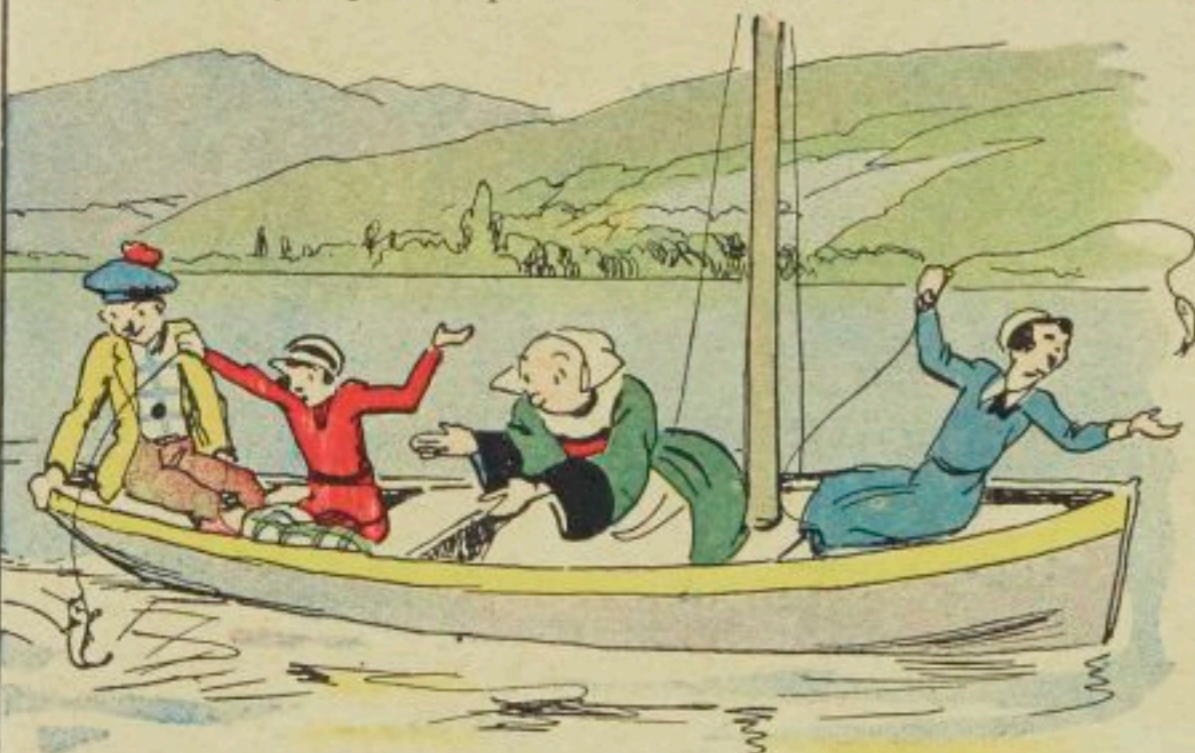
... et aussi Loulotte, qui n'est pas prodigue de louanges. Un peu grisée par ces compliments et voulant me faire admirer, je redouble d'efforts. Le résultat est que le bateau tourne sur lui-même, presque bout pour bout.



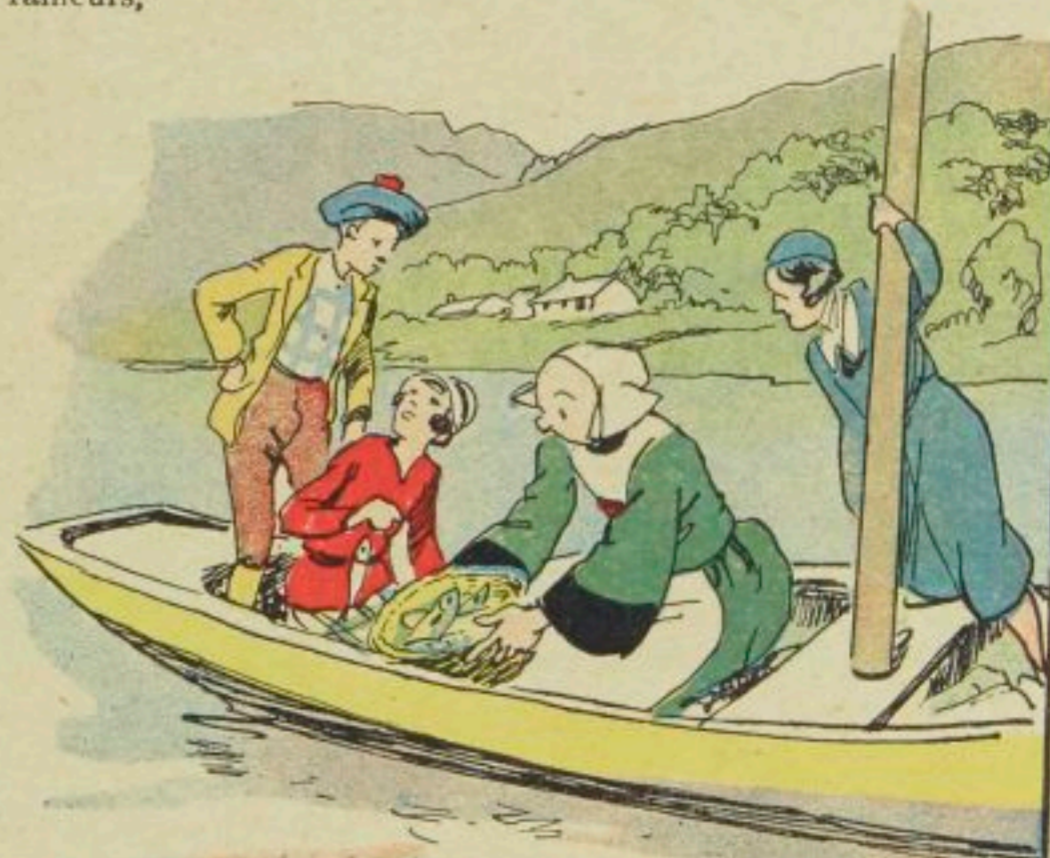
Loulotte, inquiète, se cramponne à son banc. Jean-Louis rit et dit : « Ce n'est plus de la navigation, c'est de la valse. » Il ajoute : « Voilà que souffle une bonne petite brise ! Si vous voulez, nous laisserons reposer les rames et les rameurs, et nous hisserons la voile.



Je l'aide à la manœuvre. C'est exquis de glisser comme nous le faisons, sans nous fatiguer, sur ce beau lac à l'eau si pure, si claire. Bientôt, cependant, Loulotte réclame la pêche promise.



Jean-Louis prépare les lignes et les met à l'eau. Mes deux demoiselles en tiennent chacune une. Bientôt, elles sentent une secousse, signe qu'un poisson a mordu. Elles amènent la ligne à grandes brassées. « J'en ai un ! crie Loulotte. — Moi aussi ! » répond Mariette.



Nous sommes dans une bonne place. Les prises se succèdent rapidement. Très vite, nous avons ce qu'il faut pour une jolie friture qui complétera notre menu du dîner.



Nous rentrons par la plage. Elle est gaie, animée : baignades, exercices de périssoire, jeux des enfants, flânerie des grandes personnes. On pourrait se croire au bord de la mer.

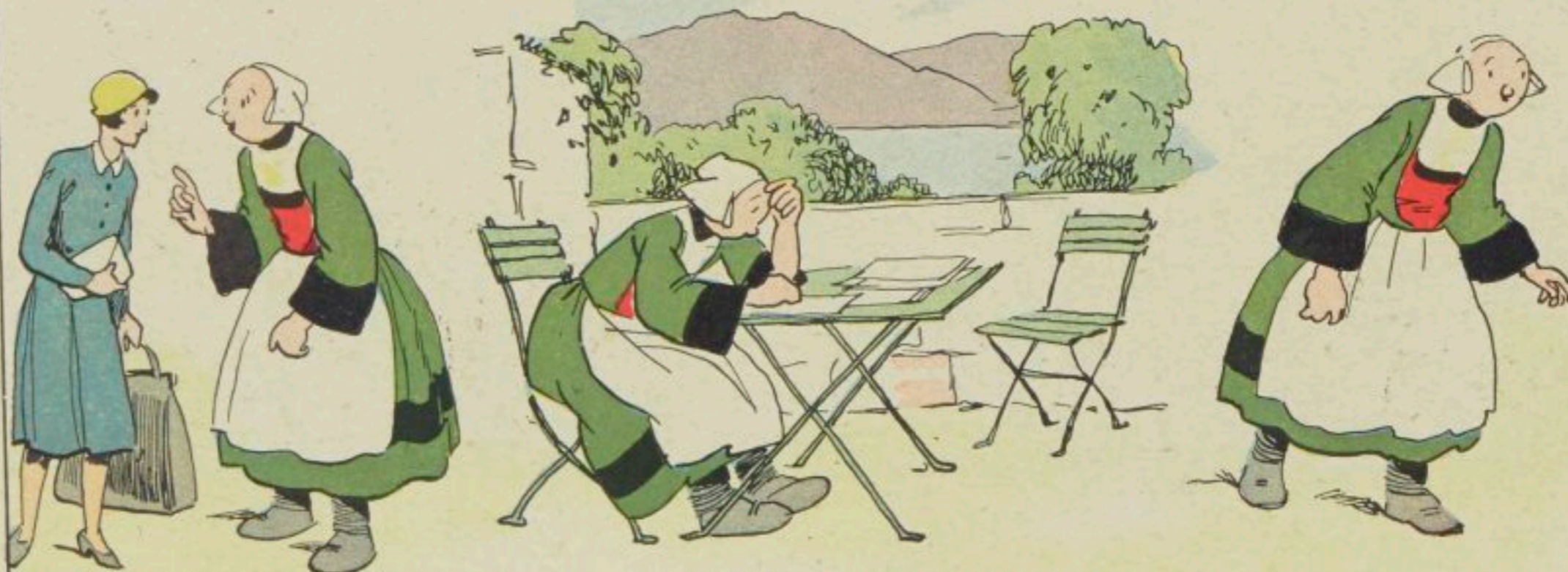
« Il y en a du monde ! dit Jean-Louis, tandis que nous débarquons. Et il paraît qu'on en attend encore ! Où pourra-t-on le loger ? Les villas et les hôtels sont déjà presque pleins ! »



Puis il me montre un monsieur qui va et vient, aimable et souriant, de groupe en groupe, et il murmure : « C'est le monsieur du château qui est aussi notre maire. Il dit qu'il veut faire de Beaulieu...

« ... un endroit chic et à la mode. » Je regarde à peine ce monsieur, châtelain et maire, qui ne m'intéresse pas du tout, et je presse le retour à la maison. Sur le seuil, je renouvelle à Jean-Louis...

... ma question de la veille : « Qu'est-ce qu'on te doit ? » Comme la veille, il répond : « Je demanderai à papa, je vous apporterai la note. » Et moi, j'insiste : « Apporte-la vite, je n'aime pas les dettes ! »



Le lendemain matin, je charge Mariette de faire les provisions et le déjeuner, voulant garder du temps pour voir où nous sommes de nos dépenses. Pendant ces derniers jours, préoccupée de la santé...

... de Loulotte, j'ai négligé les comptes, il faut m'y mettre. J'installe une table sur la terrasse, je commence à éplucher les notes des fournisseurs. Hum ! Beaulieu n'est pas encore un pays chic, mais c'est déjà un pays cher !

Boucherie, beurre, œufs, volailles, tout y coûte les yeux de la tête ! J'en suis là de mon examen quand un coup de sonnette m'appelle vers la grille.



C'est Jean-Louis. J'ouvre et, tout de suite, je lui demande : « Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ? Tu as l'air ennuyé ! » Il fait oui de la tête et il me tend la note du papa. Elle est salée, la note du papa !



Au prix qu'il compte pour les promenades, on aurait vite fait de payer son équipage et son bateau. J'allonge à Jean-Louis la somme qui est marquée, puis je lui dis : « Mon petit, on ne se verra plus guère, nous ne sommes...



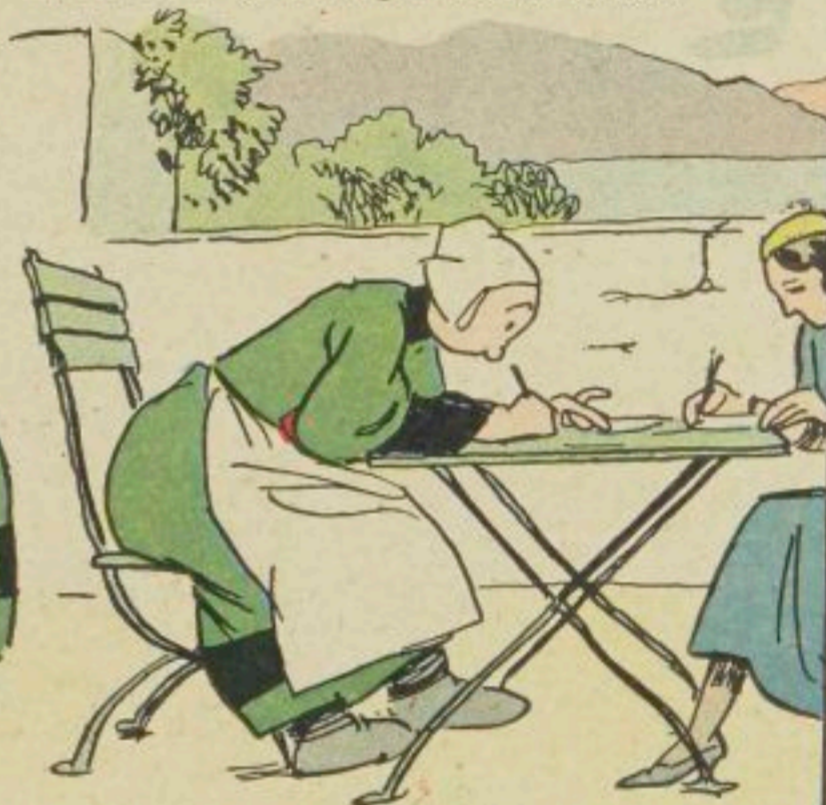
« ... pas assez riches pour nous offrir des excursions si coûteuses. » Il me répond : « Je m'en doutais, mam'zelle Bécassine, et ça m'a fait peine parce que je vous aime bien, et les petites demoiselles aussi ! La note, ça n'est pas de ma faute...



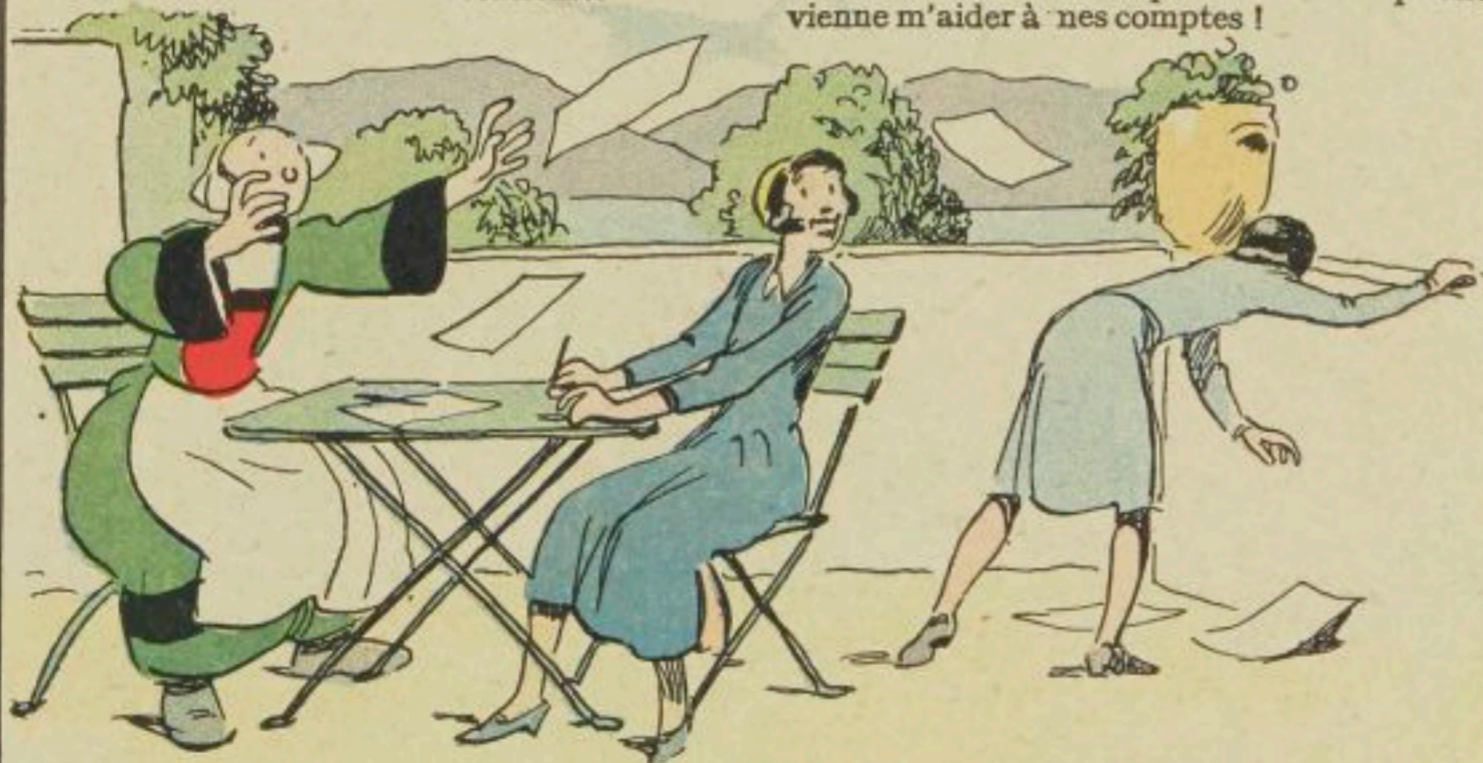
« ... Vous ne m'en voulez pas, au moins ? » Bien sûr que je ne lui en veux pas ! Je le lui prouve en plaquant deux gros baisers sur ses joues de bon gosse. Mariette rentre juste à ce moment ; elle ne perd pas une si belle occasion...



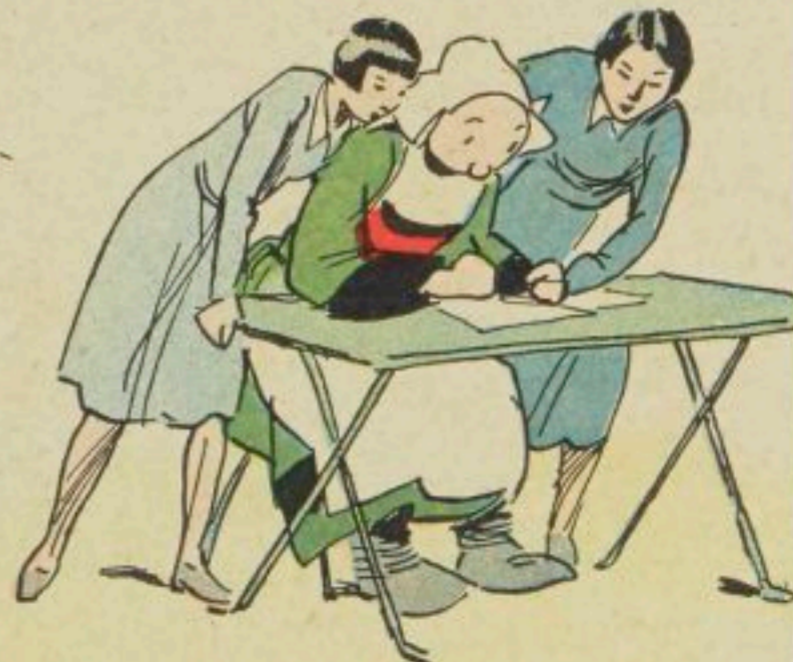
...de plaisanter : « Mlle Bécassine qui embrasse un jeune homme ! Qu'est-ce que Madame penserait de ça ? » Je hausse les épaules, je dis que ce n'est pas l'heure de rire. Qu'elle se débarrasse de ses provisions et qu'elle vienne m'aider à mes comptes !



Quelques instants après, nous nous mettons à l'addition que j'ai commencée. L'arithmétique, ça n'est pas mon fort, et Mariette n'est pas beaucoup plus calée que moi.



Et puis, par moments, il souffle du lac un petit vent sournois, taquin, qui s'amuse à enlever tantôt une de mes factures et tantôt une autre. On les poursuit à travers le jardin. Loulotte qui nous a rejointes prend part à la chasse, mais elle fait cela comme un jeu...



... et nous retarde plutôt. Dix fois interrompue et reprise, l'addition est enfin terminée. Je reste ébahie devant le total : « Tant que ça ! Nous avons dû nous tromper ! Vérifions ! » Non, il n'y a pas d'erreur, notre total est juste. Et il est terriblement gros !



Je vais chercher mon porte-monnaie. J'aligne ce qui me reste de billets et de pièces. Il n'y en aura plus guère quand nous aurons payé ces maudites factures. Enfin, n'y pensons plus, on tâchera d'être plus économe à l'avenir. En attendant, allons déjeuner !

Le déjeuner est terminé. Mariette achève d'enlever le couvert et de ranger la salle à manger. Loulotte, allongée sur le divan, se repose comme le médecin a prescrit qu'elle le fasse après les repas. C'est le moment de lui demander d'aller me chercher de l'argent dans la cachette ou de m'indiquer où est cette cachette.



Je commence : « Loulotte, je n'ai plus d'argent ! — Ah ! » fait ma petite, d'un ton indifférent. Je continue : « Il m'en faut pour les fournisseurs. — Eh bien ! prends-en dans ce que Mémé t'a laissé ! »



Surprise, je m'assieds sur le bord du divan, puis je reprends : « Mais, l'argent l'issé par ta Mémé, c'est toi qui l'as ! » Loulotte me regarde avec des yeux que l'étonnement dilate et elle dit : « En voilà une histoire ! Moi, je n'ai rien du tout ! »



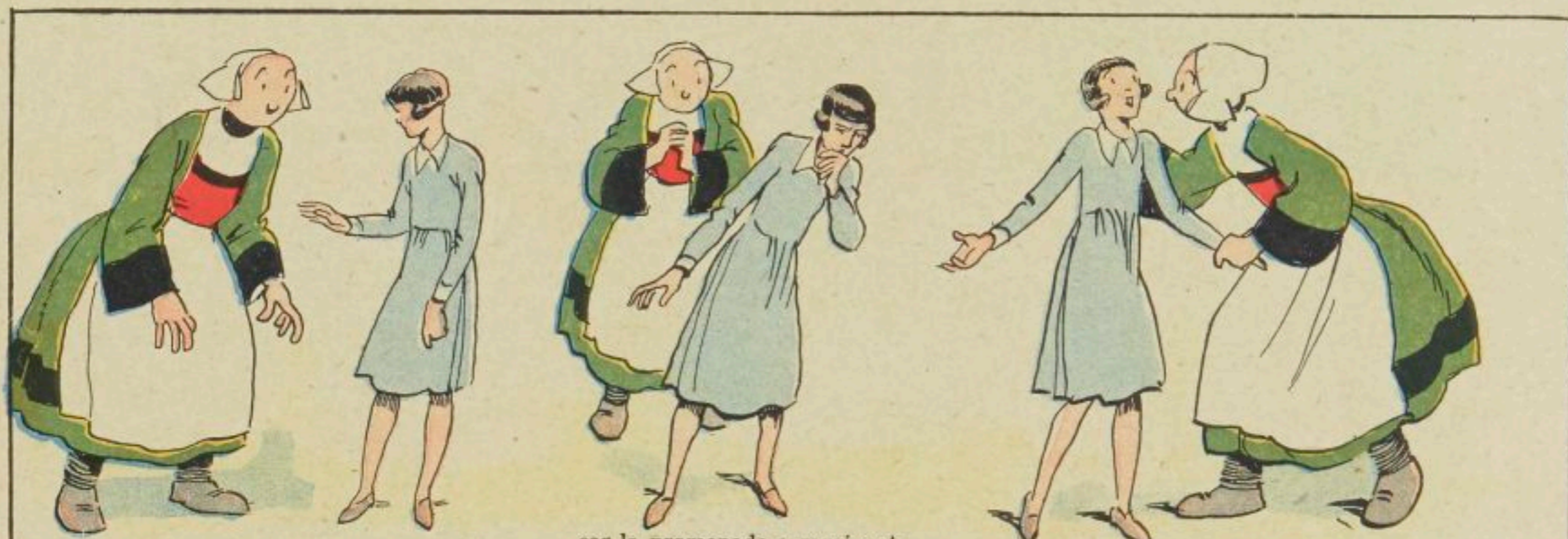
Allons bon ! un bruit de vaisselle cassée ! Mariette a donné trop d'attention à notre conversation et pas assez à ses assiettes. Ça n'est pourtant pas le moment de faire de la dépense ! Pendant que notre petite bonne ramasse les débris, Loulotte demande :



« Qu'est-ce que tu me disais donc à propos de l'argent de Mémé ? » Il faut y revenir. Je prends ma chérie près de moi, en la câlinant, comme je faisais quand je voulais obtenir d'elle, toute petite, un aveu pénible : « Voyons, rappelle-toi. Je t'ai dit que j'étais trop dépensière.



« ... Je t'ai confié l'argent pour que tu le caches, que tu ne me le donnes qu'à mesure des besoins, par petites sommes. Tu l'as caché au grenier, te rappelles-tu ? » Elle se lève, va et vient....



... les sourcils contractés, comme quelqu'un qui cherche à grand'peine. Elle s'arrête, elle dit : « Ça, je me le rappelle ! — Bon ! te rappelles-tu aussi dans quel endroit du grenier est la cachette ? » Presque aussitôt, je regrette ma question...

... car la promenade a repris, et sous l'effort de pensée, les sourcils se contractent davantage, les traits se tirent et se creusent ; je vois une pauvre petite figure de désolation. L'émotion me rend muette, c'est Loulotte qui rompt le silence.

« Je ne sais plus, dit-elle, j'ai beau chercher, j'ai comme un voile sur la cervelle... Ma chute m'a fait tout oublier ! » Elle pleure et, à travers ses sanglots, elle murmure : « Je vous ai ruinées... J'ai ruiné Mémé... Ça n'est pas de ma faute, pardonne-moi ! » J'essuie ses larmes.



Il ne faut pas, lui dis-je, qu'elle se désole. On va tâcher de retrouver cet argent. Si on ne réussit pas, on téléphonera à Madame. Ce sera ennuyeux, parce qu'elle n'est pas trop riche en ce moment, mais ce ne sera pas une catastrophe.

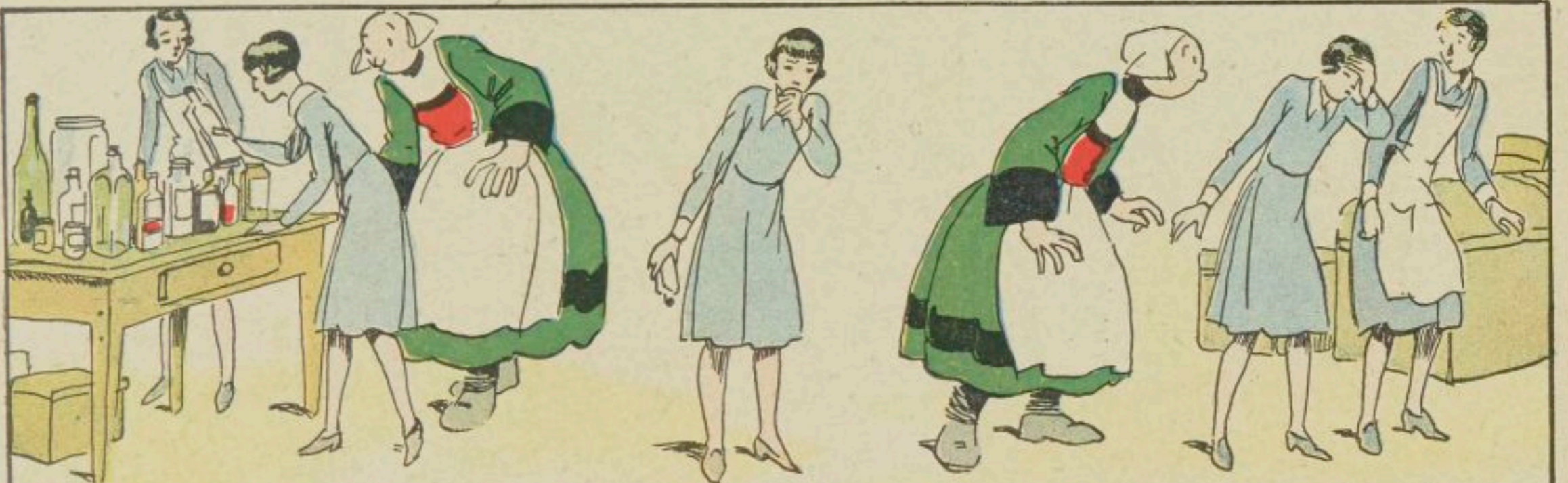
Pendant ce temps, Mariette a préparé une infusion calmante. Nous la faisons boire à Loulotte dont le grand désespoir s'apaise peu à peu. Elle est brave, ma Loulotte. A peine a-t-elle bu, elle dit : « Assez pleurniché ! Il faut chercher, montons au grenier ! »

Je proteste : « Au grenier ! Ça te ferait de l'émotion, ça te ferait mal ! » Elle insiste : « Ça me ferait encore plus mal de coûter beaucoup d'argent à Mémé ! Là-haut, je me rappellerai peut-être. Viens ou ne viens pas, je monte ! »



Quand elle parle sur ce ton-là, je ne suis pas de force, je ne sais qu'obéir. Toutes trois nous escaladons de nouveau cette échelle que j'ai tant maudite ; cette fois, nous allons avec précaution.

Nous voici dans le grenier. Un bon moment, Loulotte reste immobile. Longuement, avec insistance, comme pour ne pas perdre un détail, elle regarde partout autour d'elle. Enfin, elle murmure : « Il me semble que je commence à me rappeler ! »



Loulotte va alors à une table couverte de vieilles bouteilles. Elle les prend, les regarde, les repose. Sur les étiquettes, je lis : *Liniment contre les douleurs, Eau purgative, Collyres, etc...* Très bas, ma petite murmure : « Sûrement, j'ai pensé à mettre les billets dans une de ces fioles...

« ... Une fiole de pharmacie, ça n'est pas tentant pour un voleur ! Et puis, j'y ai renoncé parce que ça se voyait... Et puis, j'ai mis ces billets dans...

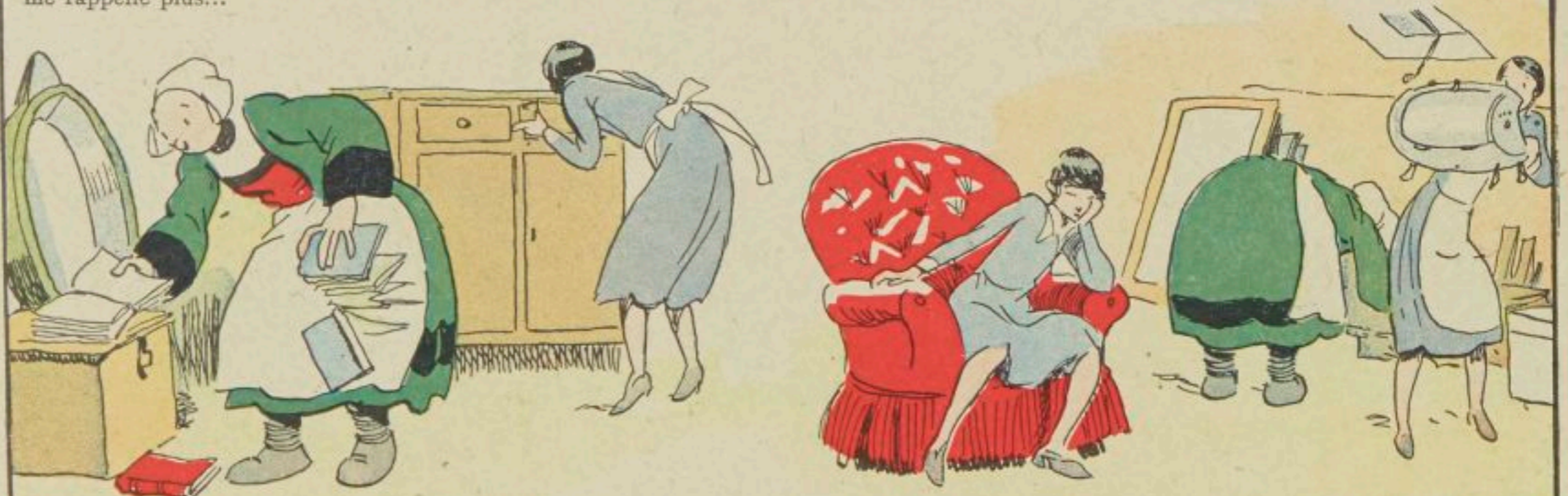
« ... quelque chose qui servait aussi pour de la pharmacie... C'était, c'était... » Elle s'arrête, elle cherche à se souvenir, elle fait un tel effort que des gouttes de sueur coulent sur son visage.



Nous attendons, anxieuses, n'osant dire un mot. Et, tout d'un coup, elle s'affaisse : j'ai à peine le temps de la recevoir dans mes bras. A travers ses sanglots qui recommencent, elle gémit : « Je ne me rappelle plus...

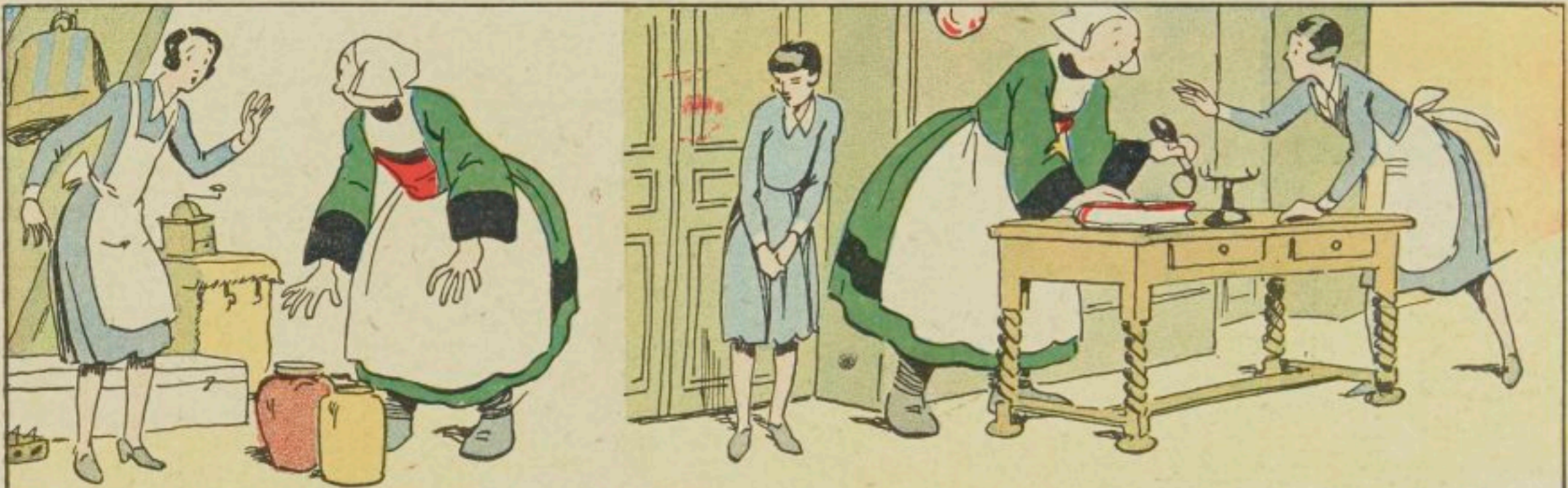
« ... Je ne me rappellerai jamais... Pauvre Mémé, à qui je coûte si cher ! » Nous essayons de la consoler. Ce qui est égaré, lui disons-nous, n'est pas perdu nous allons chercher, nous trouverons... Qu'elle nous laisse faire...

... et ne se désole pas ! Elle consent à s'asseoir dans un des fauteuils à trois pattes et nous cherchons. Nous fonçons d'abord dans un fouillis de vieilles boîtes. Il y en a qui ont contenu des cachets, des poudres ou d'autres remèdes...



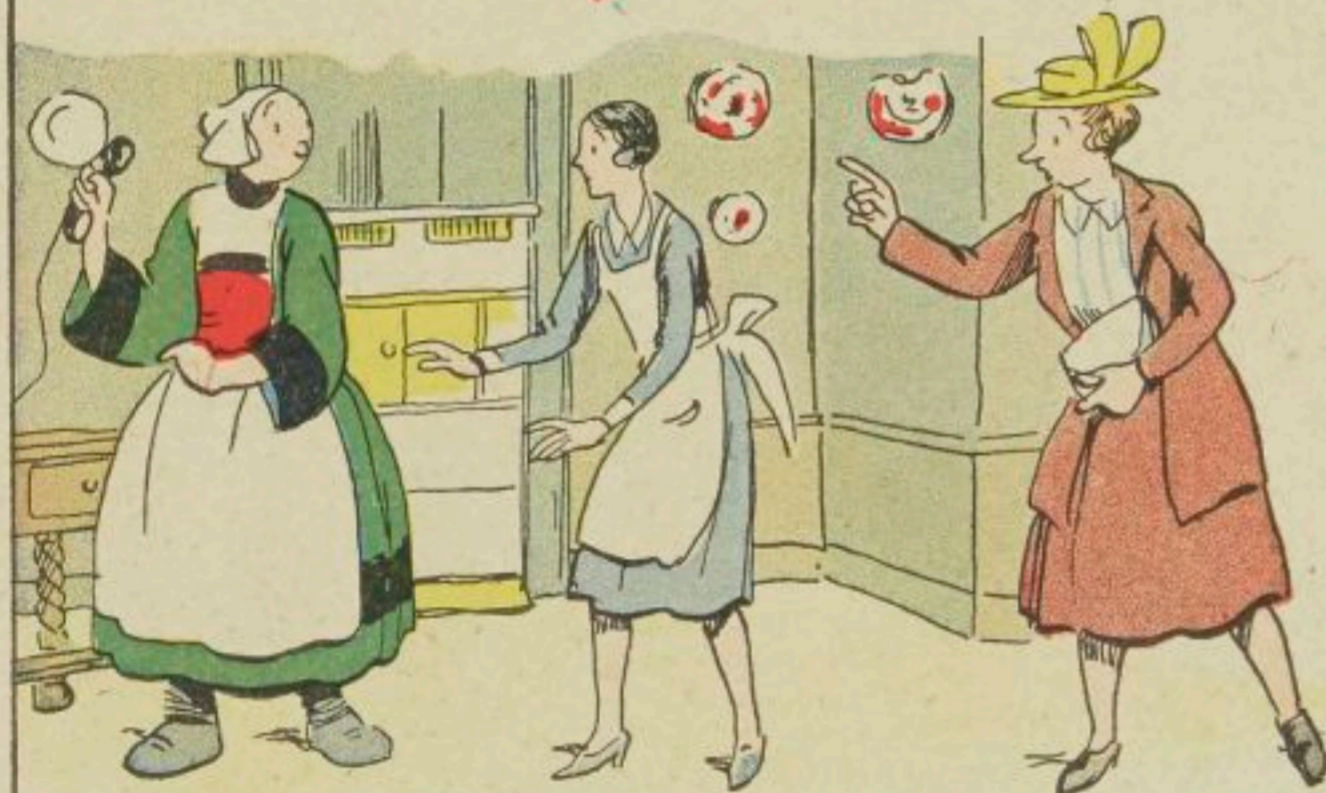
... et Loulotte a dit : « Quelque chose qui servait pour la pharmacie. » Mais, toutes les boîtes sont vides. Un livre de médecine, peut-être ? En voici quelques-uns, tellement vieux qu'ils se mettent en accordéon dès qu'on les soulève. Rien dedans. Rien non plus dans les buffets vermoulus.

Nous continuons alors notre recherche au hasard. Bientôt, nous sommes sales à faire frémir. La poussière nous aveugle, nous suffoque et nous fait tousser. Au bout d'une heure, Mariette, découragée, me fait signe qu'elle est à bout de forces. Découragée et éreintée, je le suis aussi. Je dis : « C'est assez pour aujourd'hui...



« ... Nous recommencerons demain et nous trouverons. » D'une pauvre petite voix plaintive, Loulotte répond : « On ne trouvera pas plus demain qu'aujourd'hui, l'argent est perdu ! Descendons ! »

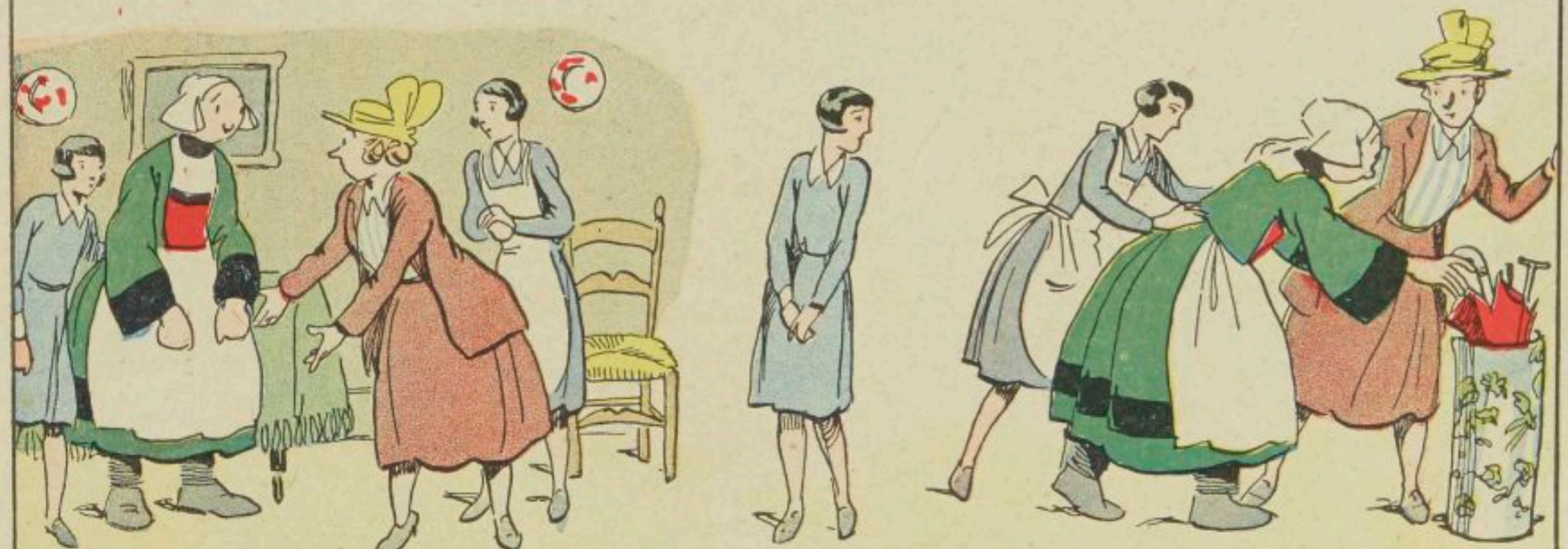
Nous voici dans la salle à manger. Je vais vers le téléphone. Autant en finir tout de suite et prévenir Madame. Mais Mariette se précipite. « En réunissant ce qui reste dans nos porte-monnaie...



« ... dit-elle, on peut durer quelques jours ; ça nous donnera le temps de chercher encore, ou bien de trouver le voleur. Mon idée est que l'argent n'est pas perdu, qu'il a été volé ! »

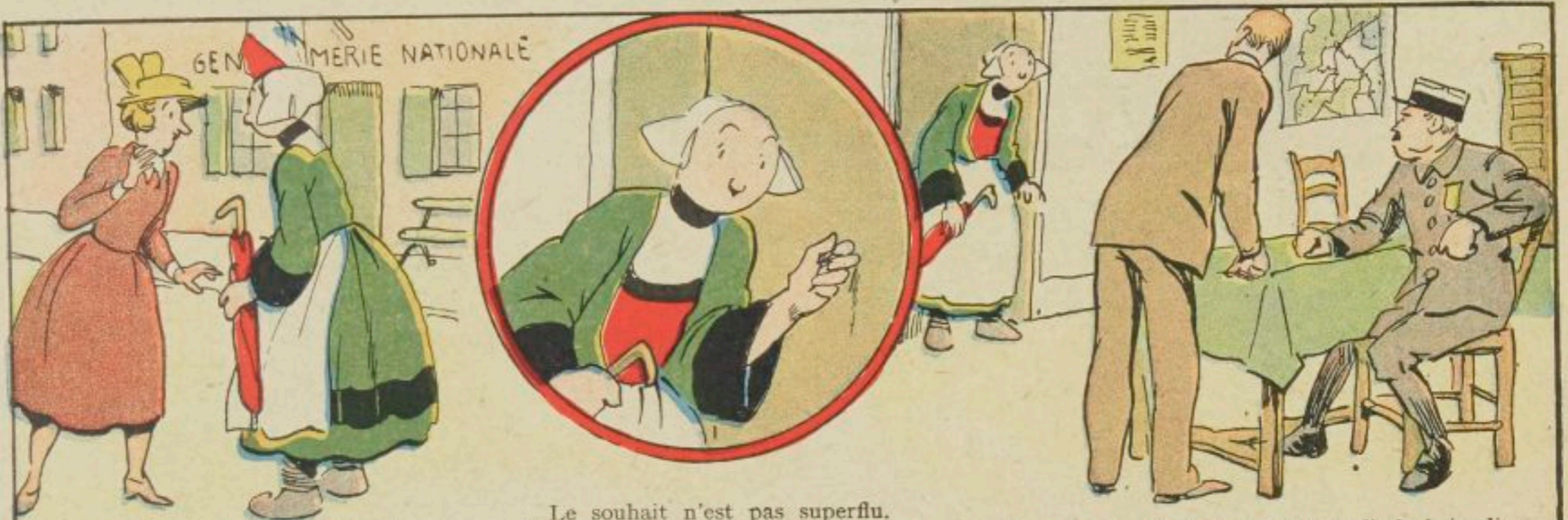
Je m'écrie : « Toujours tes idées de faits divers et de romans policiers ! » Mais une voix déclare, tout à coup, que Mariette pourrait bien avoir raison.

La voix est celle de M^{me} Causette. Elle vient souvent nous faire de petites visites pour se reposer entre deux de ses incessantes courses à travers Beaulieu, où elle recueille et colporte les potins. Notre discussion nous a empêchées de remarquer son entrée.



Elle va et vient, très agitée : « Dans tout ce monde qui a envahi la maison, le lendemain de l'accident, un voleur a pu se glisser et faire son coup. Un voleur à Beaulieu, ça ne s'est jamais vu ! Ça peut nuire à la réputation et au succès du pays !... »

« ... Il faut trouver le voleur. Mam'zelle Bécassine, venez à la gendarmerie ! » Loulotte hausse les épaules. Pas plus que moi, elle ne croit à ce prétendu voleur. Mais Mariette et M^{me} Causette insistent tant que je ne puis résister. Je pars avec notre loueuse.



Devant la gendarmerie, M^{me} Causette me dit d'entrer seule. Le brigadier n'est pas commode, il ne serait peut-être pas content si quelqu'un étranger à l'affaire venait s'en mêler. Elle me quitte en me souhaitant bon courage.

Le souhait n'est pas superflu. Bien que j'aie la conscience tranquille, ça m'émeut toujours de parler à un gendarme. Et ce brigadier qui n'est pas commode ! Je frappe à sa porte. La voix qui me crie d'entrer est sèche, froide...

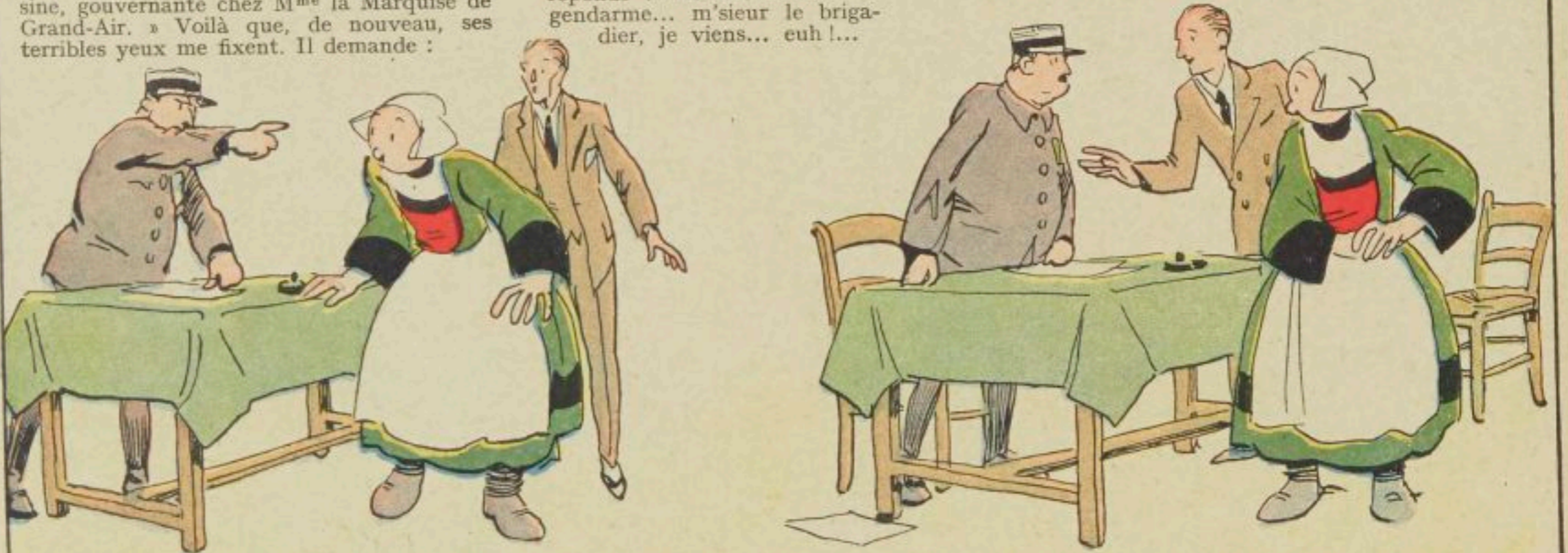
« Asseyez-vous et attendez ! » me dit le brigadier. Il cause avec un monsieur en qui je reconnais le maire-châtelain. Celui-ci me regarde avec attention. Il interrompt bientôt sa conversation et, discrètement, se retire dans le fond de la pièce.



« Levez-vous ! » commande le brigadier. Un bon moment, il fixe sur les miens ses yeux d'un bleu d'acier qui me transpercent, qui me font peur : « Vos nom, prénoms, profession ? — Annaik Labornez, dite Bécassine, gouvernante chez M^{me} la Marquise de Grand-Air. » Voilà que, de nouveau, ses terribles yeux me fixent. Il demande :

« Qu'est-ce que vous voulez ? » Sous son regard, j'ai perdu tout sang-froid. Me rappelant seulement ce que Loulotte nous a dit au grenier, bêtement, je répons : « Euh ! m'sieur le gendarme... m'sieur le brigadier, je viens... euh !... »

« ...C'est pour une affaire où il y a de la pharmacie... » A ces mots, le brigadier bondit. Il est rouge de fureur, il crie : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Pour la pharmacie, on va chez le pharmacien !... »



« ... Est-ce que vous vous moquez de moi ?... Injure à un gendarme dans sa gendarmerie... Rompez ou je vous colle en prison ! » Mes jambes flageolent et peuvent à peine me porter. Heureusement, M. le Maire intervient : « Du calme, brigadier, dit-il.

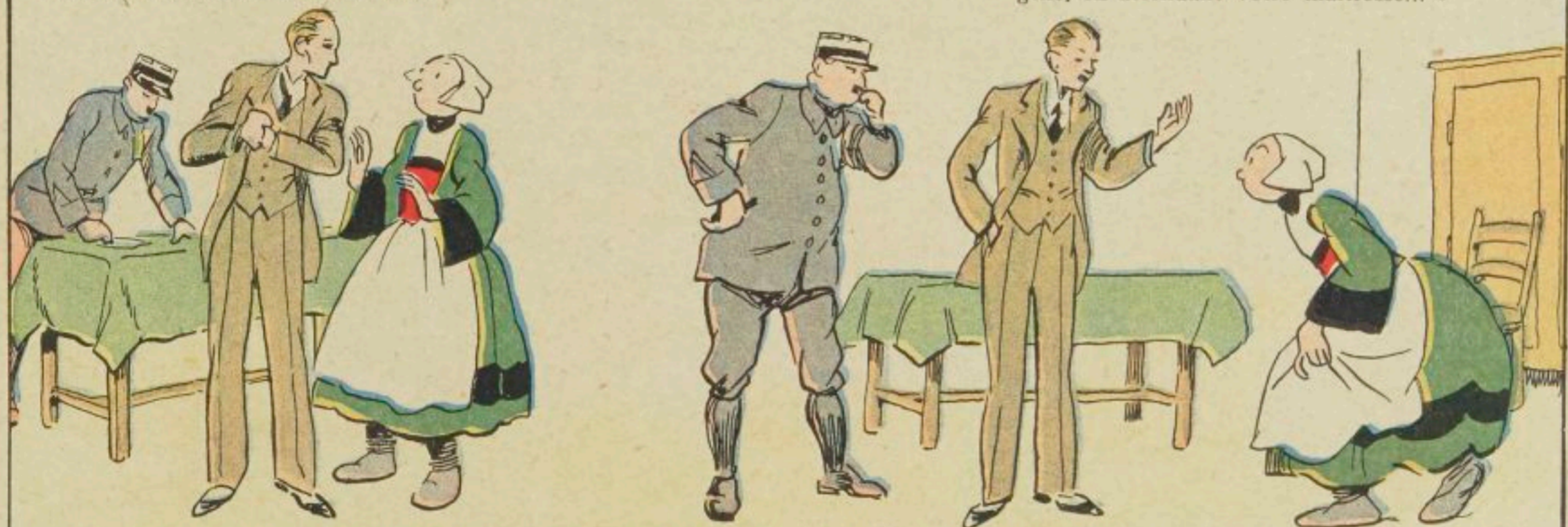
« ... Je connais la maîtresse de cette demoiselle. J'ai entendu parler de celle-ci. Voyons, mademoiselle, remettez-vous, prenez votre temps... Expliquez-nous clairement ce qui vous amène ! » Qu'il est gentil, ce monsieur le maire ! Il a une voix douce, un joli sourire...



... et il s'exprime si bien ! Sans crainte ni gêne, maintenant, je défile toute mon histoire. Le brigadier a quitté son air méchant, il écoute avec attention. Il prend des notes sur son calepin. Quand j'ai terminé, il s'entretient à voix basse avec M. le Maire.

Quelques mots me parviennent : « Incident ennuyeux... Peut faire tort à Beaulieu... » Tiens ! presque les mêmes paroles que M^{me} Causette a dites tout à l'heure. « S'il y a un voleur, je le trouverai ! »

... déclare le gendarme. « Je vous y aiderai, j'ai mon idée ! » réplique M. le Maire. Il vient à moi : « Pas un mot sur ceci, je vous prie, mademoiselle, et si, vol ou perte, cet incident vous gêne, en attendant votre maîtresse... »



Il n'achève pas, mais il a tiré à moitié son portefeuille. Je comprends qu'il offre de me prêter de l'argent. C'est gentil et, pour quelqu'un qu'on menaçait de mettre en prison, c'est flatteur. Je remercie et je refuse...

...en disant que je sais où je puis atteindre Madame. Et puis, je fais une belle révérence à M. le Maire, une autre au brigadier. « Bien le bonjour ! » dit-il. Il tortille sa moustache. C'est visible qu'il est honteux de m'avoir mal reçue, mais il ne veut pas l'avouer. Il grommelle : « Tout de même, parler de pharmacie à un gendarme à propos de vol, c'est pas correct ! »



J'ai à peine fermé la porte qu'ils ont repris leur conversation, à voix haute cette fois. Du vestibule, où je cherche mon parapluie...

... j'entends ce dialogue : LE BRIGADIER. « S'il y a un voleur, il est encore dans le pays : il y a eu des arrivées et pas de départs. Je le trouverai, j'ai le flair. — MONSIEUR LE MAIRE. Je vous aiderai. Je ne sais pas si j'ai le flair, mais j'ai une idée que je crois bonne. »

Moi, j'ai retrouvé non pas le voleur, mais mon parapluie. Vite, rentrons à la maison. Dans la rue, il me semble qu'on me regarde beaucoup. Est-ce que notre aventure serait déjà connue ? Pour éviter les bavardages, je presse le pas.



Dans l'enfilade d'une rue, j'aperçois la grille de notre jardin. Quelqu'un se tient devant, je reconnais Jean-Louis. Mais qu'est-ce qu'il porte donc dans ses bras ? D'où je suis, je ne le distingue pas.

Il m'a vue, il vient à moi. « Mam'zelle Bécassine, je vous savais sortie, je vous attendais pour vous demander d'accepter ça en cadeau. » Ça, qu'il me tend, c'est un chien,...

...un tout petit chien, pas beau, très laid même, mais qui a de bons yeux et un air si malin ! Je demande : « Pourquoi veux-tu me faire cadeau de ton chien, Jean-Louis ? — Je vous dirai ça mieux, mam'zelle Bécassine...



« ...quand nous serons entrés chez vous. » Il cligne de l'œil vers deux comères qui, en faisant mine de causer, nous épiant, et, à voix basse, il termine : « Dans ce pays de curieux, il y a toujours des oreilles qui vous écoutent. — Eh bien, entrons ! »

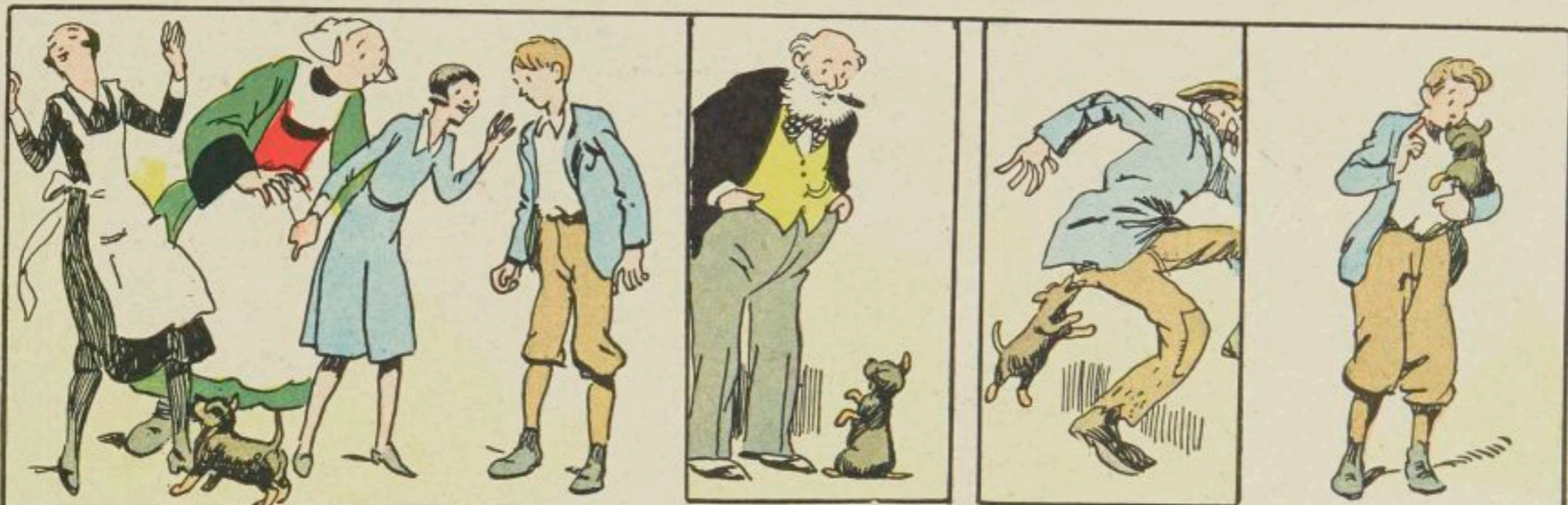
Nous voici dans le jardin. Loulotte et Mariette guettaient mon retour. Elles nous rejoignent. L'une crie : « Oh ! le drôle de petit chien ! » L'autre réplique : « On dirait plutôt un gros rat. » D'un bond, il saute à terre.

Il est gai, il jappe, il aboie, il bondit après Loulotte, il mordille la jupe de Mariette. Elles sont ravies de jouer : course folle à travers les plates-bandes ; je m'égosille à crier : « Attention, donc ! Les haricots ! les petits pois ! les choux-fleurs !...



« ...Vous saccagez nos provisions, et je n'aurai peut-être rien d'autre à vous offrir. » Quand elles sont essouffées, obligées de s'arrêter, et le chien aussi, je reprends ma question : « Dis-moi, Jean-Louis, pourquoi veux-tu me donner ton chien ? »

Il hésite, puis il répond : « Parce que la note du papa était vraiment trop salée. Alors, Goliath vous fera une petite compensation. — Goliath ? demande Mariette, tu as bien dit Goliath ?...



« ...C'est Goliath que tu l'appelles, ce roquet ? — Eh bien, vrai, remarque Loulotte, s'il était comme ça, Goliath, il devait falloir un microscope pour voir David. » Comme elle est spirituelle, ma petite, et avec ça, savante en histoire sainte !

Mais, vexé, Jean-Louis se rebiffe : « Tout petit qu'il est, il a plus d'intelligence que bien des grandes personnes ; rien qu'à les flairer, il reconnaît les honnêtes gens des vauriens, et, les vauriens, il leur mène la vie dure. »

Jean-Louis continue : « Gardez Goliath, vous me ferez plaisir. — Je veux bien, dis-je, mais, lui, voudra-t-il ? — Oui, si je le lui commande. » Il le reprend, il lui parle à l'oreille...



...et, vraiment, le chien a l'air de comprendre : il hoche la tête, il fait de petits jappements. Son maître le présente successivement à chacune de nous. Goliath nous regarde,...

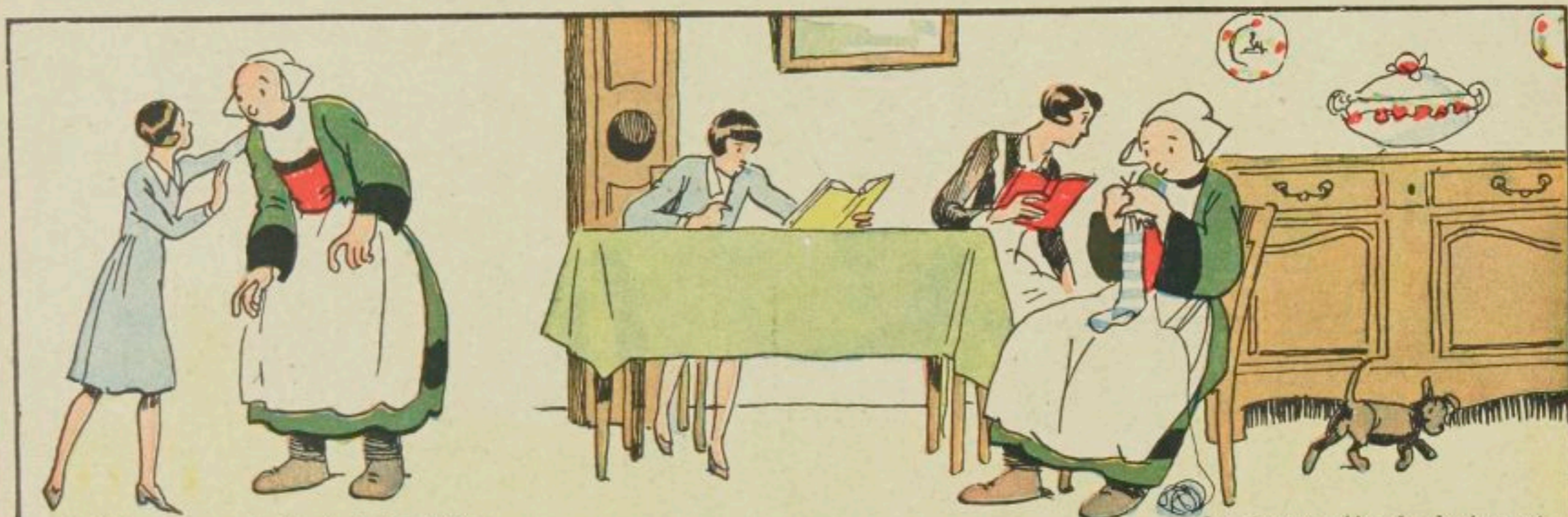
...nous flairer, puis il lèche nos mains et fait trois petits aboiements, très bas, très doux. « Vous voilà grands amis, dit Jean-Louis. Ces aboiements-là, ça signifie que vous lui plaisez. A quelqu'un de malhonnête... »

« ...il parlerait d'une autre voix et, peut-être, il sauterait à ses mollets. — Merci de ta gentillesse, Jean-Louis ; nous gardons Goliath : s'il ne nous sert pas comme gardien, il nous distraira. »



Jean-Louis parti, mes deux jeunes commencent dans la salle à manger une bonne partie de jeu avec le petit chien, vraiment très drôle. Il fait le beau, il rapporte les objets qu'on lui lance. Je m'amuse quelques instants à le regarder...

...et puis j'interromps la partie : « Parlons peu, parlons bien. Nous n'avons autant dire plus le sou, et nous ne vivons pas de l'air du temps, c'est bien certain. J'ai grande envie de téléphoner à Madame. — Attendez ! » crie Mariette. Elle en est toujours à son idée d'un voleur qu'on retrouvera encore en possession de nos billets de banque.



Indécise, je prends l'avis de Loulotte. « Ne téléphone pas, répond-elle, attendons ; ça me fait tant de peine de demander de l'argent à Mémé ! » Attendons, puisqu'elle le désire, mais, probablement, ce sera reculer pour mieux sauter.

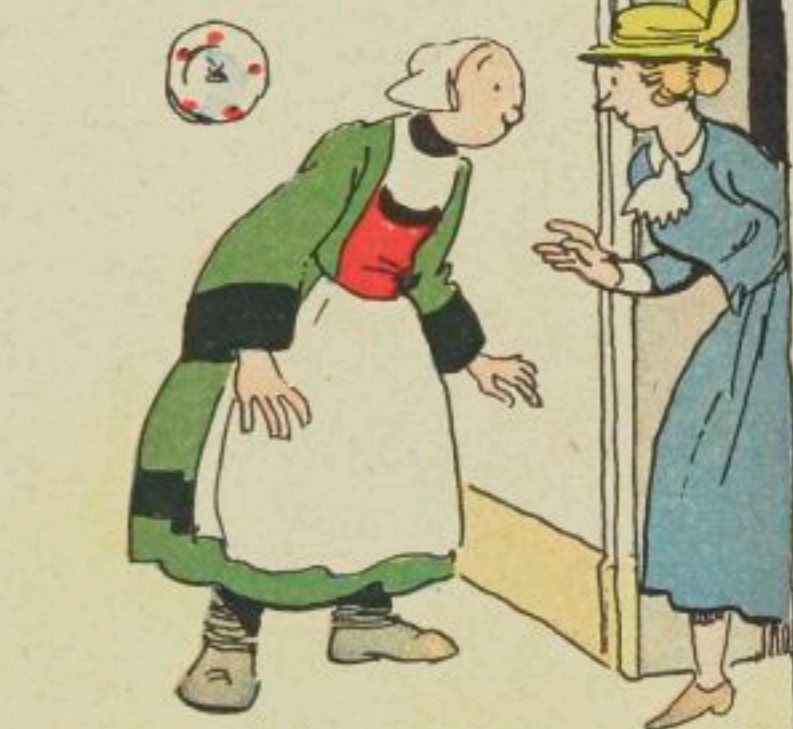
Préoccupées, nous n'avons pas l'esprit à sortir ; nous nous installons pour passer chez nous la fin de la journée. Loulotte, courageuse, travaille à ses devoirs de vacances, Mariette lit, et moi je tricote auprès d'elles.

Le temps s'écoule lentement, égayé seulement par les manèges de Goliath qui ne cesse de flairer à travers la pièce. Si, par mégarde, nous laissons tomber un objet...



...vite il le prend, nous le rapporte. Mariette le suit des yeux. « Il a de l'ordre, dit-elle. Avec lui, on ne doit rien pouvoir perdre. » En riant, elle ajoute : « Il nous retrouvera peut-être notre argent. »

Je lui fais signe de se taire : il ne faut pas réveiller le chagrin de Loulotte. Heureusement, celle-ci, plongée dans un problème, n'a rien entendu.



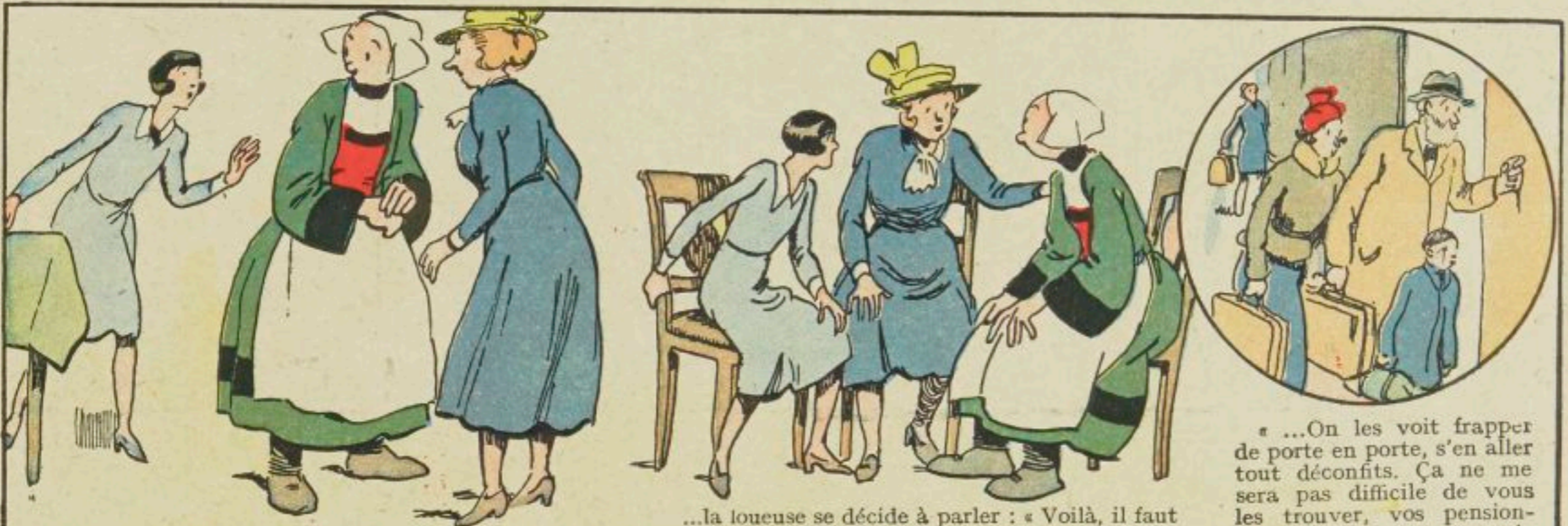
On frappe à la porte. De nouveau, voici Mme Causette. Je l'invite à goûter. Elle me demande comment j'ai été reçue à la gendarmerie. Mais elle écoute à peine mon récit ; il me semble qu'elle est déjà au courant.



Elle est très agitée : sa tasse à la main, elle se lève, se rassied. Je soupçonne qu'elle est venue pour me dire quelque chose et qu'elle ne s'y décide pas. « Bien merci de votre gentillesse, fait-elle... J'ai de l'occupation... Il faut que je vous quitte. » Elle se dirige...



...vers la porte, l'ouvre, fait un pas dans le vestibule. Mais, c'est une fausse sortie. Elle revient aussitôt sur ses pas : « Ah ! j'allais oublier ! Il m'est venu une idée qui vous éviterait d'avoir à demander de l'argent à Mme la Marquise de Grand-Air. »



Du coup, Loulotte lâche son problème. Anxieuse, elle supplie : « Dites vite votre idée, madame Causette. Qu'est-ce qu'il faut faire ? » Ainsi encouragée.

...la loueuse se décide à parler : « Voilà, il faut que vous preniez des pensionnaires. Avec deux seulement, vous auriez assez de bénéfice pour payer toutes vos dépenses. Vous avez des chambres libres tandis qu'il n'en reste pas une seule à louer dans tout Beaulieu, et chaque jour il arrive de nouveaux touristes...

« ...On les voit frapper de porte en porte, s'en aller tout déconfits. Ça ne me sera pas difficile de vous les trouver, vos pensionnaires. Justement, on m'a recommandé, pas plus tard qu'hier...



...une dame bien tranquille, bien convenable, qui arrivera par le train de demain matin. Et puis, un Monsieur, plus tout jeune, bien convenable aussi. Les voulez-vous, mademoiselle Bécassine ? » J'hésite, je commence une série de *euh ! euh ! p'êlle ben... Je m'demandè...* « Enfin, parle ! » fait Loulotte à bout de patience.

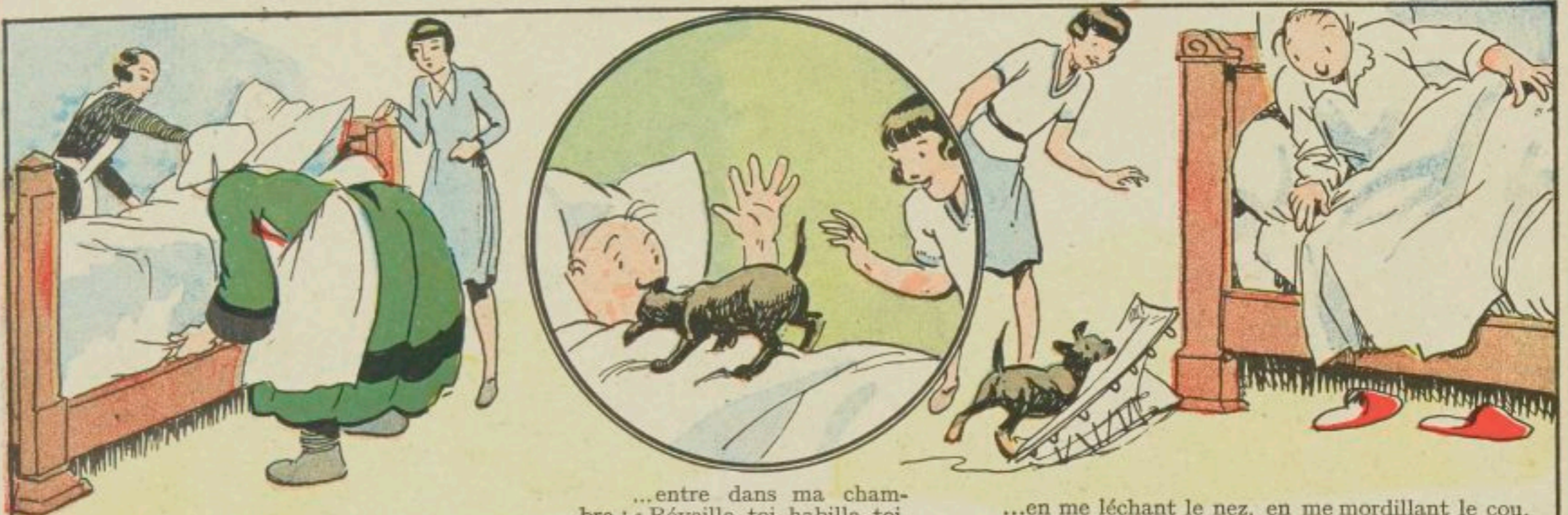
« Eh bien ! je me demande si Madame sera contente que nous fassions les aubergistes. Je vais m'en informer. » Je me dirige vers le téléphone. Loulotte m'arrête : « Tu perds la tête, ma pauvre Bécassine. Si nous pensons aux pensionnaires...

...c'est justement pour éviter d'informer Mémé que j'ai perdu son argent. » Très animée, elle continue : « Il faut accepter l'offre de M^{me} Causette. Dis oui, ma petite Bécassine. »



Mariette se joint à elle. La loueuse insiste : « Essayez toujours. Si ça ne va pas, vous les renverrez, vos pensionnaires. Vous ne serez pas mariée avec eux. » Elle rit de sa plaisanterie. Loulotte me cajole ; elle déclare : « Si tu ne dis pas oui, je ne t'aimerai plus. »

Alors, je le dis, ce *oui* tant désiré. M^{me} Causette est visiblement enchantée. « C'est donc entendu, dit-elle en nous quittant ; demain, vers les huit heures, je vous amènerai la dame, et peut-être aussi le monsieur. Je vous laisse maintenant à vos préparatifs. »



Ils ne sont guère longs, nos préparatifs. En moins d'une demi-heure, l'ouvrage est fait et bien fait. Je dis alors que la journée du lendemain sera fatigante, et je donne le signal d'aller dormir.

Dès six heures du matin, Loulotte...

...entre dans ma chambre : « Réveille-toi, habille-toi, paresseuse. Mariette achève sa toilette. J'ai fini la mienne. » Je suis encore engourdie de sommeil. Mais Goliath bondit sur mon lit; il me dit bonjour...

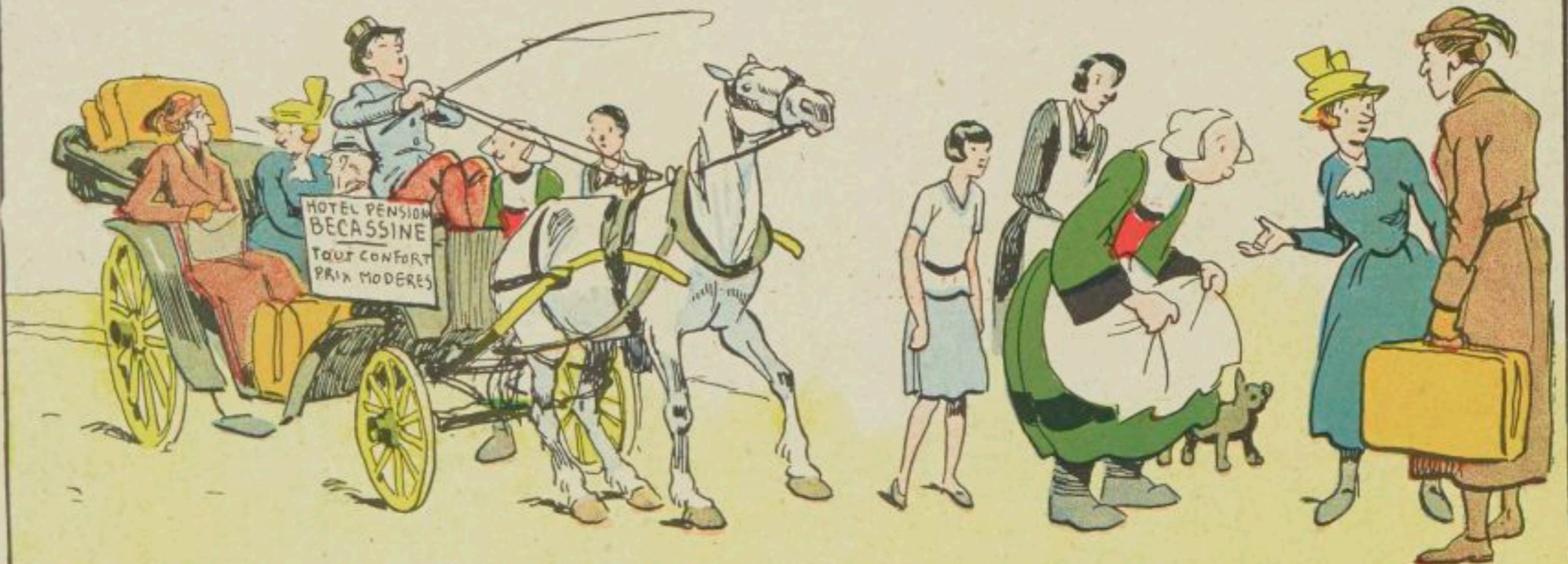
...en me léchant le nez, en me mordillant le cou. Et puis, il ressaut à terre, et voici qu'il fait le valet de chambre. La veille au soir, fatiguée, j'ai laissé mes effets en désordre. Goliath s'empresse d'apporter près du lit tout ce qui traînait dans la pièce.



Je me résigne à me lever. Ma toilette est abrégée par l'aide que m'a donnée Goliath. Brave petit chien ! Une caresse lui dit mon merci. Je n'en dis pas autant à Loulotte qui m'a réveillée inutilement, car nous n'avons rien à faire jusqu'à l'arrivée du train.

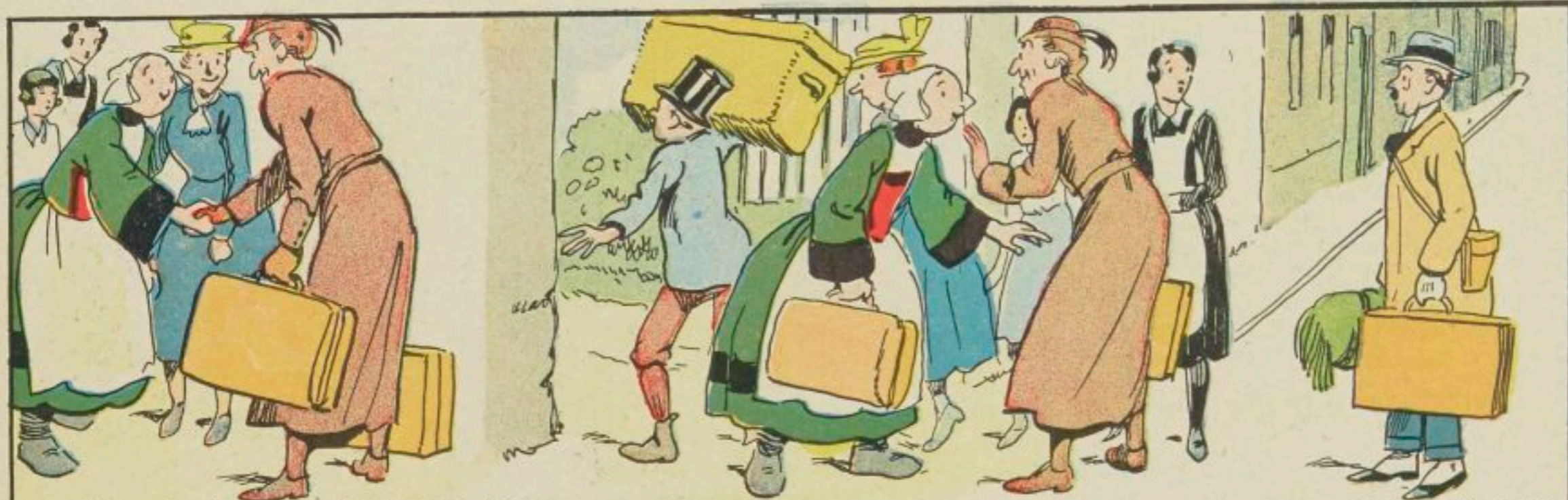
Huit heures approchent. Nous devrions attendre nos pensionnaires dans la maison ou dans le jardin, ça serait plus digne. Mais Loulotte et Mariette, impatientes, sortent dans la rue. Je suis obligée de les suivre;

On entend le claquement d'un fouet, le bruit d'une voiture qui cahote, un grincement d'essieu et de ressorts que nous connaissons bien. « Les voilà ! crie Loulotte. C'est Jean-Louis qui les amène. » La voiture paraît au tournant de la rue.



Pour la circonstance, Jean-Louis s'est coiffé d'un chapeau haut de forme qui lui vient sans doute d'un ancien cocher du château. Il a orné le siège de la pancarte que vous voyez sur le dessin.

Il me la désigne et murmure : « Ça fait de la réclame. » M^{me} Causette descend la première, elle nous présente : « M^{lle} Bécassine... M^{me} Lœilatou. » M^{me} Lœilatou est grande, large d'épaules...



«...elle parle d'une voix retentissante. Elle ressemble un peu à mon gendarme de l'autre jour, la moustache en moins, naturellement. Encore, en regardant bien, voit-on qu'elle en a un soupçon. Elle me donne une poignée de main à me décrocher le bras...

«...elle en donne une à Loulotte et à Mariette. Jean-Louis et moi avons commencé à prendre les sacs et bagages. « Laissez, dit-elle de sa voix de commandement, je prendrai le reste, j'en porterais facilement le double. »

Au moment où nous allons franchir la grille du jardin, une voix, si douce qu'on l'entend à peine, nous arrête. Et la voix dit : « On m'ou... oublie. On ne me pré... présente pas. » Tiens, c'est vrai, nous n'avons pas vu...



«...notre autre pensionnaire, caché qu'il était par la forte carure de M^{me} Lœilatou, et nous l'avons oublié. Tout trottinant, il nous rejoint. Qu'il est petit ! Qu'il semble fragile, timide aussi ! Il a des gestes menus...

«...comme ceux des enfants, mais il sourit avec une telle expression de bonté que, tout de suite, il est sympathique. La douce voix reprend : « Je me pré... é... sente moi... oi-même : M. Mou... outon Abé... Abel. Vous enten...endez. Je bé...é... gaye, et même je bê...é...èle...

«...comme un mou...outon. » Il sourit. Nous rions de bon cœur. « Nous avons causé pendant le voyage, c'est un homme charmant », opine M^{me} Lœilatou. Passant brusquement à un autre sujet, elle reprend : « Tiens ! vous avez un chien ? Il n'est pas beau. »



Goliath, qui flaire les nouveaux venus, est tout juste poli avec M^{me} Lœilatou. Il ne semble pas avoir pour elle une sympathie bien vive. Au contraire, son examen est très favorable à M. Abel Mouton. Il jappe doucement, se frotte contre lui...

«...pour quêter ses caresses et, tout d'un coup, apercevant un œillet tombé à terre, il le prend, l'offre en faisant le beau. Vous dire le contentement de M. Mouton ! Il est ému, il répète : « Ce Go...o...liath ! Quel bon...on petit chien ! Qu'il est gen...entil ! »



Je conduis M. Mouton jusqu'à la porte de sa chambre, puis j'entre avec M^{me} Læilatou dans celle qui lui est réservée. Elle la parcourt rapidement du regard et prononce : « C'est très bien. » Sa voix brève et sèche m'intimide.



Je l'aide à ranger le contenu de sa valise. Par moments, elle s'arrête, regarde de nouveau la chambre et, d'un geste rapide et décidé, elle redresse un tableau qui était de travers, elle essuie sur la commode...



...un peu d'eau tombée d'un vase de fleurs. Rien ne lui échappe, elle mérite son nom : elle a vraiment l'œil à tout. Brusquement, c'est moi qu'elle regarde, d'un regard qui, aussitôt, me rappelle celui du gendarme...



...auquel elle ressemble. Elle me demande : « Vous avez été volée ? » Sous son terrible regard, je me trouble autant que si j'avais quelque chose à me reprocher. Je balbutie : « Je ne sais pas si l'argent a été volé ou perdu... »



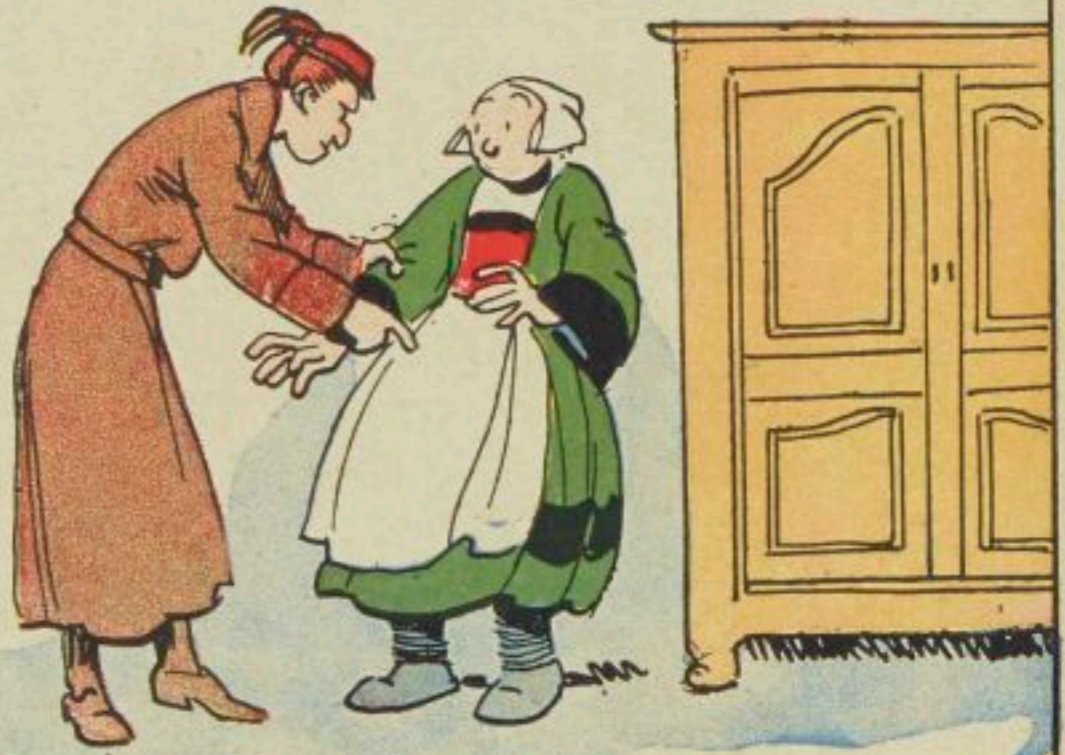
« ...Je le crois plutôt perdu. — Bon, racontez-moi en détail ce qui s'est passé. » Je commence mon récit, plus à mon aise, parce que M^{me} Læilatou a cessé de me regarder. Elle prend des notes...



...sur son carnet. Par moment, elle me questionne. On dirait que déjà elle connaît, au moins en gros, ce que je lui raconte. Quand j'ai fini, elle commande : « Montrez-moi l'endroit où l'accident s'est produit. » De nouveau, le vestibule du second étage, l'échelle...



...le grenier. Qu'elle est donc souple, agile et rapide, cette femme-gendarme, et que ses questions sont nettes et précises ! Quand, descendues du grenier, nous nous retrouvons au pied de l'échelle, à brûle-pourpoint, elle me demande : « Vous n'avez plus d'argent ? »



Le terrible regard accompagne ces paroles. Je dis que ma bourse est presque vide. Elle insiste : « Vous êtes certaine que vous n'avez plus d'argent ?... Ni dans votre poche ?... Ni ailleurs ? » Drôle de question et drôle d'air ! Est-ce qu'elle me soupçonnerait ?



Cette idée me rend mon aplomb et alors, la regardant bien en face à mon tour, un peu en colère, je lui jette : « J'ai dit ce que j'ai dit, et quand Bécassine dit quelque chose, ça n'est pas de la menterie. » Elle paraît contente de ma révolte, elle sourit.

Son air devient aussi amable qu'il peut l'être. Elle reprend : « Ne vous fâchez pas. Je devais vous interroger comme je l'ai fait. Maintenant, prenez ces enveloppes. C'est le paiement de M. Mouton et le mien pour notre première semaine de pension. »

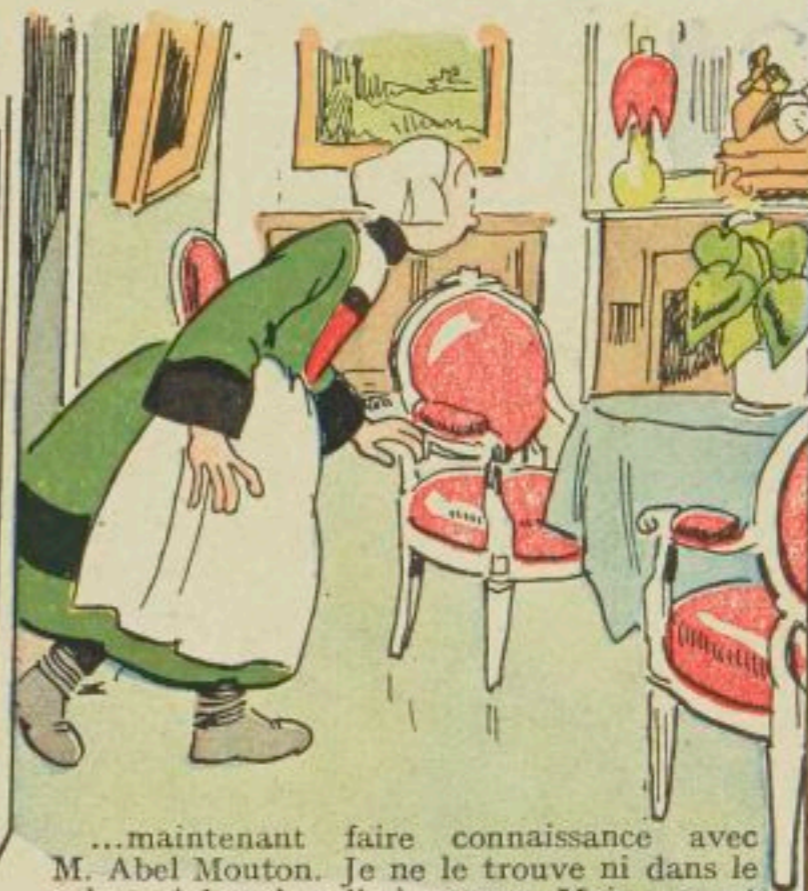
« — Bien te merci, madame, ça me rendra service. » Elle se dirige vers sa chambre. J'en profite pour regarder le contenu des enveloppes. Aussitôt, je cours après ma pensionnaire : « Madame, vous me donnez trop...



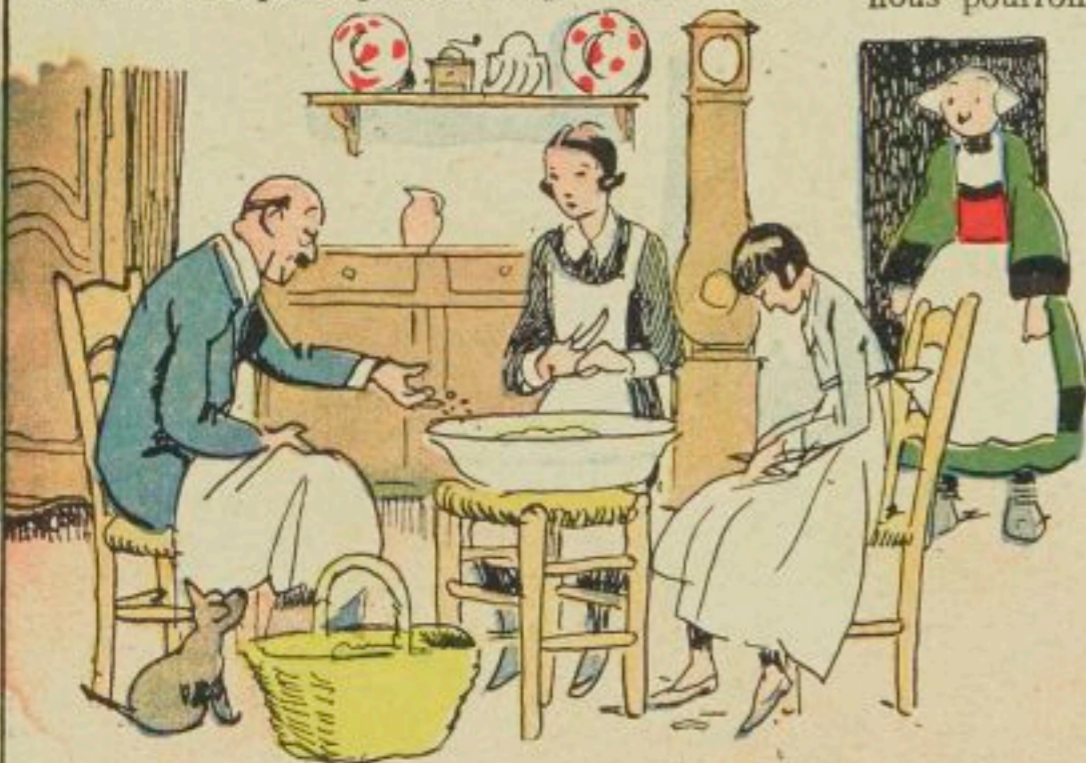
« ...C'est un prix de grand hôtel et pas de petite pension de famille. » Je veux lui rendre une partie de la somme. Elle la repousse et, souriant encore, tout à fait gentiment cette fois, elle dit : « C'est bien ainsi. La petite pension me plaît beaucoup...



« ...Vous aussi, Bécassine, vous me plaisez. » Et, me poussant un peu brusquement, elle ferme sa porte... Puisqu'ils tiennent à être généreux, tant mieux pour nous, et aussi pour eux : nous pourrons les gâter. Allons...



...maintenant faire connaissance avec M. Abel Mouton. Je ne le trouve ni dans le salon, ni dans la salle à manger. Mais, venant de la cuisine, j'entends sa voix mêlée à celle de Loulotte et de Mariette. Les voici tous les trois, tous les quatre même, car Goliath...



...est accroupi près de son nouvel ami et le regardant avec des yeux pleins de tendresse. Tous, sauf Goliath, bien entendu, écosent des petits pois et tous également sauf Goliath, mais y compris M. Abel Mouton, sont affublés d'un tablier de cuisine.



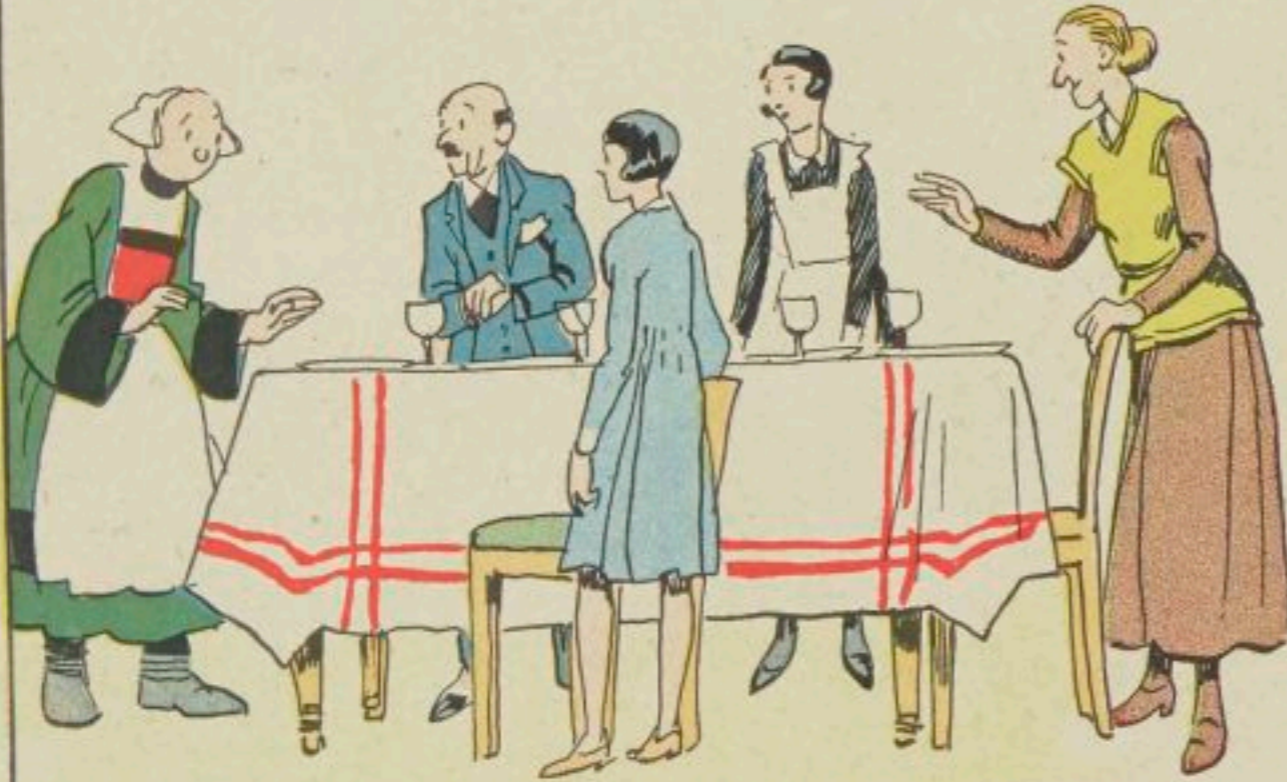
Voyant cela, je prends ma grosse voix. « Vous n'êtes pas folles, dis-je à mes deux demoiselles, de faire travailler Monsieur, comme s'il était aide de cuisine ? » Ensemble elles protestent : « C'est lui qui a voulu ! » Et lui appuie : « Elles di...i...sent la...a vé...é...rité. »



M. Abel Mouton confirme : « Oui, c'est bien moi qui ai de... e... man... andé à les ai... aider. Vou... ous perm... ettez que je conti...i...nue à les ai...aider ? Elles sont si gen...en...tilles ! » Certainement, je permets.

Alors, il me remercie de ma permission. Moi, je le remercie de son enveloppe généreuse. Nous sommes si empressés à nous remercier que nous parlons ensemble, tandis que Loulotte et Mariette s'esclaffent...

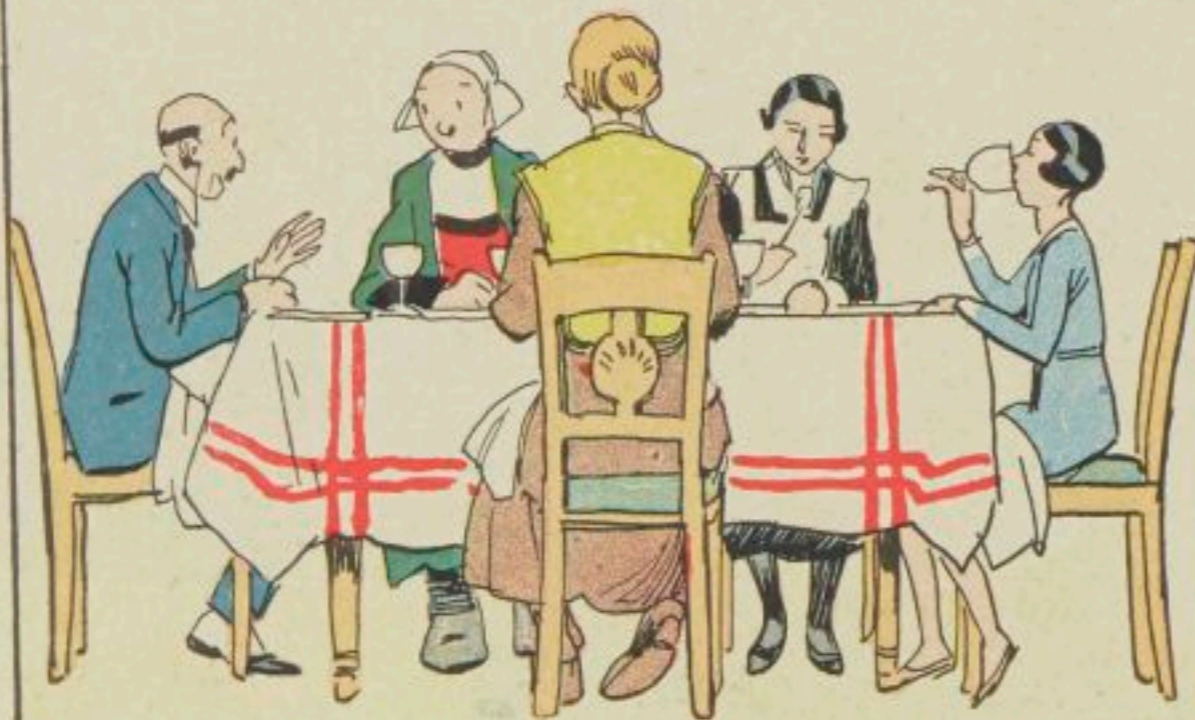
...et que Goliath pousse des jappements joyeux. Cela fait une vraie cacophonie. Aucun de nous n'entend les paroles de l'autre, ce qui ne nous empêche pas de nous séparer aussi bons amis qu'il est possible de l'être.



Un peu avant l'heure du déjeuner, nous nous trouvons tous réunis dans la salle à manger. J'entre la dernière et, tout de suite, j'exprime ma surprise. « Tiens, dis-je, je vois cinq couverts sur la table...



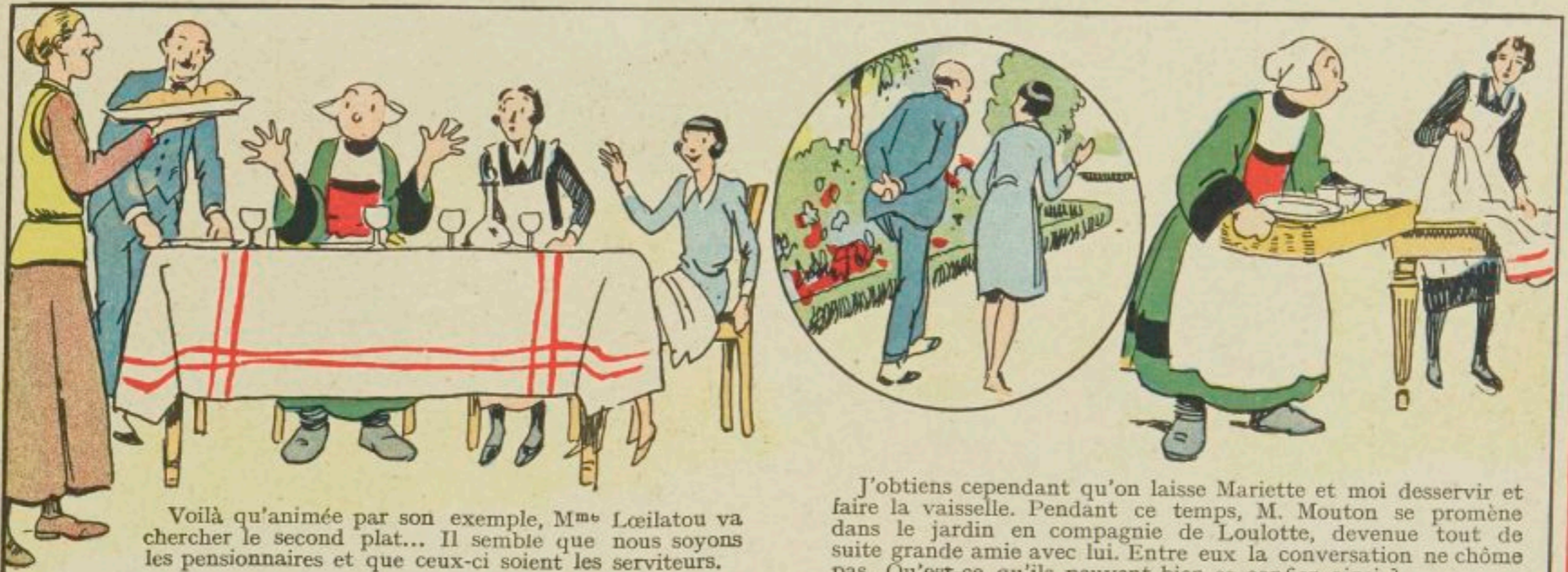
« ...Cependant, il était entendu que nos pensionnaires prendraient leurs repas ensemble, servis par Mariette et moi, et nous trois les nôtres ensuite. — Ça sera plus gai de manger tous ensemble », déclare M^{me} Lœilidou.



« — Et plus in...intime, appuie M. Albert Mouton, plus fa... fa... mille. Je n'en ai pas, de fa...fa...mille. Je suis cé...cé...liba...ba...taire. Acceptez les repas comme en fa...fa...mille, mademoiselle Bé...bé...cassine. » J'accepte, naturellement, après m'être fait un peu prier. Le déjeuner est bien agréable. Au premier aspect, M. Mouton paraît un peu simple...



... mais, quand il cause, on s'aperçoit qu'il est très instruit. Il raconte toutes sortes de choses intéressantes. Et qu'il est complaisant et sans façons ! J'ai beau vouloir l'en empêcher, il coupe le pain, il change les assiettes.



Voilà qu'animée par son exemple, M^{me} Lœilatou va chercher le second plat... Il semble que nous soyons les pensionnaires et que ceux-ci soient les serviteurs.

J'obtiens cependant qu'on laisse Mariette et moi desservir et faire la vaisselle. Pendant ce temps, M. Mouton se promène dans le jardin en compagnie de Loulotte, devenue tout de suite grande amie avec lui. Entre eux la conversation ne chôme pas. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien se confier ainsi ?



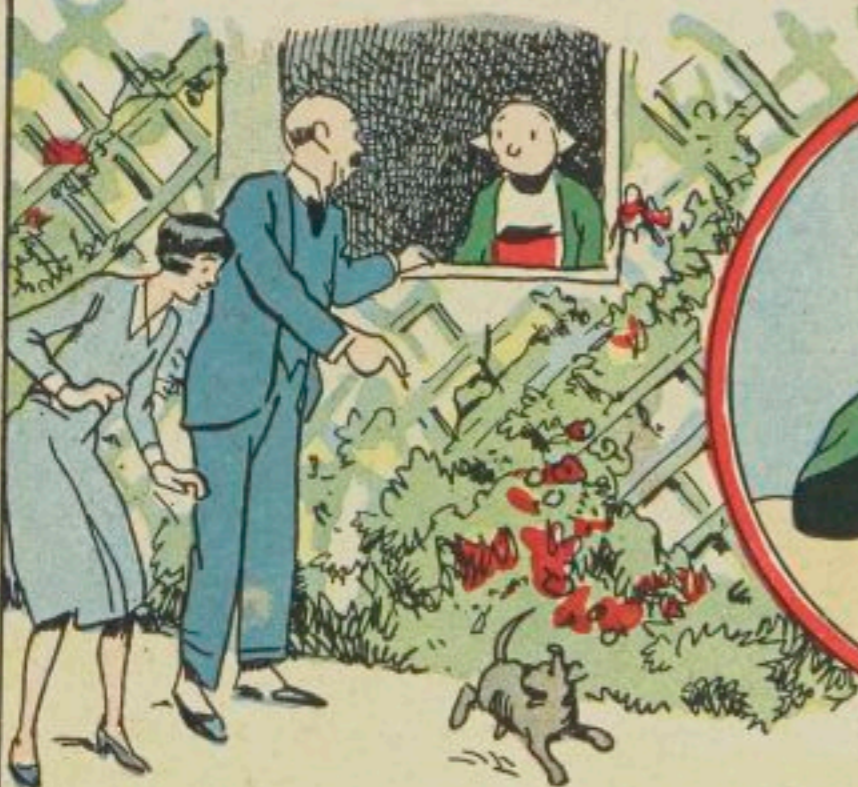
A un moment où ils passent devant la fenêtre de la cuisine, j'entends que Loulotte raconte à M. Mouton son accident et ce qui s'en est suivi.



Moi, c'est un sujet que je n'ose pas aborder, sachant qu'il est pénible à ma chérie : à notre pensionnaire, elle en parle sans gêne, sans émotion. Il ne perd pas un de ses mots, il la questionne, lui demande des détails.



Vers la fin de leur conversation, comme ils repassent devant ma fenêtre, il s'arrête et me dit sans bégayer, sa langue étant maintenant déliée : « M^{me} Lœilatou croit l'argent volé ; moi, je le crois seulement égaré... »

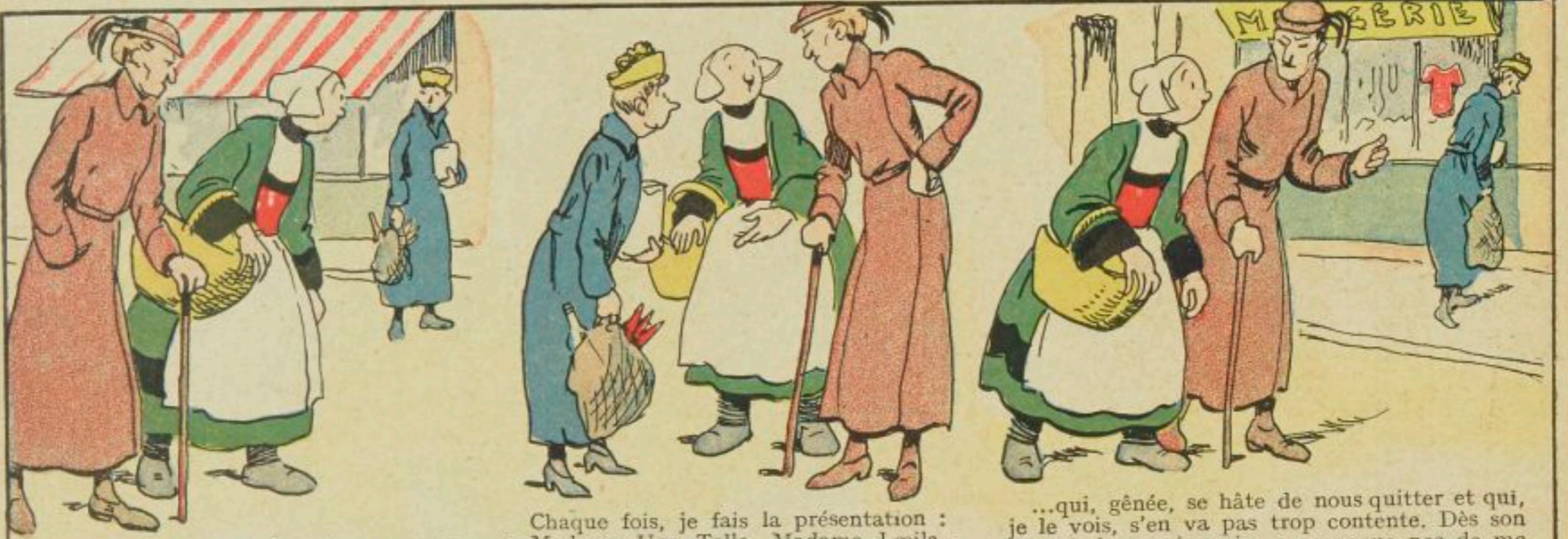


« ...Nous allons le rechercher, et je ne serais pas surpris si celui-ci nous le faisait retrouver. » Il montre Goliath qui, comprenant qu'on parle de lui, se met à faire ses amusantes cabrioles.

Pour continuer mon histoire, je me reporte au carnet sur lequel, chaque soir, j'écrivais ce qui s'était passé pendant la journée. Je copie mes notes en les complétant un peu.



Mercredi. Ce matin, au moment où je pars aux provisions, M^{me} Lœilatou me demande si je veux bien qu'elle m'accompagne. Je lui réponds que j'en serai enchantée, et ce n'est vrai qu'à moitié, car, malgré son changement de ton et d'attitude, elle continue à beaucoup m'intimider.



Je prends mon panier et nous nous mettons en route. Je ne suis plus une étrangère dans le pays. A mesure que nous rencontrons des personnes de connaissance, il faut s'arrêter pour un bout de causerie.

Chaque fois, je fais la présentation : « Madame Une Telle, Madame Lœilatou. » Celle-ci ne parle guère ; tout juste autant qu'il faut pour être polie, mais elle regarde fixement, de son œil de gendarme, la Madame Une Telle...

...qui, gênée, se hâte de nous quitter et qui, je le vois, s'en va pas trop contente. Dès son départ, la pensionnaire ne manque pas de me demander : « Est-ce une de celles qui ont envahi votre maison le lendemain de l'accident ? »



Nous commençons nos achats chez M^{me} Belcrème. Il n'y a pas plus bavard dans tout Beaulieu. A chaque cliente, elle raconte des histoires pendant dix minutes avant de commencer à la servir.



Quand vient enfin notre tour, M^{me} Belcrème défile ses questions : « Votre petite est-elle tout à fait remise ?... Il paraît que vous avez des pensionnaires... Madame en est sans doute ?... Enchantée de faire votre connaissance, Madame... »



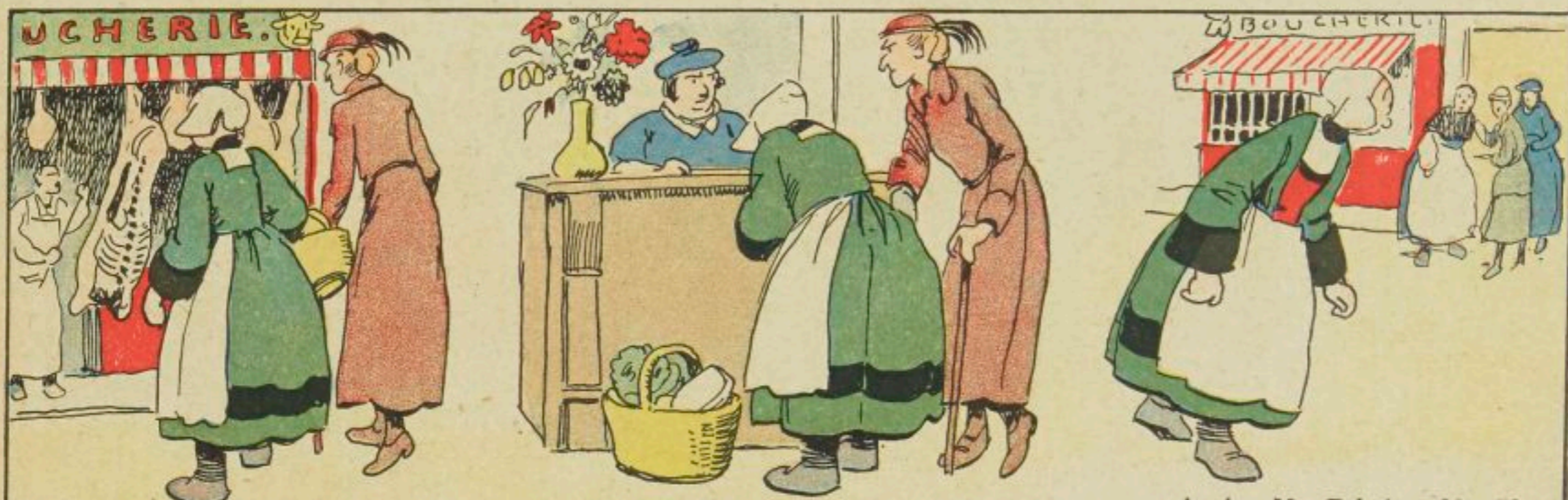
« ...Et cet argent perdu, l'avez-vous retrouvé ? » A ces derniers mots, M^{me} Lœilatou entre dans la conversation et, bientôt, c'est elle qui questionne : « Avec tous ces touristes qui ont envahi Beaulieu cette semaine, ... »



« ...vous devez bien gagner votre vie. A peu près quel bénéfice par jour ? N'avez-vous pas mis tout dernièrement une grosse somme à la Caisse d'Épargne ? D'où venait-elle ? » M^{me} Belcrème est indiscrète...



...mais elle n'aime pas qu'on le soit vis-à-vis d'elle. Elle reste d'autant plus interloquée que le regard de ma compagne ne la lâche pas. Pour se débarrasser de nous, ... »



...elle se hâte d'emballer ma commande et de me la remettre. La même scène, à peu près, se renouvelle chez les autres fournisseurs. A la boucherie, les choses manquent de mal tourner.

La bouchère, M^{me} Platecôte, est violente et coléreuse. Je vois que la montarde lui monte au nez, je crains une dispute et, pour l'éviter, je hâte le départ... L'après-midi, j'ai rencontré...

...sur la place M^{me} Belcrème, M^{me} Platecôte, et la boulangère, et la charcutière, d'autres encore ; réunies en groupe, elles péroraient avec beaucoup d'animation. J'aurais bien voulu les éviter, mais elles me voient, m'appellent...



...et alors, ce que j'ai été attrapée ! « Vous nous amenez du joli monde. Qu'est-ce que c'est que c'est que votre pensionnaire ? Un juge d'instruction ? Un agent de police ? Si elle entre encore chez nous, ça fera du vilain. » La grosse bouchère ajoute : « Justement, j'ai un manche à balai tout neuf pour la reconduire. »



J^{udi}. Auraient-elles raison ? M^{me} Lœilatou serait-elle de la police, envoyée chez nous pour découvrir ce fameux voleur auquel je continue à ne pas croire ? Ce matin, de nouveau, elle m'accompagne dans mes courses...



...mais, heureusement, sans me suivre chez nos fournisseurs. Nous croisons M. le Maire. Je le salue. Il me répond en touchant son chapeau. Il ne regarde pas M^{me} Lœilatou, ou, du moins, il feint de ne pas la regarder.



Nous sommes en ce moment devant la glace du magasin de nouveautés. Par hasard, je jette les yeux sur cette glace, et qu'est-ce que je vois ? M. le Maire qui fait un signe de la main à ma pensionnaire et celle-ci qui répond par un autre signe.



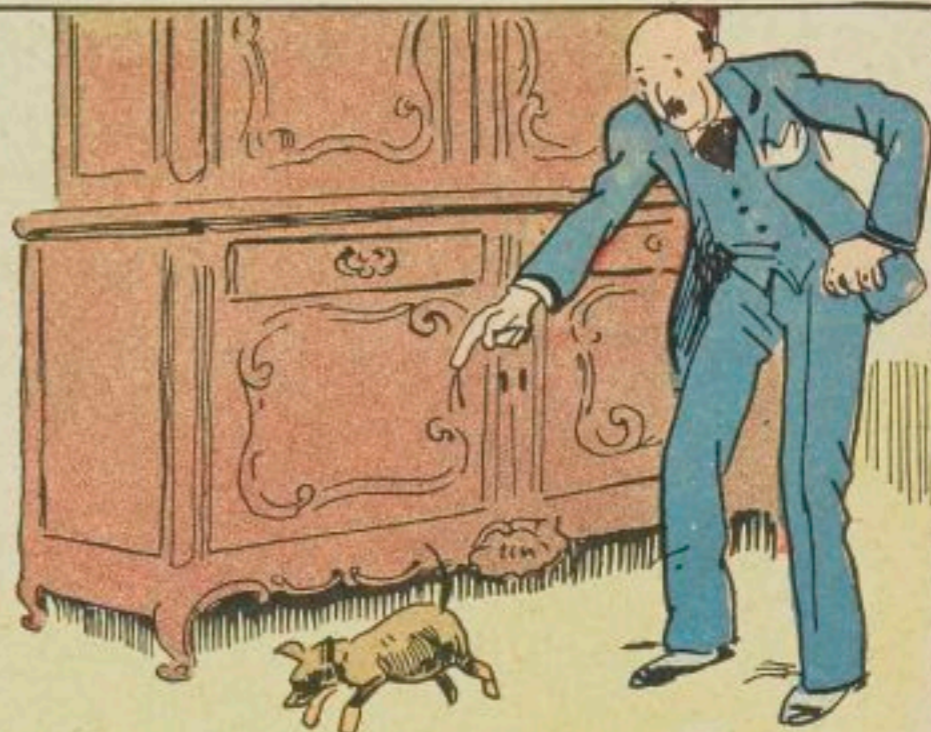
Donc, ils se connaissent et ne veulent pas qu'on le sache. A la gendarmerie, M. le Maire a dit qu'il avait une idée pour prendre le voleur. Est-ce que son idée ça serait M^{me} Lœilatou, policière ?



Vendredi. — M. Abel Mouton, lui, n'est pas de la police, j'en mettrais ma main au feu. D'abord, il ne croit pas au voleur. C'est même l'occasion de grandes disputes entre lui et Mariette.



Sa principale raison de n'y pas croire, c'est que Loulotte n'y croit pas et il trouve parfait tout ce que dit Loulotte. Sûrement, il n'aimerait pas davantage cette petite s'il était son grand-père. Sachant que ce serait pour elle une grande joie...



... il s'est mis en tête de retrouver les billets de banque et, pour cela, il compte sur son autre inséparable, qui est Goliath. Sans cesse, il parcourt avec lui la maison, répétant : « Che...erche, pe...etit chien... Ra... apporte ! » Goliath ne demande pas mieux.



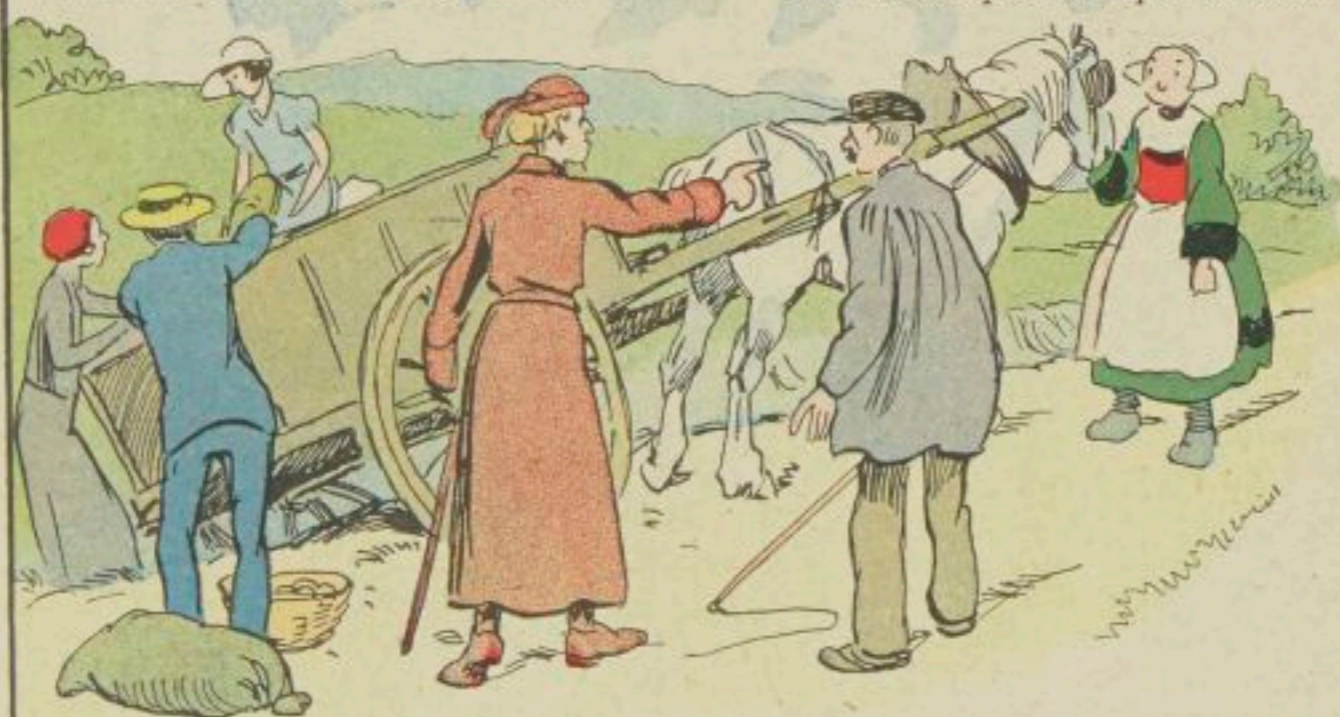
Il explore le dessous des lits, des commodes, les recoins du grenier, et y fait des trouvailles. Entre autres choses, il a rapporté un gant de Loulotte, un mouchoir de Mariette, d'autres objets encore, égarés par mes deux sans-soin. C'est toujours ça de sauvé.



Samedi. — Pas grand'chose à noter. Une bonne promenade tous ensemble, avec un goûter dans une jolie prairie parsemée de fleurs. M. Mouton nous aide à faire des bouquets, il nous dit le nom de chaque fleur qu'il cueille..



... à quelle famille elle appartient, tout cela d'une façon bien intéressante, bien simple aussi. C'est un vrai savant qui ne tire pas fierté de sa science. — En rentrant, nous rencontrons un fermier très ennuyé.



Une roue de sa charrette s'est engagée dans le fossé, il ne parvient pas à l'en retirer. « Nous allons vous aider ! » dit M^{me} Loëlatou. Elle commande la manœuvre : « Bécassine, à la tête du cheval pour le faire avancer quand je le dirai... Monsieur Mouton, Loulotte et Mariette, déchargez la charrette ; le fermier et moi, nous la soulèverons... Vous y êtes ? Une... deux... trois...



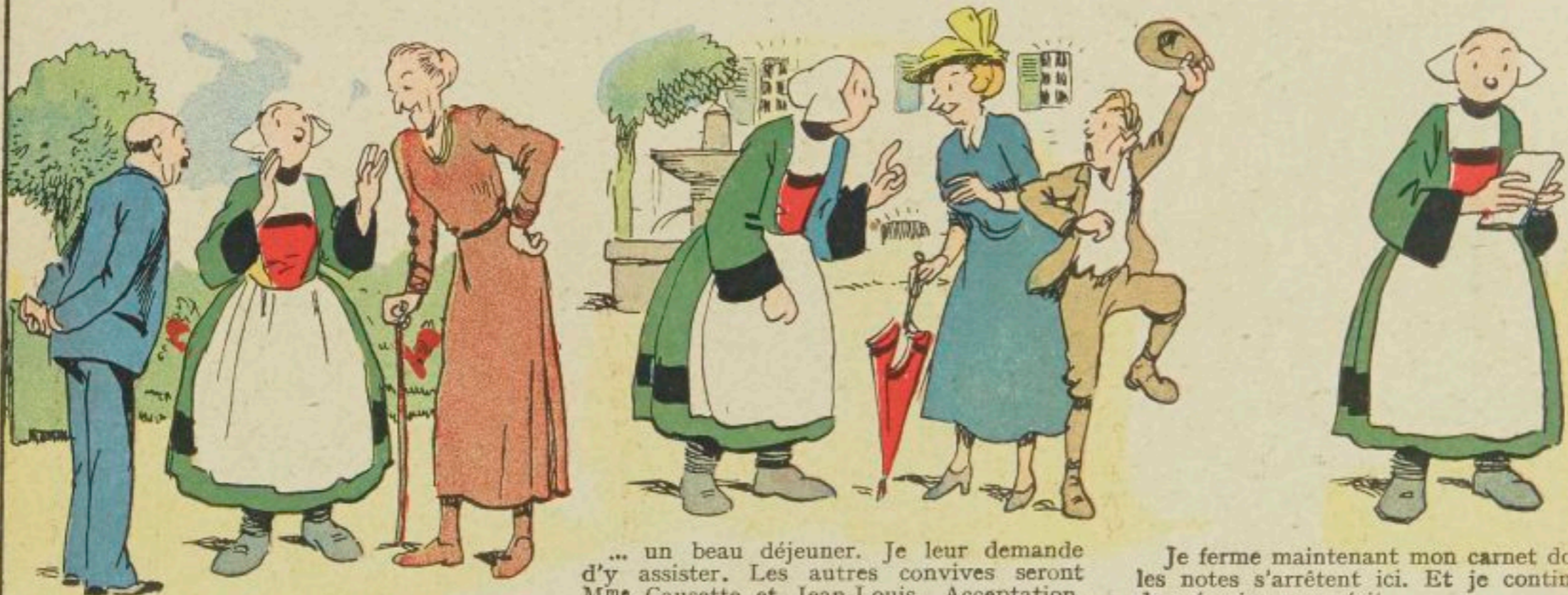
« ...Allons-y ! » En un clin d'œil, la charrette est sur la route. Le fermier se confond en remerciements. Elle a de la tête, notre pensionnaire ! Et quels biceps ! Si elle est de la police, les malfaiteurs qui auront affaire à elle manqueront sûrement d'agrément.



Dimanche. — En rentrant de la messe, je me dis qu'il va y avoir une semaine que je fais l'hôtelière. Il est temps de savoir où j'en suis de mes recettes et dépenses. Je m'installe au jardin et me mets à mes comptes.

« Ça va? » vient me demander Loulotte. Je réponds que ça va, et même que ça va presque trop bien. Les pensionnaires ont été si généreux que, la semaine terminée, il nous restera un gros bénéfice.

« Qu'est-ce que tu en feras? » demande Loulotte. Je réponds que c'est mon idée, mais que je ne veux pas la lui dire. Ma réponse lui déplaît, elle me quitte très en colère.



Mon idée, je la confie à nos deux pensionnaires quand je parviens à les saisir en l'absence de Loulotte. Dans deux jours, ce sera la Saint-Louis, la fête de ma petite qui, de ses vrais prénoms, s'appelle Louise-Charlotte. A cette occasion, je veux donner...

... un beau déjeuner. Je leur demande d'y assister. Les autres convives seront M^{me} Causette et Jean-Louis. Acceptation, remerciements; de même pour M^{me} Causette et Jean-Louis que je vois dans l'après-midi.

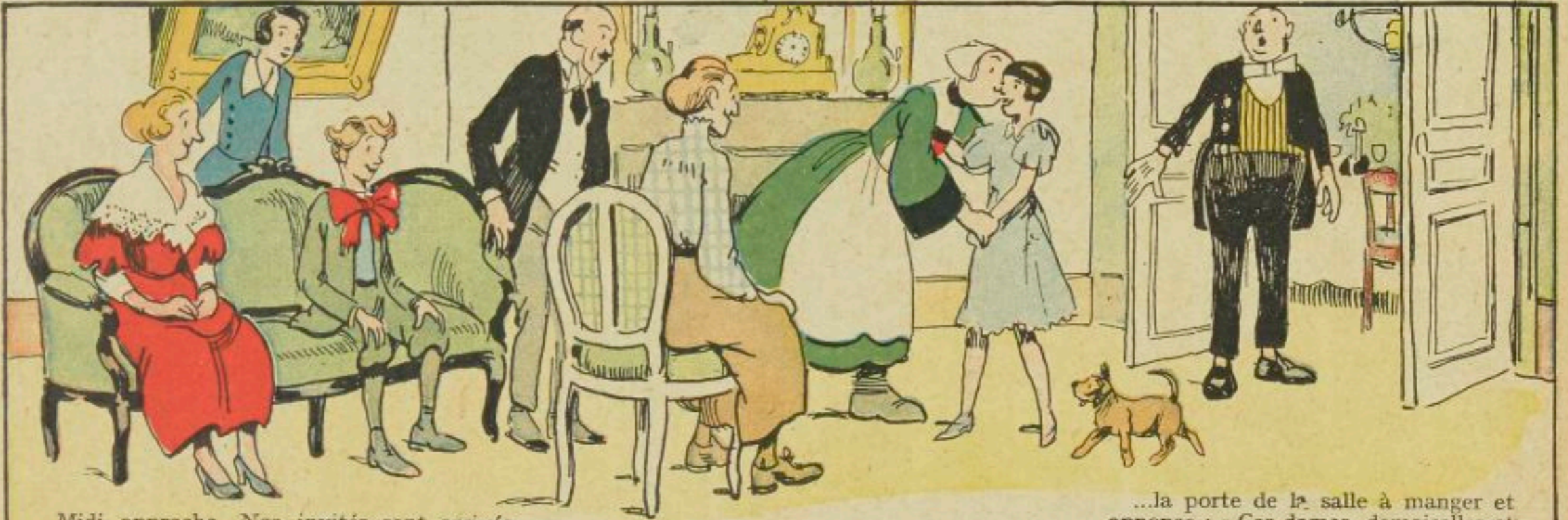
Je ferme maintenant mon carnet dont les notes s'arrêtent ici. Et je continue de mémoire mon récit.



C'est le matin de la Saint-Louis. Pour ménager la surprise à Loulotte, je lui ai demandé de me faire quelques courses et de promener Goliath jusqu'aux environs de midi. Dès qu'elle est partie, le branle-bas commence.

Mariette pare de belles fleurs la salle à manger et le salon. Palmyre s'active à son fourneau. C'est une fine cuisinière qui a servi longtemps au château. Je l'ai engagée pour mijoter de bons petits plats.

Julien, son mari, qui était jardinier, et qu'on employait parfois comme extra, fera le service. Il est presque sourd, pas très malin, un peu ridicule dans son ancienne livrée devenue trop étroite pour lui. Ça n'a pas d'importance: nous ne recevons pas le président de la République.



Midi approche. Nos invités sont arrivés depuis quelques minutes. Dans le salon, tous en grande toilette, nous attendons Loulotte. La voici ! « Que de monde ! dit-elle. Que vous êtes beaux et solennels !... »

« ... Qu'est-ce qu'il y a donc ? — Il y a que c'est ta fête ! — Oh ! que vous êtes gentils ! » Elle se jette à mon cou. Elle embrasse chacun des convives, M. Mouton sur les deux joues. Julien ouvre à deux battants...

...la porte de la salle à manger et annonce : « Ces dames, demoiselles et messieurs sont servis ! » On passe à table. Palmyre s'est surpassée. Les truites meunière, le filet financière, les poulardes en gelée avec salade russe, les pêches flambées...



... tout est parfait ! Au dessert, M. Mouton se lève, tire un papier de sa poche. Je demande : « C'est un discours ? — Non, une petite poésie que j'ai composée ce matin. » Il la lit sans bégayer. C'est charmant, gracieux, tantôt souriant, tantôt ému...

Plusieurs fois, les applaudissements l'interrompent. Il termine, en regardant Loulotte :

« Et pour bien couronner ces moments de bonheur, Accepte nos cadeaux, vraies offrandes du cœur... »
« Des cadeaux aussi ! s'écrie-t-elle. En voilà une belle fête ! »



Je lui dis de nous attendre un instant. Bien vite, tous, nous allons chercher ce que nous avons acheté et, revenant en cortège, nous le lui remettons. Faut-il vous décrire les embrassades, les vœux, les remerciements, tout cela mélangé de rires et d'attendrissements ? Soudain, Loulotte dit : « Toi aussi, mon petit Goliath,...

« ... tu m'apportes un cadeau ? » J'avais remarqué qu'il avait disparu pendant tout le déjeuner. Maintenant il revenait, tenant dans sa petite gueule un paquet blanchâtre...

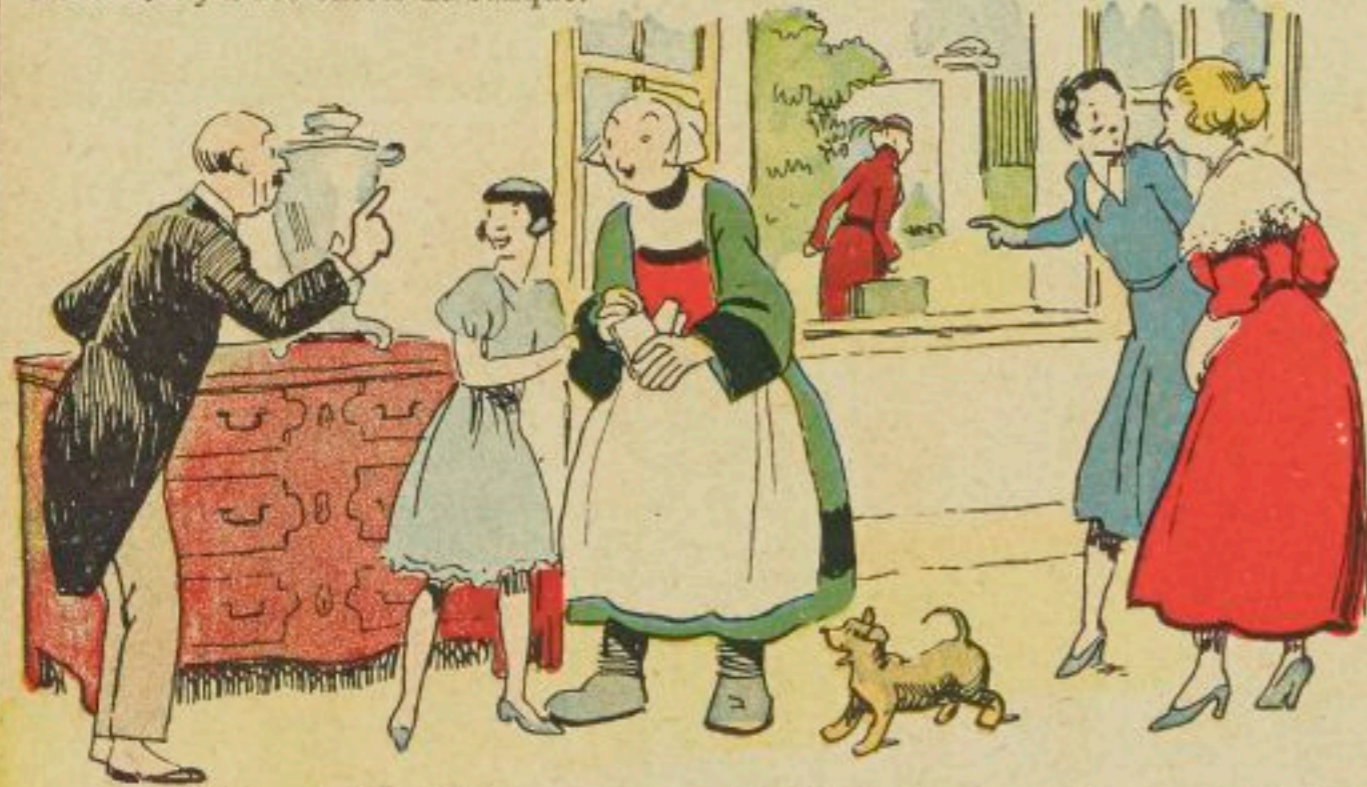
... et fixant Loulotte comme pour lui dire : « Prends donc ! » Elle se penche, elle saisit le paquet, le regarde, et alors... un coup de théâtre se produit.



Car, d'une voix que l'émotion étrangle, Loulotte s'écrie : « L'argent de Mémé est retrouvé ! » Elle ne peut en dire davantage. Ses mains tremblent, elle me passe le paquet. Dessus, je lis : *Cigarettes pour asthmatiques*. Dedans, il y a des billets de banque.

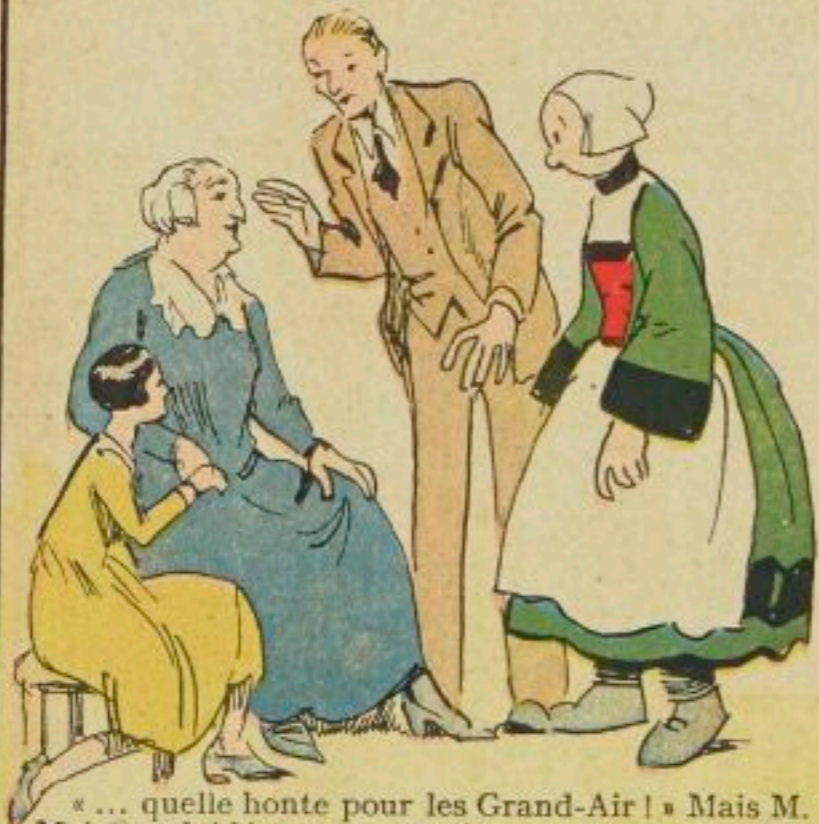
Je les sors, je les compte. Ce sont bien ceux que nous avons tant cherchés, pas un ne manque. Loulotte, un peu calmée, reprend : « Je me rappelle... Je ne savais qu'imaginer comme cachette, et puis j'ai trouvé cette enveloppe à cigarettes qui était vide... »

« ... J'ai pensé que ça ne serait pas tentant pour un voleur, surtout qu'un voleur asthmatique ne pourrait pas grimper à l'échelle si raide ; alors, j'ai mis les billets dans l'enveloppe. J'ai glissé le tout dans un trou du mur. A force de fouiller, Goliath l'a retrouvé.



« — J'étais sûr...ûr qu'il trou...ou...verait, dit M. Mouton, et vous voyez bien, madame Lœilatou, qu'il n'y a pas de voleur ! » Mais M^{me} Lœilatou n'est plus là, elle est partie, sa tâche de policière étant achevée. Nous l'apercevons qui, sa valise à la main, traverse à grands pas le jardin sans regarder de notre côté.

Ainsi s'est terminée cette affaire qui nous a causé tant de tracas. Quelques jours après, M^{me} de Grand-Air est revenue. Je lui ai tout raconté et, d'abord, elle m'a beaucoup grondée : « Il fallait me prévenir, répétait-elle. Faire la logeuse en garni dans une maison louée à mon nom... »



« ... quelle honte pour les Grand-Air ! » Mais M. le Maire a plaidé ma cause, il a avoué qu'avec l'aide de M^{me} Causette il avait tout organisé, et comme sa famille est grande amie de celle de ma maîtresse, il a obtenu mon pardon... et le sien

M. Abel Mouton est toujours à Beau-lieu, à l'hôtel maintenant. C'est, paraît-il, un ancien professeur qui a écrit beaucoup de livres très savants et très intéressants. Il vient souvent voir Loulotte et Madame, qui a pour lui une grande sympathie.

Et, me direz-vous, l'argent retrouvé, qu'en a-t-on fait ? Eh bien, Madame n'a pas voulu le garder pour elle. Elle l'a placé à la Caisse d'Épargne au nom de Loulotte. Ça fera à ma chérie un commencement de dot quand elle sera en âge de se marier.

J. P. Pinchon

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages.
La distribution des prix.	4	La maison envahie.	34
Un monsieur pas commode.	5	Des goûts et des couleurs	35
Le mouchoir prêté.	6	Jean-Louis, dit le Jockey.	36
Le prix de persévérance.	7	La jolie promenade.	37
Le bon goûter.	8	Un jeune homme bien coiffé.	38
Voici Madame !.	9	Sur le lac.	39
Une migraine malencontreuse.	10	Bécassine fait ses comptes.	40
La récompense	11	La note du papa	41
Une conversation interrompue.	12	La bourse vide	42
Le cauchemar de Bécassine.	13	Le désespoir de Loulotte	43
Pour taquiner Loulotte.	14	Où l'on parle de pharmacie.	44
La pénible recherche.	15	Le soupçon de Mariette.	45
Un instant de repos.	16	Le terrible brigadier.	46
Une terrible maladie.	17	L'aimable Monsieur le Maire.	47
L'initiative de Loulotte.	18	Le cadeau de Jean-Louis.	48
Beaulieu-le-Lac	19	Goliath	49
A côté du chauffeur.	20	« Ne téléphone pas ! ».	50
L'auberge souriante.	21	L'idée de Madame Causette.	51
Les grogneries de Cyprien	22	Un réveil trop matinal.	52
La villa des Glycines.	23	L'arrivée des pensionnaires.	53
On s'installe.	24	Madame Lœilatou interrogée...	54
Le déjeuner des adieux.	25	Bécassine se rebiffe.	55
Mariette la romanesque.	26	Ce bon Monsieur Abel Mouton	56
A la recherche d'une cachette.	27	Pensionnaires ou serviteurs ?	57
Au grenier	28	A indiscrete, indiscrete et demie.	58
Un grand cri.	29	Est-elle de la police ?	59
Un médecin peu susceptible.	30	Le goûter dans la prairie.	60
« Je ne me rappelle pas... ».	31	Pour la fête de Loulotte.	61
Bécassine garde-malade.	32	Festin et cadeaux.	62
La discrétion de Madame Causette.	33	Le coup de théâtre.	63

BN

